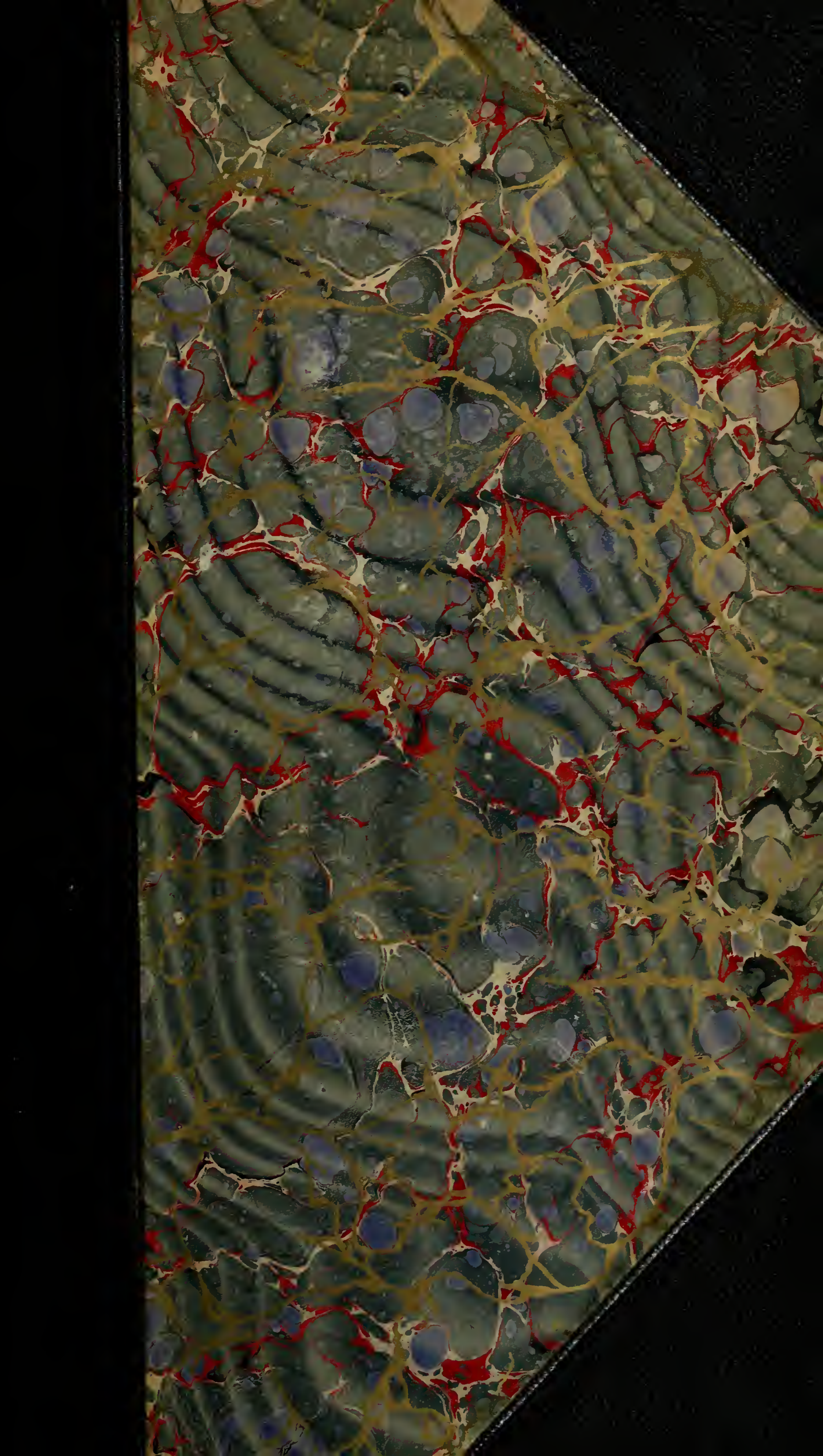


Biron, Armand Louis de Gontaut



Collection G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor

1935





MÉMOIRES
DU
DUC DE LAUZUN

ÉDITION COMPLÈTE

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR

LAUZUN & SES MÉMOIRES

PAR

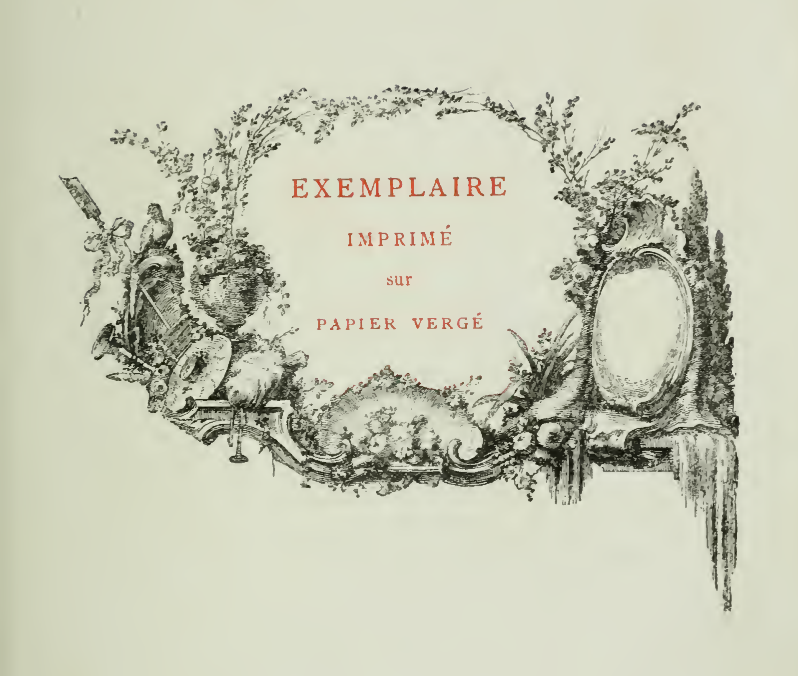
GEORGES D'HEYLLI

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
EDOUARD ROUVEYRE
1, rue des Saints-Pères, 1
1880

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoiresduducd00biro


EX-LIBRIS


EXEMPLAIRE
IMPRIMÉ
sur
PAPIER VERGÉ

MÉMOIRES

DU

DUC DE LAUZUN

Justification des tirages de luxe

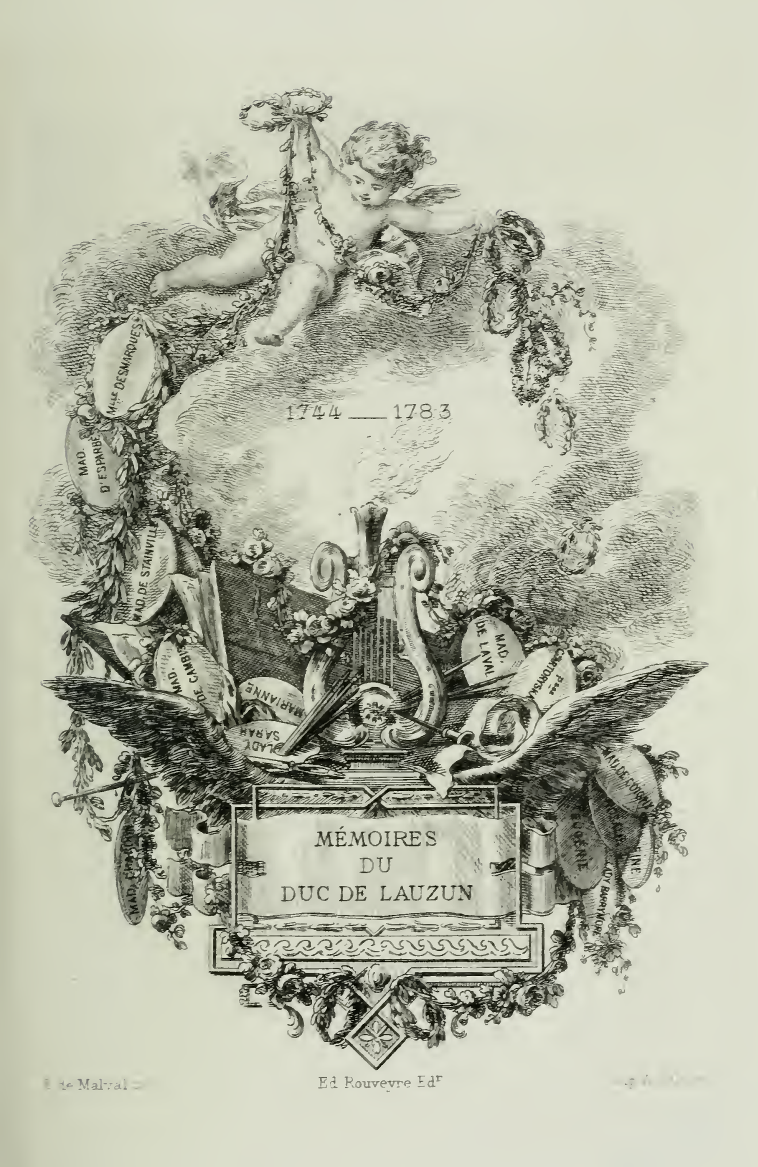
3	Exempl.	sur peau de vélin	nº	1 à 3
12	—	sur papier du Japon.	nº	4 à 15
15	—	— de Chine.	nº	16 à 30
20	—	— teinté de Renage.	nº	31 à 50
50	—	— Whatman.	nº	51 à 100

EAUX-FORTES

PAR

DE MALVAL





de Malval ... Ed. Rouveyre Edr

MÉMOIRES

DU

DUC DE LAUZUN

ÉDITION COMPLÈTE

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR

LAUZUN & SES MÉMOIRES

PAR

GEORGES D'HEYLLI



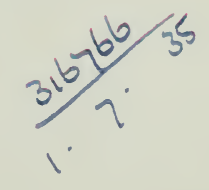
PARIS

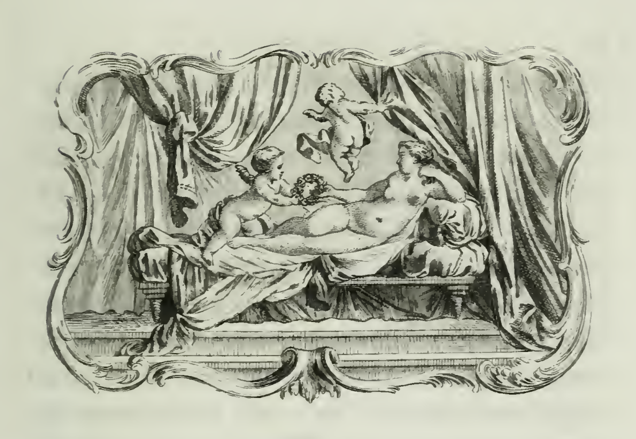
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

ÉDOUARD ROUVEYRE

1, rue des Saints-Pères, 1

1880


316766
1. 7. 35



LAUZUN ET SES MÉMOIRES

Disons *tout d'abord qu'il y a deux hommes bien distincts dans le duc de Lauzun : le Lauzun des* Mémoires, *et le Lauzun d'une nouvelle époque qui commence au moment même où se terminent ses* Mémoires. *Pour mieux marquer encore la différence sensible qui sépare ces deux hommes, l'histoire a pris soin de nous les présenter sous deux noms successifs, car le duc de Lauzun devient duc de Biron précisément à l'époque où son genre de vie va se transformer d'une manière si complète. La première partie en est tout à fait livrée*

aux plaisirs et pour ainsi dire à l'insouciance absolue de toutes les choses raisonnables et sérieuses : l'amour, la volupté licencieuse et je ne sais combien de vices dégradants, qui semblaient alors comme tout naturels, remplissent surtout cette première partie, et c'est elle seule que nous racontent ses Mémoires. *L'histoire de la seconde partie de sa vie ne nous a point été transmise par Lauzun lui-même, mais ce que nous en savons, bien que les renseignements personnels ne soient ni très nombreux ni très précis, nous la montrent comme beaucoup plus avantageuse pour lui et surtout mêlée à des évènements considérables qui ont donné une tout autre direction à sa manière de vivre aussi bien qu'à ses pensées. Lauzun devenu Biron, n'est plus le viveur brillant des premières années ; il est vrai qu'entre les deux époques, qui se partagent sa vie publique, il s'est opéré comme une scission terrible et qu'un monde nouveau a remplacé l'ancien. La Cour et ses plaisirs, la vie mondaine et facile, les rendez-vous galants et les soupers des petites maisons, tout cela s'est évanoui soudain, et le moment est proche où le duc de Biron va même abandonner son titre féodal pour demeurer Biron tout court !*

Les mémoires de Lauzun ne sont pas faits pour rehausser, en ce qui le concerne, l'honneur de son nom. S'il n'avait pas pour lui cette seconde moitié de sa vie, plus sérieusement occupée et que nous retrouverons tout

à l'heure, Lauzun n'eut été qu'un bien triste et inutile personnage. Cette première partie de son existence, qui s'étend de 1744 à 1783, et que détaillent ses mémoires, n'est qu'une longue suite d'aventures amoureuses, racontées cependant d'une plume spirituelle et facile; mais le goût extrême et l'abus de toutes les jouissances matérielles y dominent avant tout : on n'y trouve aucun sentiment vrai de moralité ni la moindre idée du devoir; on y respire, en revanche, cet égoïsme frondeur qui caractérise si fatalement cette malheureuse époque. Toutefois, ils méritent de vivre, ces mémoires, non seulement pour l'agrément, la variété et parfois le charme de certains épisodes dans lesquels Lauzun joue un rôle toujours si actif et si brillant, mais aussi pour la leçon cruelle qui doit découler de leur lecture, ne dussent-ils servir qu'à nous peindre, au mieux et du plus véridique pinceau, cette société avilie du règne de Louis XV et du commencement de celui de Louis XVI, société qui se précipite tête baissée, et en si grande liesse, aux abîmes!...

I

Armand-Louis de Gontaut-Biron, duc de Lauzun, était né le 13 avril 1747. Il était, par son père, Charles-Antoine-Armand de Gontaut, neveu du cé-

lèbre maréchal duc de Biron. Sa mère, qui mourut en lui donnant le jour, était de la famille Crozat du Châtel, et se prénommait Antoinette-Eustachie. Elle était sœur de la comtesse de Choiseul-Stainville, qui devint la duchesse de Choiseul et femme du premier ministre, et avait épousé Armand de Gontaut le 21 janvier 1744. Dès sa première jeunesse, Lauzun vécut à la Cour et pour ainsi dire — c'est lui-même qui l'affirme — sur les genoux mêmes de la maîtresse du Roi. C'était alors la toute puissante Madame de Pompadour qui régnait et M. de Gontaut, Lieutenant général, puis peu après Gouverneur du Languedoc, était l'un des familiers de la grande dame, qui cependant ne faisait qu'à moitié cas du personnage, si nous en croyons les indiscrets mémoires de Madame Duhausset, première femme de chambre de la marquise.

On conçoit que l'éducation que reçut Lauzun, dans ce milieu moitié politique, moitié galant, n'était pas faite pour le préparer à envisager la vie par ses côtés utiles et sérieux. C'est, en effet, dans les cabinets et les ruelles des grandes dames de la Cour qu'il passa ainsi ses premières années, sous la direction apparente d'un précepteur ignorant et sans scrupule, qui ne surveilla pas beaucoup plus les mœurs de son élève que la culture de son esprit. Lauzun avait heureusement des facultés naturelles qui se développèrent en quelque sorte d'elles-mêmes au contact des sociétés di-

verses et variées au milieu desquelles il vécut alors. En revanche, il n'y prit point le goût des sentiments nobles et élevés et n'y contracta d'attachement que pour les plaisirs et les occupations frivoles. D'ailleurs nous ne saurions mieux parler de ces premiers temps de sa vie qu'il n'en a parlé lui-même, et c'est dans ses Mémoires *que le lecteur trouvera le détail des « folies amoureuses » — c'est un de ses biographes qui se sert de ce terme si juste pour qualifier le contenu même de ces* Mémoires *— qui absorbèrent toute la durée de sa jeunesse. Ajoutons bien vite que, parvenu à un âge plus avancé, c'est-à-dire à l'époque de son mariage (4 février 1766) qui eut lieu alors que Lauzun était toujours un enfant, plus encore par le caractère que par le nombre des années — dix-neuf ans — il ne modifia en rien sa manière de vivre, laquelle, d'ailleurs, n'était pas, pour le milieu relâché dans lequel elle se produisit, l'objet d'un scandale aussi grand qu'il nous paraît et que nous le jugeons à présent. Les mariages de convenance, qui se faisaient alors dans le grand monde, et surtout dans le monde de la Cour, n'avaient aucun rapport avec les unions bourgeoises du même temps, et, à plus forte raison, d'aujourd'hui. Il y avait une sorte de mode qui consistait, pour ces hautes unions, dans la quasi-séparation privée des époux. Il eut été de mauvais genre, pour un mari, d'afficher une affection sérieuse pour sa femme; de plus mauvais genre encore de vivre*

*dans une intimité absolue avec elle, surtout de n'avoir pas de maîtresses ni de petite maison. Les mémoires de Lauzun sont, à ce point de vue, d'un grand et curieux enseignement historique, en ce sens qu'ils nous retracent, en traits fort justes et fort exacts, le tableau du temps, ses usages, ses mœurs, ses goûts, tableau qui n'est ni forcé, ni exagéré et qui constitue, à propos de l'existence libertine d'un grand seigneur du XVIII*e *siècle, un document pris sur le vif et, par conséquent, de véritable valeur.*

C'est donc en 1766 que Lauzun se maria. On lui fit épouser Amélie de Boufflers, petite fille de la maréchale de Luxembourg, et cela malgré lui, bien qu'elle lui eût d'abord déplu et qu'il eût manifesté à son père son aversion pour ce mariage. Ne pouvant cependant vaincre la résistance paternelle, Lauzun accepta bientôt le déplaisir, qui lui survenait, comme une obligation sans importance et avec la pensée de ne pas remplir ses devoirs d'époux autrement qu'un homme de son monde ne les remplissait en ce temps-là. Il avait une ou plusieurs maîtresses la veille, il continua d'en avoir une ou plusieurs le lendemain. Il fut, à cet égard, plus à la mode que quiconque et personne n'eût jamais à le ridiculiser pour l'excès de sa constance en amour non plus que de sa fidélité conjugale. L'amour remplit cependant toute sa vie, mais sans qu'il s'attachât jamais sérieusement à l'objet de ses multiples passions. Si

nous voulions dresser ici la liste de ses maîtresses, qu'il nous cite d'ailleurs toutes nommément, ce serait en quelque sorte celle de don Juan qu'il nous faudrait refaire! Il a, en effet, bien des points de ressemblance avec ce célèbre héros de poème et de théâtre; il est comme lui, insouciant et léger : le cœur est vide, la raison chancelante, et en amour il varie du soir au matin. Il ne se fixe jamais nulle part et ses passions — si le terme est permis — ne sont que des passades! On doit juger, par ce rapide portrait, quel singulier mari Lauzun dût faire. « J'étais, dit-il, d'une manière fort honnête, et même recherchée avec Madame de Lauzun; j'avais très publiquement Madame de Cambis, dont je me souciais fort peu; j'entretenais la petite Eugénie que j'aimais beaucoup; je jouais gros jeu; je faisais ma cour au Roi et je chassais très exactement avec lui. Beaucoup de gaîté, d'activité et peu de sommeil me donnaient le temps de fournir à tout. »

Lauzun fut, d'ailleurs, presque toujours en démêlés avec sa femme bien qu'il vécût sans cesse loin d'elle; mais comme il dilapidait, dans sa vie nomade et dans ses lointains voyages, le plus clair du revenu commun et bientôt du capital, Madame de Lauzun elle-même provoqua sa séparation de biens et créa ainsi, entre elle et son volage époux, une cause d'éloignement encore plus vive et plus irrémédiable. Quant à lui il ne sembla s'en soucier qu'au seul point de vue des ressources que

cette situation nouvelle lui supprimait, et, de ce chef, il accabla sa femme de récriminations et d'invectives. Celle-ci, qui conserva toujours sa vie pure et digne, au milieu de l'abandon insultant et cruel dans lequel Lauzun l'avait laissée dès les premières années de leur union, se retira chez Madame de Luxembourg, renvoya à son mari les diamants qu'elle avait reçus de lui, comme présents de noces, et sa vie se passa dès lors dans le repos et l'obscurité jusqu'à sa conclusion si imméritée et si tragique.

Des récits amoureux qui composent les mémoires de Lauzun, et qui se succèdent en si grand nombre et presque de page en page, je ne désire citer particulièrement que celui qui nous retrace ses aventures avec la belle princesse Isabelle Czartoryska, fille du comte Flemming, née en 1743, et qui devait survivre plus de quarante ans à Lauzun. Elle ne mourut, en effet, que le 17 juin 1835, à l'âge de 92 ans. Elle put donc lire encore la propre histoire de ses amours si indiscrètement dévoilés à une génération nouvelle par la publication inattendue des mémoires de son ancien amant. Ce fut, assure-t-on, une grande douleur ajoutée à tant d'autres, qui avaient fondu en même temps sur sa patrie et sur elle-même, que cette divulgation publique de souvenirs douloureux et oubliés. Mais elle ne protesta sans doute que du fonds du cœur contre ces révélations d'aventures, à coup sûr amplifiées

et où Lauzun s'est taillé un rôle si avantageux et si peu dans ses habitudes ou dans son caractère. Il peint d'ailleurs la princesse, hâtons-nous de l'ajouter, sous des traits adorables et charmants; l'amour a rarement parlé un langage plus passionné; à entendre Lauzun il fut sérieusement et longuement épris. Il n'est pas d'affection, en effet, qui paraisse avoir jeté dans son cœur d'aussi fortes racines, et l'image de la princesse aimée le suit et le poursuit partout. Si dans le cours de ses voyages, et de sa vie si pleine de tourbillons et de plaisirs sans cesse renouvelés, il s'attache à d'autres amours, ils ne sont alors que passagers et sans force : le nom et le souvenir de la princesse sont toujours présents dans son cœur et il retourne à elle, sans compter les distances, avec plus de tendresse et d'amour que jamais. C'est vraiment là l'épisode capital du livre tout entier qui nous occupe. Il ferait à lui seul, un morceau achevé, ce que nous appelons une « nouvelle » complète, et, le lecteur le reconnaîtra comme nous, des plus attachantes par l'intérêt, le naturel et l'émotion. Ici Lauzun a eu du cœur, une fois en sa vie, mais cette fois seulement, et la passion, qu'il a éprouvée pour la princesse Czartoryska, aura été la plus durable, la seule durable, qui ait rempli son âme puisque son nom est revenu sur ses lèvres à l'heure de la mort même, et après tant d'années écoulées et surtout tant d'évènements survenus.

La partie purement historique des mémoires de Lauzun n'a pas le mérite de celle qui s'occupe plus exclusivement de ses narrations amoureuses. Ses expéditions en Corse, dans les Indes, en Amérique, ne nous présentent rien de bien nouveau ni de bien attrayant. L'auteur prend d'ailleurs le soin de nous prémunir lui-même contre l'intérêt sérieux que nous pourrions vouloir y trouver : dans ses campagnes même les plus lointaines et où il a souvent à faire preuve d'habileté et de courage — et le courage et l'habileté ne lui faisaient pas défaut — le côté léger de son caractère reprend bien vite le dessus. Au lieu de séduire des Françaises, il séduit cette fois des Corses ou des Américaines. Peu lui importent la nationalité et le climat ! L'amour est pour lui de tous les temps et de tous les pays, et il étend ses conquêtes partout. Il entremêle le récit des campagnes et des batailles auxquelles il prend part, du détail de ses victoires personnelles, car il triomphe toujours, et nulle part ce don Juan ne rencontre de femmes difficiles ni rebelles.

Quand il est parfois de loisir à Paris, dans l'intervalle de ses voyages militaires ou de ses fugues amoureuses, Lauzun vit surtout à la Cour, où son brillant esprit, le charme réel de sa personne, sa bravoure véritable et ses succès si nombreux de galanterie, l'ont placé au premier rang parmi les personnages recherchés du Roi, puis de la Reine, et en possession de leur plus

enviable faveur. C'est encore, dans ses mémoires, une peinture bien curieuse que celle de la Cour à cette époque de transition qui voit, avec la fin de Louis XV et l'avènement de Louis XVI, roi faible mais vertueux, la disparition définitive des maîtresses royales. Lauzun, après nous avoir parlé de ses relations avec la dernière maîtresse de Louis XV et avec l'homme qui eut le honteux courage de l'épouser, nous initie dans les plus grands détails aux surprenants progrès de sa faveur auprès de la jeune reine Marie-Antoinette. Il est bientôt reçu dans sa plus grande intimité et, comme il le dit lui-même « sa faveur monte au plus haut degré. » — « La Reine ne croyait pouvoir trop faire pour un homme qui voulait tant faire pour elle. Peut-être même cédait-elle autant à un goût particulier qu'à ce qu'elle croyait me devoir. Elle sortait rarement sans moi, ne me permettait pas de quitter la Cour,... me faisait toujours place près d'elle au jeu, me parlait sans cesse... et marquait de l'humeur lorsqu'il y avait assez de monde pour gêner l'occupation où elle était presque toujours de moi. » — « C'est l'homme du monde que j'aime le mieux » disait encore la Reine à Madame de Lamballe; « que votre confiance en lui soit sans bornes comme la mienne!... » — « On disait hautement à la Cour, » affirme plus loin Lauzun, « que j'étais ou que je serais l'amant de la Reine. » — « Pendant le voyage de Fontainebleau », dit-il

encore « je jouissais de la plus ridicule faveur dont on puisse se former l'idée, car la Reine m'aimait plus que jamais, et paraissait uniquement occupée de moi quand elle n'était pas observée. »

Il y a encore l'histoire de cette plume de héron, que possède Lauzun, que la Reine sollicite de lui et qu'elle porte au vu et au su de toute la Cour, dans une cérémonie publique comme pour mieux afficher sa coupable préférence! J'emploie, à dessein, ce mot de « coupable préférence » car, à en croire Lauzun, la Reine fut, dans ses rapports avec lui, bien légère, bien oublieuse de son rang, de sa dignité, presque de ses devoirs et, en effet, sur le point de devenir tout à fait « coupable. » Lauzun se donne le beau rôle dans l'incroyable scène qui suit, que je résume d'après ses mémoires et où il ne tint qu'à lui — c'est du moins lui qui l'affirme — d'avoir eu pendant un moment, dans ses bras, une Reine adultère!... — La Reine l'a reçu dans son cabinet; ils sont seuls; Lauzun s'est jeté aux pieds de Marie-Antoinette dont les yeux se sont remplis de larmes parce qu'il parle de s'éloigner de la Cour pour ne pas compromettre sa souveraine. « Ne m'abandonnez pas, s'écrie-t-elle, je vous en conjure; que deviendrai-je si vous m'abandonnez? » Et la malheureuse Reine tend sa main à Lauzun qui la baise à plusieurs reprises avec ardeur et sans changer de posture..... « Elle se pencha vers moi avec beaucoup de

tendresse ; elle était dans mes bras lorsque je me relevai ; je la serrai contre mon cœur, qui était fortement ému ; elle rougit, mais je ne vis pas de colère dans ses yeux !... — C'est vous seul que je veux servir, dit-il encore, vous êtes mon unique souveraine, oui vous êtes ma Reine, vous êtes la Reine de France !... Ses regards semblaient me demander encore un autre titre ; je fus tenté de jouir du bonheur qui paraissait s'offrir... »

Telle est la scène, et si Lauzun a dit vrai nous ne connaissons pas, dans toute l'histoire publique ou privée de l'infortunée Reine, de récit qui soit plus terrible et plus cruel contre sa mémoire. On ne l'avait donc pas autant calomniée ? Il y avait donc, dans ces accusations nombreuses portées par les mémorialistes contre sa légèreté de conduite, un fondement quelconque d'exactitude et de vérité ? Mais la pauvre femme a si grandement expié ces défaillances, et sa chute a été si douloureuse et si profonde, son agonie pour ainsi dire si raffinée et si complète, sa mort si courageuse — je dirai même si vaillante — sans compter qu'elle fut inutile et barbare — qu'il faut lui pardonner beaucoup et se souvenir aussi que la plupart des preuves accumulées contre elle demandent, comme le récit de Lauzun par exemple, à être contrôlées sérieusement et à ne pas être acceptées du premier coup ni à la légère. D'ailleurs, lorsque Lauzun se sépara bruyamment de la Cour, pour se jeter dans le parti opposé, on est en

droit de se demander s'il n'y eut pas, par suite, dans sa manière de raconter les évènements pour ce qui concerne ses relations avec la Reine, quelque esprit d'aigreur et de représailles, du dépit, même de la haine, et s'il n'a point exagéré outre mesure, peut-être aussi par vanité, des faits où il lui a plu de s'attribuer exclusivement le beau rôle, et sur lesquels il eut été, dans tous les cas, plus digne du galant homme que Lauzun était généralement, de garder à jamais le silence!...

C'est à son retour de la guerre d'Amérique, époque qui clôture aussi les mémoires de Lauzun que s'opéra, entre la Cour et lui, la scission dont nous venons de parler. Elle eut pour motif une intrigue qui lui enleva le régiment des gardes françaises dont il espérait que le commandement lui serait attribué, à la mort du maréchal duc de Biron, qui venait de lui laisser, à la fois, sa fortune et son nom. Mais la Cour disposa en faveur du marquis du Châtelet de cette importante situation, sur laquelle Lauzun devait d'autant plus compter qu'elle lui était promise depuis sa première jeunesse. « On me fit entrer, à douze ans, dit-il, dans le régiment des gardes françaises dont le Roi me promit la survivance, et je sus à cet âge que j'étais destiné à une fortune immense et à la plus belle place du royaume sans être obligé de me donner la peine d'être un bon sujet. » Le dépit que Lauzun — désormais Biron — éprouva

de cette déconvenue le poussa à s'enrôler tout à fait dans le parti du duc d'Orléans avec qui il avait déjà d'intimes et secrètes relations. Il se rapprocha du prince d'une manière encore plus étroite et fut définitivement hostile au parti de la Cour.

La révolution de 1789 le trouva dans cette même position, jusqu'alors indécise, mais que les évènements allaient d'abord mettre au premier plan. Député de la noblesse du Quercy aux États généraux, Biron se prononça plus vivement encore en faveur des idées libérales que le duc d'Orléans patronait et qui paraissaient, dans ces premiers jours, où les espérances de liberté venaient seulement de naître, comme la conquête la plus difficile et la plus enviable. Mais hélas ! ces idées sages et modérées ne devaient prévaloir que près de trente ans plus tard après s'être successivement transformées, modifiées, aggravées, à la suite de tant de secousses terribles, qui firent passer le gouvernement de la France de la terreur la plus sanguinaire au plus effréné des despotismes. Biron s'était épris, avec l'ardeur qu'il mettait en toutes choses, et avec la sincérité prime-sautière qui faisait le fonds de son caractère, du personnage nouveau qui devait être désormais le sien. On peut dire qu'alors Lauzun était bien mort ; l'homme politique venait de remplacer en lui l'homme de plaisirs ; l'âge, d'ailleurs, était venu aussi et il avait éteint les feux trop brûlants dont Lauzun avait

jusqu'alors été consumé. Cette seconde partie de sa vie, qui fut si courte, fut certainement la mieux remplie, la plus dignement occupée par le travail et par l'action, celle, en un mot, qui fait le plus d'honneur à Biron et dont il est regrettable qu'il ne nous ait pas donné lui-même le récit dans ses mémoires.

A l'Assemblée, Biron se distingua parmi les membres les plus instruits et les plus utiles. Il fut chargé de plusieurs rapports importants, tous relatifs à des questions difficiles et ardues, telles notamment que les réclamations des maîtres de poste, l'intendance générale des Postes, les différends survenus entre la France et l'Espagne, l'insubordination des officiers de son régiment, etc. Il montra dans l'exposé et la discussion de ces différentes affaires des qualités qu'on ne lui eut pas supposées, eu égard à la trop brillante et frivole carrière qu'il avait jusqu'alors parcourue. Lorsqu'il monta, par hasard, à la tribune pour défendre les conclusions de ses rapports, on fut tout étonné de trouver en lui un orateur d'expérience et d'habileté, sans emphase et au contraire d'une éloquence simple et lucide. Il tint donc avec distinction et succès sa place à l'Assemblée. D'ailleurs, il la quitta bientôt pour prendre un poste d'officier général dans l'armée et il alla servir dans le Nord, sous Rochambeau et Luckner. En juillet 1792, il reçut le commandement de l'armée du Haut-Rhin, dans un moment fort critique et alors que la discipline

était plus que compromise et relâchée. On était, en effet, au lendemain du 20 juin et à la veille du 10 août; la royauté déjà si diminuée et avilie allait tomber tout à fait et une grande effervescence régnait dans l'armée tout entière. Cette chute profonde d'un pouvoir si ancien, si longtemps respecté, ne pouvait s'effectuer sans secousse; il lui restait encore de nombreux partisans, et bien qu'on eût cherché en quelque sorte à lui infuser un sang nouveau, il subsistait toujours dans l'armée beaucoup d'opinions contraires et d'inévitables dissidences. Biron ne maintint donc pas sans de grandes difficultés l'ordre et la discipline dans ses rangs; il y parvint cependant avec assez de bonheur et sut même se concilier l'estime et la confiance de ses troupes tout en usant, vis à vis d'elles, d'une fermeté rigoureuse et nécessaire. Il donna d'ailleurs, lui-même, l'exemple de l'obéissance aux lois militaires et à la discipline, dans une occasion éclatante : il avait eu naguère Custines sous ses ordres, et on lui demanda cependant d'envoyer à ce général un renfort pris dans ses troupes en acceptant de passer avec le reste sous son commandement supérieur. Soit par abnégation, soit par prudence, Biron se plia sans plaintes à cette exigence qui devait cependant froisser vivement son amour propre. Aussi, le ministre de la guerre voulut-il lui tenir compte du sacrifice qu'il avait dû faire, en le rendant tout à fait public par la lecture de la lettre suivante qui fut

donnée en pleine séance, par le président de la Convention :

CITOYEN PRÉSIDENT,

J'avais écrit le 5 de ce mois (novembre 1792) au général Biron d'envoyer des troupes au général Custines, et de les faire partir au moment où celui-ci le jugerait convenable. Ce peu de mots a suffi pour déterminer Biron, qui avait eu précédemment Custines sous ses ordres, à se mettre lui-même aux siens.

La lettre du ministre fut accueillie par des applaudissements qui s'adressaient tous à Biron.

De l'armée du Haut-Rhin, Biron passa à celle du Midi, où il remplaça le général Anselme et concourut à la conquête du comté de Nice. Il prit ensuite le commandement des troupes stationnées dans les Bouches-du-Rhône et dans le Var, et dont le siège était à Marseille. C'est à cette occasion qu'une première attaque fut dirigée contre lui à la tribune de la Convention, le 10 avril 1793. Il s'agissait du transfèrement du duc d'Orléans prisonnier, à Marseille même et le souvenir des relations qui avaient existé entre ce prince et le duc de Biron provoqua une violente discussion dans l'assemblée. La Réveillère-Lepeaux et Marat demandèrent s'il était bien prudent de donner comme séjour au prince une ville où commandait Biron. Boyer-Fonfrède poussa plus loin encore l'objection en posant tout nettement la question de la destitution pure et simple du général

suspect. La Convention ne voulut pas — rendons lui cette justice — s'associer à cette proposition qui avait surtout pour but, dans l'esprit de ses auteurs, de frapper un aristocrate. Elle se borna à prescrire le changement de Biron, qui reçut aussitôt un commandement dans l'armée de Vendée. Ainsi, par une singulière ironie du sort, l'ancien duc de Lauzun, le favori de Marie-Antoinette, le seigneur libertin et charmant que la Cour admira si longtemps, qui fut, — à ce qu'il dit — presque l'amant de sa souveraine, allait diriger les troupes chargées de combattre les derniers défenseurs du trône de l'infortunée princesse et cela, quelques mois tout au plus avant l'heure qui devait voir tomber la tête de la Reine sur l'échafaud.

C'est au mois de mai 1793, en effet, qu'il arriva en Vendée, et au lendemain même du grave échec de l'armée républicaine à Fontenay. Il expose lui-même dès le premier jour au Ministre, l'état moins que satisfaisant des troupes qu'on lui donne à commander; sa dépêche respire le découragement, presque le dégoût même. Ce ramassis d'hommes, qu'on a placés sous ses ordres, ne lui paraît même plus constituer ce qu'on appelle une armée. On sent le chagrin que dut éprouver cet ancien général de Cour, habitué à commander des troupes brillantes et disciplinées, lorsqu'il se trouva en présence de ces soldats vivant dans le désordre et la confusion, et dont sa susdite dépêche retrace ainsi la déplorable situation.

« *La cause du désastre de Fontenay, vient de la négligence et de l'abandon de toute organisation, de tout principe militaire... Je n'ai rien vu de plus effrayant et de plus effrayé que la foule immense réfugiée dans Niort. Le matin de mon arrivée on avait longtemps et vainement battu la générale, sans pouvoir rassembler la dixième partie des troupes, retirées plutôt que logées chez les habitants... Il n'existe, à Niort, aucun service monté, point d'équipages de vivres, point d'hôpital ambulant : en un mot aucun moyen de faire deux marches sans être certain de manquer de tout.* »

Il se mit, toutefois, au travail avec son ardeur habituelle et parvint à rétablir assez vite un peu d'ordre et de discipline dans son armée. Le comité de salut public, qui reconnaissait en somme en lui un général habile et dévoué, s'empressa de l'encourager, en approuvant sa conduite et en lui demandant de garder son commandement dont il offrait déjà de se démettre :

Général,

Depuis votre arrivée dans les départements de l'Ouest, vous vous êtes constamment occupé à former et à organiser l'armée. Vous avez servi la patrie parce que vous l'aimez. Vous continuerez à servir la République dans des circonstances où vos succès doivent avoir la plus haute influence sur la liberté. Nous attendons, général, de votre civisme, de votre dévouement à la République, que vous conserviez le commandement de l'armée sur laquelle la République fonde ses espérances.

Le Comité, tout en adressant à Biron ses félicitations, ne le mit pas moins, ainsi que d'ailleurs tous les autres généraux, sous la surveillance, et en quelque sorte sous la tutelle d'un de ses agents. Le ministre envoya donc auprès de lui un certain Ronsin, qui eut la prétention de prendre, avec Biron, des allures de supériorité et de protection que celui-ci ne voulut pas supporter, et qui donnèrent lieu entre lui et son surveillant, à des scènes pénibles et compromettantes pour la sûreté même de Biron, qui offrit de nouveau sa démission. Le Comité la refusa et donna tort à Ronsin, tout en le maintenant dans sa situation. Biron se trouva toutefois affranchi, en apparence, de sa ridicule tutelle. Mais le vindicatif Ronsin se bornait à attendre une occasion qui lui permît de reprendre ses avantages. Elle ne tarda pas à se présenter, au lendemain de la défaite de Westermann à Chatillon, qui était due à l'inhabileté et à l'impéritie d'un général fraîchement improvisé, et qui se nommait Rossignol. Westermann, furieux, l'avait fait arrêter.

Ronsin accusa Biron d'être l'auteur de l'ordre d'arrestation, à laquelle il était cependant demeuré complétement étranger, et il fut aussitôt dénoncé au Comité par une lettre que signèrent avec Ronsin, les commissaires de l'assemblée, et l'adjoint au ministre de la guerre, Vincent, ami particulier de Rossignol. On y accusait notamment Biron d'usurpation de pouvoirs,

l'arrestation d'un officier du grade de Rossignol étant dans les attributions absolues du Comité. Biron était d'ailleurs de plus en plus suspect aux hommes du jour qui ne voulaient plus d'aristocrates nulle part et pour lesquels ce titre seul était, en quelque sorte, devenu le motif d'un arrêt de mort. D'autre part, Biron venait d'être défait, dans la personne d'un de ses lieutenants, et l'on sait que la Convention punissait, à l'égal d'un crime, l'insuccès de ses généraux. Aussi la réponse du Ministre à la dénonciation ne se fit-elle pas attendre. Le 12 juillet 1793, un décret de la Convention donna à Biron l'ordre de se rendre à Paris pour fournir au Conseil exécutif des explications sur sa conduite. Il obéit aussitôt.

« Le 16, à dix heures du matin, écrit-il à Hérault de Séchelles, dans une sorte de mémoire justificatif sur sa conduite, qu'il lui adressa le 15 août 1793, un courrier m'apporta l'ordre de remettre le commandement au général Beysser, et de venir rendre compte de ma conduite au Conseil exécutif provisoire. Je partis à deux heures ; j'arrivai à Paris le 18 au soir, je parus le 19 devant le Conseil où pendant un assez long temps personne ne me dit rien : un membre prit la parole et me dit qu'on me reprochait quelques arrestations arbitraires. Il ne me fut pas difficile de répondre, car je n'avais fait arrêter personne... »

Biron fut cependant enfermé à la prison de Sainte-

Pélagie après quelques jours de liberté illusoire, puis ensuite à l'Abbaye. On l'y laissa jusqu'au mois de décembre sans le juger, bien qu'il eût plusieurs fois demandé des juges et qu'il eût exposé, par avance tout le détail de sa défense, dans la fort curieuse lettre qu'il adressa de Sainte-Pélagie au représentant Hérault de Séchelles et dont nous venons de parler ; lettre où il réfute, non sans éloquence, tous les points sur lesquels il doit être entendu.

« *Le ministre de la guerre m'accuse, dit-il, d'avoir puni le citoyen Rossignol, que je n'ai pas puni ; hors d'un fort petit cercle, c'est un évènement fort indifférent. Ce qui ne l'est pas, parce que la discipline y tient tout entière, c'est que sans l'écouter, sans rien examiner, il soit fait un crime à un général d'avoir puni un officier qu'il avait le droit de punir, sans même se donner la peine de chercher si c'est justement ou injustement.*

« ... *Je fus arrêté et on mit très illégalement le scellé sur mes papiers... on me mena à Sainte-Pélagie où je suis depuis le 29 (juillet) sans avoir été interrogé... je déclare que si on me laisse ainsi dans une captivité arbitraire et indéfinie, que si on continue à ne m'interroger ni à me répondre, un mémoire confié à des mains indépendantes et sûres sera publié et apprendra à toute la France que tous les Républicains ne jouissent pas des droits que leur assure la Constitution*

et qu'il en est encore de traités aussi arbitrairement que les esclaves des despotes ! »

C'était là le style du jour, et Biron avait de bonnes raisons pour ne pas s'y soustraire ! mais, il se disait citoyen de la République, et même républicain, lui qui devait l'être si peu ! Il aurait voulu servir son pays sans préférence politique ; on lui fit bientôt voir qu'un général, qui se targuait de républicanisme, ne devait pas se borner à de belles paroles et que les mots ne valent pas des actes, surtout dans la bouche des aristocrates, de ceux qui par leurs origines étaient forcément les ennemis nés et jurés du régime nouveau que quelques-uns d'entre eux, comme Biron, s'étaient imaginés pouvoir servir !

Le 31 décembre 1793, seulement, Biron parut devant le tribunal révolutionnaire, où l'on peut dire qu'il fut, comme tant d'autres, jugé tout simplement pour la forme, car il était condamné d'avance.

Lauzun voulut du moins mourir en grand seigneur. L'homme brillant d'autrefois reparut pour un moment, à ces dernières heures de sa vie, et c'est le sarcasme à la bouche qu'il comparut devant ses juges. Il avait si peu de confiance dans le succès d'une défense quelconque, qu'il préféra ne pas se défendre. Il le prit donc de très haut avec les membres du sanguinaire tribunal qu'il traita de la façon la plus cavalière et la plus impertinente. Voici d'après Mallet du Pan (Mémoires et Corres-

pondance, *Tome Ier. — Amyot; Paris, 1851) quelques détails de son interrogatoire.*

Le Président du tribunal lui ayant demandé son nom :

Biron. — *Chou! Navet! Biron! comme vous voudrez, cela m'est égal.*

Le Président. — *Vous êtes un insolent!.*

Biron. — *Et vous des bavards. Allez au fait : « Guillotiné! » Voilà tout ce que vous avez à dire!...*

L'arrêt, qui le condamna à mort, l'accusait « d'avoir favorisé le succès des brigands de la Vendée sur le territoire français. » Il entendit le prononcé du jugement avec un grand calme, et le sourire sur les lèvres et se laissa conduire sans résistance, à sa dernière prison, au palais du Luxembourg. Il y trouva quatre autres condamnés qui lui proposèrent de prendre part à une tentative d'évasion qu'ils avaient organisée; mais Biron craignit de risquer les chances bien incertaines de l'entreprise : « autant être guillotiné que repris! » répondit-il, et il resta en prison pendant que ses quatre compagnons, plus heureux, tentaient l'aventure qui, assure Mallet du Pan, fut pour eux couronnée de succès.

C'est le 2 janvier 1794, qu'il fut conduit à l'échafaud. Il fit, avant de monter dans la fatale charrette, un dernier déjeuner composé d'huîtres et de vin blanc. Lorsque l'exécuteur vint le prendre, il n'avait

pas terminé son repas : « *Citoyen, lui dit-il, permets-moi d'achever et vides, en attendant, un verre avec moi, car tu dois avoir besoin de réconfortants pour le métier que tu fais!* » *Après avoir bu un dernier verre, il se leva et dit avec calme :* « *Partons.* » — « *La triste formalité de la toilette, dit Dufey (de l'Yonne) dans sa notice sur Lauzun, lui causa quelque émotion, mais il reprit toute sa sérénité en se plaçant sur la charrette et monta sur l'échafaud d'un pas ferme; un instant après, il avait cessé de vivre.* » — « *Quelques biographes, ajoute Dufey, ont avancé, sans preuve et sans vraisemblance que le duc de Lauzun avait rétracté ses opinions politiques en montant sur l'échafaud. Cette anecdote est au moins contestable. L'esprit de parti a beaucoup influé sur la rédaction des nombreuses biographies publiées depuis 1814.* » — *Mallet du Pan, dont les mémoires sont postérieurs à l'article de Dufey, qui est de 1837* (Dictionnaire de la Conversation), *déclare, de son côté, que Biron* « *demanda pardon à Dieu et au Roi avant de mourir.* » — *Voici, d'après la notice de Sainte-Beuve* (Causeries du Lundi) *les termes mêmes de cette rétractation de Biron, au moment de la mort :* « *J'ai été infidèle à mon Dieu, à mon Ordre et à mon Roi : je meurs plein de foi et de repentir.* » *Enfin, M. Louis Lacour, dans l'excellente notice dont il a fait précéder sa réimpression des Mémoires de Lauzun, confirme les assertions*

de Dufey : « Biron; dit-il, expira dans les sentiments d'un sage : honorant une puissance créatrice, sans un mot de sympathie pour le pouvoir usé qu'il avait contribué, sans peine, à ruiner. On lui a faussement attribué une exclamation théâtrale que nous ne répéterons pas. »

Nous sommes d'accord ici, avec M. Louis Lacour : Non, Biron ne s'est point repenti à sa dernière heure. Il n'avait jamais eu de religion, sa foi monarchique était éteinte et la désillusion de toutes choses avait trop desséché son cœur pour qu'il pût trouver encore en lui, même à l'heure suprême, quelque sentiment pieux ou quelque souvenir attendri du passé. Le nom seul de la princesse Czartoryska revint un moment sur ses lèvres, puis Lauzun mourut fièrement, avec le courage hautain des gens de sa race, mais toujours sceptique et à coup sûr, impénitent ! Songea-t-il aussi à sa femme et réunit-il, comme dans un commun retour vers des temps meilleurs, le nom de sa douce et inoffensive compagne, si tristement délaissée, et celui de la princesse polonaise qui avait été, en somme, la seule passion un peu sérieuse de sa vie? qui pourrait le dire?... — « On aime à penser, dit Sainte-Beuve, en faisant allusion à toutes les infidélités dont Biron aurait pu s'accuser, qu'en ce moment de suprême équité, un autre nom, une autre infidélité lui serait revenue encore en mémoire, et qu'il se serait dit quelque chose de plus à lui-même s'il avait

pu prévoir que, quelques mois après, sa femme, cette modeste, charmante et vertueuse femme dont il a si indignement parlé, et dont tous, excepté lui, ont loué l'inaltérable douceur, la raison calme et soumise et les manières pleines de timidité et de pudeur, monterait à son tour sur l'échafaud. »

La duchesse de Biron, ne devait pas, en effet, avoir une fin moins tragique. Emigrée en 1791, elle rentra en France, l'année suivante, et fut sur le champ arrêtée et emprisonnée, en vertu de la loi sur l'émigration. Elle recouvra d'ailleurs, presqu'aussitôt sa liberté, grâce à une lettre fort digne que Biron adressa, en sa faveur, à la Convention et que voici tout entière.

Strasbourg, le 18 novembre 1792 (an Ier de la République).

Citoyen président,

J'ose vous demander avec la plus vive instance de mettre sous les yeux de la Convention nationale la note ci-jointe. Un fidèle soldat de la République ose demander aux représentants du peuple de fixer leurs regards sur l'affreuse position d'une femme qu'un instant de délire, dont il peut administrer les preuves, expose au malheur d'être rejetée du sein de sa patrie. Citoyens, cette femme est la mienne. Séparé de biens, éloigné d'elle depuis quinze ans, je sens pour la première fois, avec de douloureux remords, que sans la distance mise entre nous par ces circonstances, plus confiante, plus rassurée, fière peut-être du patriotisme de son mari, cette femme, plus malheureuse que coupable, n'eût jamais mérité d'attirer sur elle la sévérité des lois. Il appartient à un peuple libre d'être généreux plutôt que sévère, de pardonner à la faiblesse d'une femme plutôt que de la punir. Terrible dans ses efforts, dans ses jugements

pour le maintien de la liberté, il est indulgent dès qu'il peut l'être. Citoyens, je vous demande pour ma femme plus que justice, je vous demande générosité. Destiné, je l'espère, à porter vos armes à la conquête de la liberté dans les contrées voisines, il n'y a point d'intérêt sur la terre qui puisse me faire quitter le poste honorable que vous m'avez confié. J'ai donc le droit de dire, sans me permettre un choix, citoyens: que l'un de vous se lève et serve de défenseur à ma femme, puisque je ne puis la défendre moi-même ; ce droit je le réclame, je l'exerce.

Le citoyen-général d'armée,

BIRON.

La duchesse de Biron se réfugia alors en Angleterre ; mais elle en revint imprudemment, l'année suivante et fut de nouveau arrêtée au mois d'octobre 1793. Elle resta longtemps en prison avant d'être jugée et monta, enfin, sur l'échafaud le 27 juin 1794, « six mois après son mari, et victime d'une méprise, nous dit M. Louis Lacour. Les actes d'accusation étaient imprimés avec un protocole commun à tous, il n'y avait que quelques lignes à remplir : dans ce peu de lignes, la précipitation amenait parfois des erreurs. Selon Riouffe, la duchesse de Biron fut exécutée avec un acte d'accusation rédigé pour son homme d'affaires. »

Si la fin de Biron a pu être regardée comme une expiation de tous les égarements de sa jeunesse et de toutes les indignes folies de sa vie, on doit reconnaître que sa femme n'avait pas mérité un tel sort. Mais elle avait assez, semble-t-il, de l'existence errante et pénible que l'abandon de son mari et les événements lui

avaient faite. Le désanchantement de toute sa vie, si douloureusement isolée, lui avait donné, comme un esprit de résignation prêt à tous les sacrifices. Elle ne protesta pas contre l'arrêt qui la frappait, et elle mourut avec le courage que montrèrent, devant l'échafaud, la plupart des grandes dames de ce temps-là, « tendant vivement la tête au bourreau, dit un de ses biographes, comme pour en finir plus vite » et ne paraissant pas trop redouter la mort qui allait lui rendre le repos définitif et l'éternelle liberté !...

II

Les Mémoires de Lauzun *ont été publiés, pour la première fois, en 1821 seulement ; mais ils étaient connus et même célèbres avant d'avoir vu le jour. Beaucoup de copies manuscrites, plus ou moins exactes, en avaient d'abord circulé, dans les premières années de la Restauration, au milieu de cette société si longtemps disparue du territoire français et qui n'était guère revenue, tout entière, qu'après 1815 à la suite des princes légitimes.*

Tant que ces mémoires, si compromettants pour beaucoup de personnages et surtout de grandes dames, qui vivaient encore, se bornèrent à être répandus sous le manteau et lus, en quelque sorte clandestinement, dans

un petit nombre de salons, ils ne donnèrent lieu à aucune récrimination publique. Mais, dès 1818, le bruit s'étant propagé que les mémoires du plus galant et du plus indiscret des grands seigneurs du dernier siècle, lesquels contenaient sur les mœurs dissolues de son époque des révélations et des détails non moins authentiques que scandaleux, allaient être intégralement publiés, ce fut, dans un certain monde, un tolle *et en même temps une inquiétude considérables. Toutes ces belles personnes que Lauzun avait si bruyamment traînées jadis sur son char de triomphe, et qui s'en étaient alors fait gloire, étaient devenues, avec l'âge et le temps, de prudes matrones qui avaient passé depuis, comme le dit Sainte-Beuve, « à la défense solennelle des bons principes et au culte de l'autel autant que du trône. » La nouvelle génération ne connaissait guère ou ne connaissait pas l'histoire brillante de leur licencieuse jeunesse; d'ailleurs, tant d'événements s'étaient succédé et tant de bouleversements avaient eu lieu, surtout dans les mœurs, qu'on ne concevait plus bien, au moment de cette pieuse restauration de l'antique légitimité se produisant dans un monde nouveau, la possibilité de toutes les galantes aventures que racontent, avec tant de belle humeur, ces mémoires de Lauzun. Et voilà que, soudain, allait éclater comme un réquisitoire terrible contre toute la haute société de cette dernière partie du siècle passé, ces mémoires remplis de tant de noms propres, si peu dis-*

crets, si détaillés et qui ne se privent aucunement des récits les plus scabreux et les moins voilés. Quel scandale ne devait pas résulter de cette publication qui révèlerait à la société nouvelle toutes les histoires amoureuses de la jeunesse de grandes dames aujourd'hui si vénérables et si respectées ?

Talleyrand, qui avait connu très particulièrement Lauzun, avec qui il avait été envoyé en mission à Londres, en 1792, et qui devait cependant savoir, mieux que personne, à quoi il convenait de s'en tenir au sujet des susdits mémoires, n'en prit pas moins en mains la cause de ces familles effrayées, et il fit publier dans le Moniteur *(27 mars 1818) la note suivante destinée — il feignait au moins de le croire — à donner le change au public sur l'authenticité absolue des mémoires et à nuire à leur succès :*

Le duc de Lauzun, dont j'étais l'ami, avait écrit ses mémoires, il me les avait lus. J'ignore en quelles mains il en a pu tomber quelques copies; ce que je sais avec certitude, c'est qu'ils ont été horriblement falsifiés.

Tous ceux qui ont connu le duc de Lauzun savent, que pour donner du charme à ses récits, il n'avait besoin que des agréments naturels de son esprit; qu'il était éminemment un homme de bon ton et de bon goût et que jamais personne ne fut plus incapable que lui de nuire volontairement à qui que ce fût. C'est cependant à cet homme-là qu'on ose attribuer les satires les plus odieuses contre des femmes françaises et étrangères, et les calomnies les plus grossières contre une personne auguste (la Reine) qui, dans le rang suprême avait montré autant de bonté qu'elle fit éclater de grandeur d'âme dans l'excès de l'infortune. Voilà ce qu'offrent de plus saillant les prétendus mé-

moires du duc de Lauzun qui, depuis quelque temps, circulent manuscrits et dont j'ai une copie entre les mains.

Je garderais le silence sur cette œuvre de ténèbres si je n'avais des raisons de croire que cette espèce de manuscrit dût être incessamment livré à l'impression.

Les suppositions et les falsifications d'ouvrages ne sont point une chose nouvelle. De tout temps des âmes passionnées ou mercenaires ont abusé des facilités que leur offraient des mémoires particuliers, inédits, pour répandre, sous le nom d'autrui, le venin dont elles étaient remplies. Mais ce genre de crime semble devenir plus commun au lieu de diminuer; et il s'accroîtra sans doute si l'on se borne toujours à s'en plaindre sans y rémédier.

Il y a pour le prévenir deux moyens qui me paraissent sûrs : mais l'un sans l'autre ne peut rien. Le premier serait de rappeler la curiosité publique à son légitime objet par une loi qui lui laissât une latitude entière sur ce qui est véritablement de son ressort. Le second d'établir comme un principe fondamental de politique et de morale que rien de ce qui n'appartient pas exclusivement à la conduite des hommes publics, c'est-à-dire investis d'un pouvoir public, ne peut être déféré à l'opinion publique que par la voie des tribunaux; et ce qu'il y aurait alors de plus efficace et de plus protecteur de la réputation et des intérêts des citoyens ne serait-il pas qu'on put *poursuivre d'office* et faire punir de peines convenables quiconque enfreindrait cette règle.

Il ne faudrait alors de lois pénales contre les calomnies imprimées qu'en faveur des hommes publics attaqués dans leur conduite publique, toutes imputations qui leur seraient faites à d'autres titres ou qui seraient dirigées contre des particuliers étant tenues de plein droit pour calomnieuses.

Mais, ces lois n'existant point encore, je crois devoir à la mémoire d'un homme dont je fus l'ami, de déclarer qu'*il n'a point fait*, qu'*il était incapable* et qu'*il aurait eu horreur d'écrire* les mémoires qu'on a osé mettre sous son nom. Si je n'attends pas qu'ils soient publiés, c'est que, selon toute probabilité, ils paraîtront tandis que je serai à la campagne et sans que j'en sois instruit. »

Cette note solennelle valut à Talleyrand de nombreux remerciements de la part de ses contemporaines et entre autres ceux d'une grande dame dont l'exemplaire des Mémoires de Lauzun, *appartenant à la Bibliothèque nationale (un vol. in-8°, chez Barrois l'aîné, 10, rue de Seine, à Paris, 1822), a conservé, annexées à sa première page, les félicitations autographes. Voici, en effet, copiée sur l'original une lettre adressée par la duchesse d'Escars à Talleyrand, lettre que Sainte-Beuve et M. Louis Lacour ont successivement reproduite, mais sans donner — je ne sais trop pour quel motif — le nom de sa signataire :*

28 mars.

Je désire qu'on sente ici, mon prince, l'importance du service que vous rendez. Personne ne lit l'histoire et c'est dans les mémoires que se forment *(sic)* l'instruction des salons. Vous me prouviez, l'autre jour, que leur opinion avoit un grand poid ; une lettre de vous, otant à ces lettres leur authenticité, les anéantit, et les étrangers que nos malheurs ont rendu si important *(sic)* n'y verront plus qu'un roman. Tout ce qui ataque les mœurs de la reine ote quelque chose du respect du à Madame (fille de Louis XVI). Vous avez donc rendu un service très important. Avant-hier ils étoient dangereux, aujourd'hui *ils ne sont plus !* *

* Sainte-Beuve a pris la peine de répondre lui-même à cette curieuse lettre par l'apostrophe suivante qui termine, dans les *Causeries du Lundi*, son article sur le Duc de Lauzun :

« Ici on a droit d'interrompre la personne du monde qui juge de la sorte, si à la légère, et de lui dire : non, Madame, il n'est au pouvoir d'aucun homme, si élevé qu'il soit par son nom et son influence, de récuser ainsi et de mettre à néant d'un trait de plume des indiscrétions, fussent-elles scandaleuses et préjudiciables à tout un ordre de la société. Un Caton lui-même, à défaut de M. de

L'autre partie de votre lettre me paroît d'une grande justesse; les hommes publics appartienent *(sic)* sans doute à l'histoire; mais seulement dans la partie historique de leurs vies; mais surprendre une pensée, découvrir une action sans influence et la rendre publique me paroît une atteinte aux persones *(sic)* qui devroit être du ressort des tribunaux; mais, mon prince, nous avons tant de choses à faire, ne fusse que de diminuer tout les jours l'influence de la veille! J'espère que demain dimanche j'aurai le bonheur de vous voir; ce petit moment embellit pour moi toute la semaine.

Duchesse d'Escars.

Malgré cette attestation de Talleyrand, le public continua de plus belle à considérer les mémoires comme authentiques, surtout par cette raison qu'on voulait absolument les lui faire tenir pour apocryphes. Talleyrand lui-même, qui avait épousé si gratuitement cette grande querelle, bien qu'il n'eut aucun titre personnel pour intervenir, puisque son nom n'est même pas prononcé dans les mémoires, n'était pas la dupe des coteries qui l'avaient fait agir. Il est, en effet, certain que

Talleyrand, ne le pourrait pas. L'ancienne société a jugé à propos de vivre d'une certaine manière et d'abuser de tous les biens qui lui ont été accordés. Ce n'est pas les hommes qu'on accuse; d'autres, à leur place, eussent fait de même, des plébéiens parvenus eussent fait comme des Lauzun, et seulement avec moins d'élégance. Mais enfin l'ancienne société ayant vécu de la sorte, ne pouvait avoir droit à tous les bénéfices, ni ajouter à l'excès des prodigalités et des jouissances passées, la considération finale qu'elle ne devait qu'à la parfaite discrétion et au silence. L'ancienne société a abusé, elle a été punie et détruite, et cette punition, cette ruine se justifie aujourd'hui même avec éclat par les aveux successifs qui sortent de son propre sein. Les Mémoires de Lauzun existaient avant le démenti de M. de Talleyrand; ils existent et comptent deux fois plus après, car on en sent mieux l'importance. Ils ne semblent que frivoles, au premier abord, ils ont un côté sérieux bien plus durable, et l'histoire les enregistre au nombre des pièces à charge dans le grand procès du XVIII[e] siècle. »

lorsqu'il écrivit sa protestation, si bien approuvée par Mme d'Escars, il le fit sans grande conscience ni sincérité. Il croyait évidemment à l'authenticité complète des mémoires et il ne s'en cachait même pas dans son entourage. Mais il devait, par égard pour la bonne cause et dans l'intérêt de son propre parti, leur opposer publiquement un démenti catégorique, démenti que ce sceptique personnage ne donnait, dans tous les cas, que pour la forme.

Ce ne fut cependant que trois années plus tard que parut la première édition des Mémoires de Lauzun. *Elle donna immédiatement lieu à la protestation suivante de M. le duc de Choiseul, qui fut insérée au* Moniteur *du 22 décembre 1821 :*

AU RÉDACTEUR

Paris, 21 décembre 1821.

Un scandaleux recueil des histoires les plus licencieuses vient de paraître sous le titre de *Mémoires de M. le duc de Lauzun.*

Ces mémoires, annoncés il y a quelques années, furent, à cette époque, désavoués par la famille et les amis de M. de Biron, et leur fausseté dénoncée au public. Je n'ai rien à ajouter à cette éclatante réclamation et je croirais avilir la mémoire des personnes de ma famille qui y sont nommées, si j'attachais à cette publication anonyme un autre sentiment que celui du mépris.

Le duc de Choiseul.

D'autre part, l'autorité fit saisir l'édition et n'en autorisa une nouvelle mise en vente que moyennant

des suppressions de noms et de passages plus particulièrement signalés, ce qui enleva au livre son principal attrait de piquante curiosité. La seconde édition, ainsi amendée, reparut l'année suivante, mais sans faire, cette fois un aussi grand bruit. Enfin, en 1855, notre érudit confrère, M. Louis Lacour, réimprima l'édition princeps de ces mémoires en rétablissant intégralement les passages supprimés ou atténués — notamment pour ce qui regarde la famille royale — et en rectifiant ou complétant toutes les citations de noms propres omis ou intentionnellement erronés dans les deux éditions précédentes. L'ouvrage fut alors poursuivi « mais sans que la saisie, nous dit M. Louis Lacour, ait arrêté ni augmenté son succès ; » puis la publication en fut autorisée de nouveau, et en 1858, notre confrère en publia une deuxième édition (un vol. in-18, chez Poulet-Malassis et de Broise, Paris, 1858), augmentée de l'édifiant et curieux récit des tribulations que lui avait values la première.

En dehors de cette édition des Mémoires de Lauzun, *si précieuse pour l'exactitude et la perfection de son texte, nous citerons encore l'édition donnée dans la collection Didot par M. Fr. Barrière. Mais cette édition est moins complète, puisqu'elle ne reproduit, à peu de chose près, que l'édition de 1822 et, de plus, elle est bien souvent fautive pour ce qui concerne les noms de personnages et même de pays. C'est donc sur l'excellente*

édition de M. Louis Lacour que nous avons collationné notre texte, en le rapprochant toutefois de celui des éditions premières.

Nous nous sommes borné à introduire dans la présente édition, une innovation que nous croyons d'une grande utilité pour sa lecture, c'est-à-dire à séparer par chapitres le récit de Lauzun qui se poursuit d'un seul trait, dans les éditions antérieures. Enfin nous avons rédigé, pour chaque chapitre, un sommaire suffisamment détaillé des matières qu'il contient, de manière à permettre au lecteur de trouver du premier coup, la partie de l'ouvrage à laquelle il désire plus particulièrement se reporter.





MÉMOIRES

DU

DUC DE LAUZUN

1744-1783



CHAPITRE PREMIER

(1744-1767)



Ces mémoires ne sont écrits que pour les gens qui me sont chers; ma vie ayant été semée d'évènements si bizarres qu'il me serait bien difficile d'y mettre l'ordre nécessaire à un ouvrage destiné à être jugé par le public. Je ne me piquerai que de vérité; je reviendrai souvent sur mes pas; ma narration n'aura guère plus de suite que ma conduite n'en avait autrefois, et l'on me verra successivement galant, joueur, politique, militaire, chasseur, philosophe, et souvent plus d'une chose à la fois.

Je dois parler à ceux qui me liront du caractère de mon père. M. le duc de Gontaut, mon père, était

un très parfait honnête homme, d'un cœur compatissant et charitable, d'une dévotion franche et qui ne s'étendait pas plus loin que lui-même. Il n'avait pas infiniment d'esprit, et moins encore d'instruction; mais un sens juste et droit, un prodigieux usage du monde et de la cour, un très bon ton, une manière noble et agréable de s'exprimer, une grande gaieté naturelle, beaucoup d'éloignement pour l'intrigue, et une ambition mesurée en avaient fait un homme aimable et recherché. Une blessure considérable, qu'il reçut à la bataille d'Ettingen lui fut un prétexte honnête de quitter le service. Lieutenant général, il se fixa à la cour, devint ami intime de madame de Châteauroux, et par conséquent admis dans la familiarité du roi. Les soins assidus qu'il lui rendit pendant la maladie dont elle est morte augmentèrent encore sa faveur; et bientôt après celle de madame de Pompadour, il fut aussi bien avec elle qu'avec la précédente. L'usage bienfaisant qu'il fit de son crédit le fit généralement aimer, et je n'ai guère vu d'hommes qui eussent moins d'ennemis.

Ce fut donc à la cour et, pour ainsi dire, sur les genoux de la maîtresse du roi que se passèrent les premières années de mon enfance. L'embarras de me trouver un bon gouverneur engagea mon père à en confier le soin à un laquais de feu ma mère, qui savait lire et passablement écrire, et que l'on décora du titre de valet de chambre pour lui donner de la considération. On me donna d'ailleurs les maîtres les plus à la mode de toute espèce; mais M. Roch (c'était le nom de mon mentor) n'était pas en état de diriger leurs leçons et de

me donner les moyens d'en profiter. Il se contenta de me communiquer ses talents pour l'écriture, auxquels il mettait beaucoup de vanité, et y réussit assez bien, ainsi qu'à m'apprendre à lire haut, plus couramment et plus agréablement qu'on ne fait ordinairement en France. Ce petit talent me rendit presque nécessaire à madame de Pompadour, qui me faisait continuellement lire et écrire pour elle, et quelquefois même pour le roi. Nos voyages à Versailles en devinrent plus fréquents, et mon éducation plus négligée. J'étais d'ailleurs comme tous les enfants de mon âge et de ma sorte : les plus jolis habits pour sortir, nu et mourant de faim à la maison. On me fit entrer à douze ans dans le régiment des gardes, dont le roi me promit la survivance, et je sus à cet âge que j'étais destiné à une fortune immense et à la plus belle place du royaume, sans être obligé de me donner la peine d'être un bon sujet.

M. le comte de Stainville et mon père avaient épousé les deux sœurs (je suis fils de l'aînée, morte en couches de moi). Ce mariage les avait intimement liés, et le crédit de mon père près de madame de Pompadour l'avait successivement fait nommer son beau-frère ambassadeur à Rome, à Vienne, l'avait fait faire duc, cordon bleu et enfin ministre des affaires étrangères, où les grâces de son esprit et ses talents lui acquirent bientôt un empire absolu sur elle, et peu après sur le roi. M. le duc de Choiseul avait une sœur chanoinesse de Remiremont, qui n'avait pour toute fortune que sa prébende, mais qui joignait à tous les agréments de son sexe le caractère d'un homme propre

aux grandes choses et aux grandes intrigues; il la prit chez lui. Madame de Choiseul était laide, mais de ces laideurs qui plaisent généralement: on pouvait avec raison l'appeler une femme *désirable*. Elle ne fut pas longtemps sans vouloir gouverner son frère, et vit bien que le plus sûr moyen de prendre de l'empire et d'empêcher celui d'une maîtresse était d'en faire son amant. Mais pour soutenir ce rôle sans danger il fallait une consistance, un état, et elle n'en avait point. Il fallut donc chercher un mariage et un mari qui convinssent également à son amour propre et à sa sûreté. Elle jeta les yeux sur M. le duc de Gramont, homme sans caractère, sans moyens de rien faire, interdit depuis quelques années, et passant sa vie dans une petite maison près de Paris avec des musiciens et des filles publiques les moins recherchées. Rien ne pouvait mieux convenir à madame de Choiseul, puisque rien ne serait plus aisé que de remettre M. le duc de Gramont où elle l'avait pris dès qu'elle en serait embarrassée : mon père s'en mêla, on leva l'interdiction, et le mariage se fit.

J'avais quatorze ans alors ; j'étais un assez joli enfant. Madame la duchesse de Gramont me prit dans la plus grande amitié, dans l'intention, je crois, de se former tout doucement un petit amant, qui fût bien à elle et sans inconvénient : son crédit, ou plutôt son empire sur M. le duc de Choiseul augmentait tous les jours. Madame la duchesse de Choiseul, qui aimait éperdûment son mari, fut jalouse de cette excessive tendresse, et en quelques mois les deux belles-sœurs furent entièrement brouillées. Mon père, avec sa

modération ordinaire, trouva moyen de ne point prendre de parti et d'être également bien vu des deux côtés. J'eus le bonheur de suivre son exemple; mais j'avouerai à ma honte que je suivis mon penchant, et donnai dans mon cœur toute préférence à madame la duchesse de Gramont, qui m'en sut très bon gré. Dans ce temps elle me mena à Menars, chez madame de Pompadour. Mademoiselle Julie, femme de chambre, qui avait toute sa confiance, et qui était déjà devenue un personnage fort important, crut que ce que sa maîtresse gardait pour elle pourrait fort bien lui convenir aussi, et me destina à l'honneur d'être mis dans le monde par elle; elle me fit beaucoup de caresses et d'agaceries inutiles, car j'étais très innocent; elle me mit un jour la main sur sa gorge : tout mon corps brûlait encore plusieurs heures après, mais je n'en étais pas plus avancé. Je n'avais pourtant pas de plus grand plaisir que de la rencontrer et d'être avec elle. Mon occupation fut remarquée par M. Roch, qui en devina facilement le sujet, et avec adresse, sans affectation, m'interdit tout commerce avec mademoiselle Julie; j'en fus vivement affligé. Un événement plus intéressant me la fit oublier, ou du moins fut pour moi une forte distraction. M. le duc de Choiseul, devenu ministre de la guerre par la mort de M. le maréchal de Belle-Isle, fit passer lieutenant général au service de France M. le comte de Stainville, son frère cadet, officier de réputation et pour lors major général au service de l'empereur. Il n'avait rien; mais la faveur de son frère et les bienfaits du roi lui assuraient un mariage avantageux; on pensa à mademoi-

selle de Clermont-Reynel, qui joignait une grande fortune à une figure charmante, et qui n'avait pas quinze ans. Tout fut réglé pendant que M. de Stainville était encore à l'armée; l'hiver vint. On lui envoya ordre de revenir, et on le maria six heures après son arrivée à Paris.

Je vis madame de Stainville pour la première fois le jour de ses noces, et elle me fit une impression qui depuis ne s'est que difficilement effacée. J'en devins tout de suite passionnément amoureux, et on en fit des plaisanteries, qui le lui apprirent : elle en fut touchée; mais elle était trop étroitement gardée par madame la duchesse de Choiseul, sa belle-sœur, qui s'en était chargée, pour que cela eût encore aucun danger. Madame de Gramont, qui n'aimait pas son frère cadet, et qui craignait que la jeune femme ne plût trop à M. le duc de Choiseul, qui en avait l'air occupé, n'était pas fâchée de lui donner un amant; ce n'était pas un obstacle à ses desseins sur moi, qu'elle pensait devoir lui revenir quand il lui plairait, et cela semblait prévenir un attachement dont la perte de son crédit eût été la suite indispensable. Elle protégeait donc nos amours naissants, et nous faisait souvent venir chez elle ensemble.

Madame de Stainville me dit un jour à dîner, chez madame de Choiseul, qu'elle dînerait le lendemain chez madame de Gramont, et que nous pourrions y passer la journée. J'en fus comblé de joie; mais M. Roch, qui le découvrit, et dont les mœurs sévères ne se démentaient jamais, voulut le lendemain matin, qui était un dimanche, me faire aller à la messe. Je

refusai, nous nous disputâmes ; il me menaça de mon père, que je craignais beaucoup : je cédai avec un chagrin mortel ; il me mena à la messe aux Petits-Pères, où, suffoqué de colère et de tristesse, je m'évanouis ; je perdis entièrement connaissance, et lorsque je la repris, je me trouvai couché sur les marches de l'église, entouré de vieilles femmes, qui pour me donner plus d'air avaient déboutonné mes culottes. On me ramena à la maison, où je revins assez défait. Je dis que j'étais malade, et l'on m'obligea à me coucher. Madame la duchesse de Gramont vint me voir, et m'amena madame de Stainville. Je lui contai mon histoire ; elle en rit, fut chez mon père, fit gronder M. Roch, et obtint la permission de me guérir et de m'emmener dîner chez elle. Ce jour fut un des plus heureux de ma vie. Je le passai tout entier avec ma jeune maîtresse, et presque toujours tête-à-tête. Elle me montrait combien elle était touchée de ma tendresse, et m'accordait toutes les innocentes faveurs que je lui demandais, et je n'en connaissais point d'autres. Je baisais ses mains ; elle me jurait qu'elle m'aimerait toute sa vie ; je ne désirais rien au monde. Une longue coqueluche lui fit garder sa chambre pendant près de six mois. L'entrée m'en fut interdite ; je ne la vis que rarement, et jamais sans madame de Choiseul. Les médecins lui ordonnèrent les eaux de Cauterets ; on l'y mena au printemps, et elle revint en très bonne santé, au commencement de l'hiver. Elle alla beaucoup dans le monde avec madame la duchesse de Choiseul ; elle dansait à merveille. Elle eut le plus grand succès à tous les bals, fut entourée, admirée de tous

les gens à la mode ; elle rougit d'avoir un enfant pour amant, me rebuta, me traita durement, prit du goût pour M. de Jaucourt ; je fus jaloux, choqué, désespéré, mais je n'y gagnai rien.

Mon père, dans ce temps, arrangea mon mariage avec mademoiselle de Boufflers, petite-fille et héritière de madame la maréchale de Luxembourg, son amie intime, et par conséquent un très grand parti. J'en fus fâché, parce que ce n'était pas l'avis de madame la duchesse de Gramont, qui détestait, avec quelque raison, madame la maréchale de Luxembourg, et m'en dit beaucoup de mal. On voulut me faire voir la personne que je devais épouser; il fut arrangé que j'irais à un bal d'après-midi, chez madame la maréchale de Mirepoix; que mademoiselle de Boufflers y dînerait; que j'arriverais de bonne heure, et la verrais. J'y fus en effet mené à quatre heures, et j'y trouvai une jeune personne charmante, qui me plut infiniment, et que je pris pour elle. Je me trompais malheureusement, et c'était mademoiselle de Roothe. Je reconnus mon erreur avec d'autant plus de chagrin, que mademoiselle de Boufflers, qui sortit de la chambre à coucher de madame la maréchale de Mirepoix, ne gagnait pas à la comparaison. Madame la princesse de Beauvau était à ce bal avec mademoiselle de Beauvau. Il est difficile de réunir plus de grâces, plus d'esprit naturel et plus d'agrément; j'en sentis tout le prix.

Je rencontrai mademoiselle de Beauvau à tous les bals; je la vis souvent chez madame la duchesse de Gramont, avec qui sa mère était intimement liée. Je

cherchai à lui plaire ; elle recevait mes soins sans répugnance ; elle me convenait mieux à tous égards que mademoiselle de Boufflers. Je désirai l'épouser : j'en parlai à madame de Gramont, de qui je fus fort approuvé. J'eus le courage de le dire à mon père, qui me reçut très mal, me dit que sa parole était engagée, et qu'il voulait la tenir. Je me promis bien cependant de ne pas me laisser marier malgré moi. L'attachement que je marquai à madame la princesse de Beauvau lui plut. En partant pour un assez long voyage, qu'elle fut obligée de faire en Lorraine, elle eut la bonté de m'assurer qu'elle désirait autant que moi le succès de mes projets, et qu'il ne tiendrait pas à elle qu'ils ne réussissent. Mademoiselle de Beauvau elle-même voulut bien me faire espérer de s'occuper quelquefois de moi pendant son absence. Ce voyage fut long ; et comme il était prêt de finir, madame la princesse de Beauvau eut la petite vérole, et en mourut. Mademoiselle de Beauvau revint à Paris au bout de quelques mois, et fut mise au couvent de Port-Royal. J'avais sincèrement regretté madame de Beauvau : sa perte n'avait rien changé à mes intentions ; je voulus connaître celles de sa fille. Je lui fis remettre secrètement, à son couvent, une lettre que je vais rapporter ici tout entière :

« *Je n'ai osé, Mademoiselle, troubler votre douleur* « *par la mienne : vous lui rendrez justice, en pensant* « *que j'ai perdu autant que vous. Mon père veut me* « *marier, Mademoiselle ; mais plus je sens combien* « *l'alliance de mademoiselle de Boufflers m'honore,* « *et tout ce qu'elle vaut, plus je suis convaincu que*

« *nous ne nous convenons pas. Il n'existe qu'un bonheur* « *pour moi, Mademoiselle : l'espérance de pouvoir* « *contribuer au vôtre; je mets un prix inexprimable* « *à la tenir de vous. Je n'ose engager mon père à* « *faire des démarches auprès de M. le prince de* « *Beauvau, sans savoir si ce n'est pas vous déplaire.* « *Il s'agit d'un lien éternel, et il me semble que vous* « *pouvez m'accorder ou me refuser la permission que* « *je vous demande, sans manquer aux plus exactes* « *bienséances. J'attends votre réponse, Mademoiselle,* « *avec bien plus de trouble et d'impatience que s'il* « *s'agissait simplement de ma vie.*

« *Je suis, avec le plus profond respect, Mademoiselle,* « *votre très humble et très obéissant serviteur,*

« Le comte de Biron. »

La gouvernante de mademoiselle de Beauvau reçut ma lettre, la lut avant de la lui remettre. « Je ne « devrais peut-être pas vous remettre cette lettre, lui « dit-elle, mais elle contient des choses si importantes « pour vous, que non-seulement je crois devoir vous « la montrer, mais vous donner même la liberté d'y « répondre. » Mademoiselle de Beauvau recacheta ma lettre, et me la renvoya sans un seul mot de réponse; je fus blessé d'un procédé que je ne méritais pas; il me détermina à promettre à mon père de consentir au mariage qu'il désirait; j'y mis la condition qu'il serait retardé de deux ans et que j'aurais sur-le-champ ma liberté.

Je pris du goût pour une petite actrice de la comédie de Versailles, âgée de quinze ans, nommée Eugénie Beaubours, encore plus innocente que moi, car j'avais

déjà lu quelques mauvais livres, et il ne me manquait plus que l'occasion de mettre en pratique ce qu'ils m'avaient appris. J'entrepris d'instruire ma petite maîtresse, qui m'aimait de trop bonne foi pour ne pas se prêter à tous mes désirs. Une de ses camarades nous prêta sa chambre, ou, pour parler plus vrai, un petit cabinet où elle couchait, et qu'un lit et deux chaises remplissaient entièrement. Une énorme araignée vint troubler notre rendez-vous : nous la craignions tous deux mortellement ; nous n'eûmes ni l'un ni l'autre le courage de la tuer. Nous prîmes le parti de nous séparer en nous promettant de nous voir dans un lieu plus propre, et où il n'y aurait pas de monstres aussi effrayants. Mon père apprit nos liaisons, en fut alarmé, je ne sais pourquoi, et dans la semaine même fit éloigner la mère et la fille, sans que je pusse les revoir avant leur départ. Je ne sus pas qu'il y eût aucune part, et crus n'avoir à me plaindre que de madame Beaubours ; quelques jours suffirent pour me consoler et mon cœur resta sans occupation.

J'attirai bientôt après l'attention de madame la comtesse d'Esparbès, cousine de madame de Pompadour, mignonne, jolie et galante ; elle me fit inutilement beaucoup d'avances, que je n'entendis pas ; je fus enfin flatté de la distinction avec laquelle elle me traitait, et j'en devins amoureux. Un jour que le roi soupait dans les cabinets à Fontainebleau, avec madame de Pompadour et fort peu de monde, je soupai dans la ville avec madame d'Esparbès et madame d'Amblimont, autre cousine de madame de Pompadour. Madame d'Amblimont fut écrire dans sa chambre après

souper. Madame d'Esparbès, sous prétexte d'avoir la migraine, se coucha : je voulus discrètement m'en aller ; mais elle me dit de rester, et me pria de lui lire une petite comédie, nommée *Heureusement*, que nous avions jouée ensemble ; et depuis elle m'appelait son petit cousin. « Mon petit cousin, me dit-elle, au bout « de quelques minutes, ce livre m'ennuie ; asseyez-« vous sur mon lit et causons ; cela m'amusera davan-« tage. » Elle se plaignait du chaud, et se découvrait beaucoup. La tête me tournait, j'étais tout feu ; mais je craignais de l'offenser ; je n'osais rien hasarder ; je me contentais de baiser ses mains et de regarder sa gorge avec une avidité qui ne lui déplaisait pas, mais qui n'eut pas les suites qu'elle était en droit d'en attendre. Elle me dit plusieurs fois d'être sage, pour me faire apercevoir que je l'étais trop. Je suivis ses conseils à la lettre. Elle souffrait cependant que je la couvrisse de caresses et de baisers, et espérait vainement que je m'enhardirais. Quand elle fut bien sûre de mon imbécillité, elle me dit assez froidement de m'en aller ; j'obéis sans répliquer, et ne fus pas plus tôt sorti que je me repentis de ma timidité et me promis bien de mieux profiter du temps si l'occasion s'en présentait encore.

Je fus quelques jours après au bal de l'Opéra. Une assez jolie fille, appelée mademoiselle Desmarques, m'agaça vivement ; elle me parut charmante ; elle avait formé la plupart des jeunes gens de la cour, et voulut bien se charger de mon éducation, et me ramena chez elle où elle me donna de délicieuses leçons, dont on a vu plus haut que j'avais grand besoin : elle les conti-

nua pendant quinze jours, au bout desquels nous nous séparâmes. Je voulus lui donner de l'argent; elle le refusa, en me disant que je l'avais payée dans une monnaie si rare à trouver, qu'elle n'avait besoin d'aucune autre.

Je revis madame d'Esparbès à Versailles; je lui donnai le bras un soir, en sortant de chez madame de Pompadour, après souper. Elle voulut me renvoyer dès que je fus dans sa chambre : « Un moment, lui « dis-je, ma belle cousine, il n'est pas tard : nous « pourrions causer. Je pourrais vous lire, si je vous « ennuie. » Mes yeux brillaient d'un feu qu'elle ne leur avait pas encore vu. « Je le veux bien, me dit-« elle; mais à condition que vous serez aussi sage « que vous l'avez été la première fois : passez dans « l'autre chambre; je vais me déshabiller; vous ren-« trerez quand je serai couchée. » Je revins en effet au bout de quelques minutes. Je m'assis sur son lit sans qu'elle m'en empêchât. « Lisez-donc, me dit-elle. — « Non ; j'ai tant de plaisir à vous voir, à vous re-« garder, que je ne pourrais voir un mot de ce qui est « dans le livre. » Mes yeux la dévoraient; je laissai tomber le livre; je dérangeai, sans une grande opposition, le mouchoir qui couvrait sa gorge. Elle voulut parler, ma bouche ferma la sienne..... Au point du jour elle me fit sortir avec le plus grand mystère. Le lendemain, je fus éveillé par le billet suivant :

« Comment avez-vous dormi, mon aimable petit « cousin ? avez-vous été occupé de moi ? désirez-vous « me revoir ? Je suis obligée d'aller à Paris pour « quelques commissions de madame de Pompadour;

« *venez prendre du chocolat avec moi, avant que je*
« *parte, et surtout me dire que vous m'aimez.* »

Cette attention me charma, et me parut imaginée pour moi. Je me sus bien mauvais gré de n'avoir pas prévenu madame d'Esparbès; je me donnai à peine le temps de m'habiller, et je courus chez elle. Je la trouvai encore dans son lit, et je me conduisis de manière à prouver que j'étais tout reposé de la dernière nuit : j'étais enchanté. La personne de madame d'Esparbès me plaisait beaucoup, et mon amour-propre était infiniment flatté d'avoir une femme. J'étais assez honnête pour ne pas le dire ; mais on me faisait un plaisir inexprimable de le deviner; et à cet égard elle me donnait toute satisfaction, car elle me traitait de manière à montrer la vérité à tout le monde. Une cocarde où elle avait brodé son nom, que je portais à la revue du roi, publia mon triomphe, qui ne fut pas de longue durée, car elle prit dans le courant de l'été M. le prince de Condé. Je m'en affligeai, je me choquai, je menaçai; le tout inutilement. Elle m'envoya mon congé dans toutes les formes, conçu en ces termes :

« *Je suis fâchée, monsieur le comte, que ma conduite*
« *vous donne de l'humeur. Il m'est impossible d'y rien*
« *changer, et plus encore de sacrifier à votre fantaisie*
« *les personnes qui vous déplaisent. J'espère que le*
« *public jugera des soins qu'elles me rendent avec*
« *moins de sévérité que vous. J'espère que vous me*
« *pardonnerez, en faveur de ma franchise, les torts*
« *que vous me croyez. Beaucoup de raisons, qu'il*
« *serait trop long de détailler, m'obligent à vous prier*

« *de rendre vos visites moins fréquentes. J'ai trop*
« *bonne opinion de vous pour craindre de mauvais*
« *procédés d'un homme aussi honnête.*

« *J'ai l'honneur d'être, etc.* »

Je demandai un dernier rendez-vous, qu'on m'accorda sans difficulté. Madame d'Esparbès me parut d'une tranquillité qui me confondit. « Vous avez voulu me « voir, me dit-elle : en pareil cas, toute autre vous aurait « refusé ; mais j'ai cru devoir quelques conseils à l'in- « térêt qu'inspire toujours une ancienne connaissance. « Vous êtes, en vérité, d'une enfance rare : vos principes, « votre façon de voir n'ont pas le sens commun. « Croyez-moi, mon petit cousin, il ne réussit plus d'être « romanesque ; cela rend ridicule, et voilà tout *. J'ai « eu bien du goût pour vous, mon enfant ; ce n'est pas « ma faute si vous l'avez pris pour une grande pas- « sion, et si vous vous êtes persuadé que cela ne « devait jamais finir. Que vous importe, si ce goût « est passé, que j'en aie pris pour un autre ou que je « reste sans amant ; vous avez beaucoup d'avantages « pour plaire aux femmes : profitez-en pour leur « plaire, et soyez convaincu que la perte d'une peut « toujours être réparée par une autre : c'est le moyen « d'être heureux et aimable. Vous êtes trop honnête « pour me faire des méchancetés ; elles tourneraient

* Madame d'Esparbès avait quelques raisons de me faire ce reproche ; on m'avait laissé lire beaucoup de romans pendant toute mon enfance, et cette lecture a tellement influé sur mon caractère, que j'en ressens encore les effets. Ils ont été souvent à mou désavantage ; mais si je me suis exagéré mes propres sentiments et mes propres sensations, je dois du moins à mon caractère romanesque un éloignement pour les perfidies et les mauvais procédés avec les femmes, dont beaucoup de gens honnêtes ne sont pas exempts.

(Note de l'auteur.)

« plus contre vous que contre moi. Vous n'avez point « de preuves de ce qui s'est passé entre nous : l'on « ne vous croirait pas ; et on vous croirait, jusqu'à « quel point croyez-vous donc que cela intéresse le « public ? S'il a su que je vous avais pris, il ne s'est « pas attendu que je vous garderais éternellement. « L'époque de notre rupture lui est parfaitement indif- « férente. D'ailleurs la mauvaise opinion et la défiance « des autres femmes me vengeraient de vous si vous « étiez capable de mauvais procédés. Les avis que je « vous donne doivent vous prouver que l'intérêt et « l'amitié survivent aux sentiments que j'avais pour « vous. » — J'étais embarrassé, et je faisais une assez sotte figure : des protestations, quelques compliments passablement gauches.... Elle me tira d'embarras en sonnant ses femmes de chambre pour l'habiller. Je restai encore un moment, et je sortis.

Je me consolai au bout de quelque temps de mon infortune, et restai sans occupation sérieuse. Ensuite je trouvai une très jolie petite fille, chez une femme célèbre par ses talents pour en procurer. Jeune, douce, novice encore, elle me prit. La médiocrité de mes propositions ne lui répugna pas ; elle se contenta d'un très petit appartement au troisième étage, fort mincement meublé. Je n'eus qu'à m'en louer, pendant quelques mois que dura notre liaison. Elle ne parut jamais mécontente de son sort, ni désirer plus d'argent que je ne pouvais lui en donner. Au retour d'un voyage de huit jours à la campagne, j'arrivai chez elle le soir ; elle n'y était plus, et la servante me remit le billet ci-joint :

« *Je ne vous quitte pas sans peine, mon bon ami, et*
« *je suis bien fâchée que vous ayez à vous plaindre*
« *de mes procédés; j'espère cependant que vous m'excu-*
« *serez de n'avoir pas refusé un sort avantageux que*
« *vous n'êtes pas assez riche pour me faire. Je vous*
« *avoue que la certitude d'être dans la misère et l'igno-*
« *minie si je vous perdais m'effraye. Adieu, mon bon*
« *ami, je vous assure que malgré ce que je fais je vous*
« *aime, je vous regrette de tout mon cœur, et que*
« *Rosalie ne vous oubliera jamais.* »

Rosalie était une enfant charmante, je fus fâché de la perdre ; mais je ne lui sus pas mauvais gré de m'avoir sacrifié à une fortune assurée, car je ne la soupçonnais pas de m'avoir trompé. J'aurais seulement désiré qu'elle eût assez de confiance en moi pour ne pas me cacher ses projets. Je courus pendant quelque temps les filles, comme tous les jeunes gens de mon âge, sans me fixer à aucune. La mort de madame de Pompadour fut la première époque intéressante de ma vie ; mon attachement pour elle et sa tendre amitié pour moi me rendaient sa perte irréparable ; je me liai pendant sa maladie avec M. le prince de Guémené, d'une amitié que rien n'a pu altérer et qui durera certainement autant que nous. Une forte maladie de poitrine, qui dura plus d'un an, m'empêcha de songer à autre chose qu'à ma santé, jusqu'à ce qu'elle fût rétablie.

M. le prince de Tingry-Montmorency se remaria en 1765, à mademoiselle de Laurens, grosse fille, forte, fraîche, d'environ vingt ans, et qui en paraissait trente, bonne personne, gaie et aimant le plaisir. Vivant beaucoup avec M. le chevalier de Luxembourg, neveu de

M. de Tingry, j'allais beaucoup chez ses parents, et j'eus occasion de voir souvent madame de Tingry : je lui plus et je m'en aperçus ; elle me convenait assez, et rien ne m'était plus commode que d'être devenu le maître d'une parfaitement bonne maison. Madame de Tingry n'avait pas infiniment d'esprit, et encore moins d'usage du monde. Il n'était pas bien difficile de pénétrer ce qu'elle pensait, et le goût qu'elle avait pour moi fut bientôt remarqué de tout le monde. Je la suivis à la campagne, où nous jouâmes la comédie ; je fis valoir ses talents, et je fus dans la plus grande faveur ; elle fut cause d'une plaisanterie que je ne rapporterais pas si elle n'avait fait le plus grand bruit.

M. le marquis de Gèvres avait une maison de campagne à Fontainebleau, dans laquelle il avait donné un très vilain appartement à madame la duchesse d'Havré ; madame de Tingry ne pouvant lui persuader d'être galant, et de donner le sien, nous dit qu'il ne fallait pas le laisser entrer chez lui : nous fûmes l'attendre le soir au sortir de la maison où il soupait ; nous arrêtâmes la chaise, nous l'enlevâmes ; nous le mîmes dans un cabriolet, et nous le menâmes au milieu de la forêt de Fontainebleau, où nous lui conseillâmes fort affectueusement de faire les choses de bonne grâce et de céder son appartement à madame d'Havré : il n'y voulut pas consentir ; nous continuâmes notre chemin, en l'assurant que nous voyagerions jusqu'à ce qu'il nous eût donné la marque d'amitié que nous lui demandions ; nous prîmes des chevaux frais, à une poste appelée Bouron, à deux lieues de Fontainebleau ; il voulut se révolter, mais nous persuadâmes facilement aux gens

de la maison que c'était un de nos parents devenu fou, que nous menions en Provence, au château de Saint-Cyprien, où il devait être enfermé. Cela prit de telle sorte, qu'au bout d'une demi-heure les postillons prétendaient l'avoir vu courir sur le râtelier dans l'écurie. A un quart de lieue de la poste, il nous promit tout ce que nous voulûmes, et nous le ramenâmes. L'expédition était composée de M. le duc d'Havré, du marquis de Royan, frère du chevalier de Luxembourg, de M. le prince de Guémené et de moi : deux étaient dans le cabriolet, avec M. de Gèvres, et le reste à cheval. Nous n'étions pas mal ensemble quand nous nous séparâmes de lui ; mais son valet de chambre l'assura qu'il devait se trouver grandement offensé, et il engagea M. le duc de Trèmes, son père, à s'en plaindre au roi.

Grondé en deux heures de temps par tous les gens qui avaient quelques droits sur moi, je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'aller à Paris attendre les suites de cet événement. Quelques heures après y être arrivé, je reçus une lettre de mon père, qui me mandait qu'il était décidé qu'on nous mettrait tous à la Bastille *, et que je serais probablement arrêté pendant la nuit. Je voulus du moins finir gaîment, et je priai à souper quelques jolies filles de l'Opéra, pour attendre l'exempt sans impatience. Voyant qu'il n'arrivait pas, je pris courageusement le parti d'aller à Fontainebleau, chas-

* Ce qui rendait notre situation plus critique était l'état de M. le Dauphin, très dangereusement malade et presqu'à ses derniers moments, temps à la vérité peu propre à faire une mauvaise plaisanterie ; mais le roi n'aimait pas assez son fils pour en être choqué ni même pour nous punir par bienséance.

(Note de l'auteur.)

ser avec le roi ; il ne me parla pas pendant toute la chasse : ce qui établit tellement notre disgrâce, qu'on nous refusa la révérence au retour. Je ne me rebutai pas : je fus le soir à l'ordre ; le roi vint à moi : « Vous êtes « tous, me dit-il, de bien mauvaises têtes, mais de bien « drôles de corps ; venez-vous-en souper, et amenez « M. de Guémené et le chevalier de Luxembourg. » Tout changea, et nous retrouvâmes le lendemain toute la considération que nous avions trois jours auparavant ; nous gardâmes le secret à madame de Tingry, qui ne fut pas citée ; ce qui aurait pu l'embarrasser. Elle me traita un peu moins bien ; elle commença à m'ennuyer ; je me retirai doucement, et nous fûmes ensemble assez froidement.

Madame la duchesse de Gramont reprenait quelques desseins sur moi, et en était assez vivement occupée. Madame de Stainville devenait de jour en jour plus jolie, et M. le duc de Choiseul s'en apercevait : nous étions froidement ensemble ; je n'avais pas oublié le mépris avec lequel elle m'avait traité, et elle remarquait que je ne le méritais plus et que j'étais devenu un assez joli garçon, lorsque M. de Stainville prit une maison dans le faubourg Saint-Germain, et la laissa aller seule.

L'occupation et les soins de madame la duchesse de Gramont n'échappèrent pas à madame de Stainville ; elle me marqua plus d'intérêt. Elle me fit dire un jour qu'un violent mal de tête l'empêchait d'aller dîner chez M. le duc de Choiseul et l'obligeait de rester chez elle. Je fus dans la soirée savoir de ses nouvelles par pure politesse, ne comptant pas entrer. On me dit qu'elle y était, et je la trouvai seule. Elle me reçut à

merveille. Nous causâmes quelque temps de choses indifférentes. Elle me parla ensuite de madame de Tingry et de la publicité de son goût pour moi. « Vous « allez, me dit-elle, jouer un grand rôle, et rien au « monde n'est glorieux comme la conquête de madame « de Gramont. — Je ne sais ce que vous voulez dire, « lui répondis-je un peu embarrassé ; vous savez que « depuis longtemps madame de Gramont me marque « de l'amitié, et vous ne pouvez lui supposer d'autres « sentiments. — Je vous demande pardon de mon in-« discrétion, reprit-elle ; je m'en aperçois. L'idée des « chagrins que m'aurait causés cet événement, et de « l'importance dont il eût été pour mon bonheur si je « l'avais mis dans vos mains, et si vos promesses de ne « jamais changer m'avaient persuadée, m'est trop sou-« vent revenue dans la tête pour n'en pas parler presque « involontairement. — Il est assez plaisant que vous « me reprochiez ma légèreté, et que vous ayez oublié « que vous avez cru m'aimer et que vous m'avez dé-« daigneusement abandonné, tandis que je ne me « trompais pas sur mes propres sentiments, quand « je voyais combien il était difficile de cesser de « vous adorer. — Je conviens que j'ai eu quelques « torts avec vous ; je pourrais cependant alléguer « pour ma justification ma jeunesse, la force des préju-« gés de l'âge où j'étais et la crainte de tous les « obstacles qui paraissaient s'élever contre nous ; mais « j'aime mieux convenir de bonne foi que je me suis « mal conduite, que je ne vous voyais pas des mêmes « yeux, et que je vous croyais moins digne de mon « attachement. » Il s'en fallait bien que madame de

Stainville me fût devenue entièrement indifférente et qu'elle eût perdu les droits qu'une première passion a toujours sur le cœur: son discours m'embarrassa. « Eh « bien, lui dis-je, que vous importe ce que je de- « vienne, et qu'une autre femme mette du prix à un « cœur que vous avez méprisé? N'avez-vous pas un « amant, et m'avez-vous épargné aucun des tourments « que votre goût pour M. de Jaücourt m'a causés? — « Je ne vous nierai pas mes liaisons avec M. de Jau- « court, Monsieur de Biron; il n'est plus rien pour moi: « il a trop perdu à vous être comparé; je vous ai plus « d'une fois regretté. J'ai souvent voulu vous le dire: « vos différentes bonnes fortunes m'ont arrêtée. Je ne « vous voyais pas d'attachement sérieux: j'espérais « reprendre un jour sur vous mes anciens droits, perdus « par ma faute; mais, je l'avoue, ma belle-sœur m'in- « quiète et m'effraie. Vous voyez l'opinion que j'ai « de vous par ma franchise: ayez-en autant avec moi. « Etes-vous amoureux de madame de Gramont? Le « soin de votre fortune seule vous attache-t-il à elle. » Je ne pus répondre sur-le-champ: il se passait en moi d'étranges mouvements. Je ne pouvais nier que je fusse flatté de plaire à madame de Gramont et de disposer d'une personne déjà célèbre, aux pieds de laquelle était toute la cour. D'un autre côté, jamais madame de Stainville ne m'avait paru si jolie ni si aimable. C'était choisir que de répondre: je rompis enfin le silence. « Je vous ai trop aimée pour ne pas trouver du plaisir « à vous faire lire dans mon âme. Madame de Gramont « a de grands droits sur ma reconnaissance: aucune « preuve ne m'en eût coûté il y a une heure; mais je ne

« sens que trop qu'une ancienne plaie n'est pas encore « fermée, et qu'elle vient de se rouvrir. Je voudrais « n'être pas ingrat, et pouvoir cependant vous prouver « que rien ne m'est cher comme vous. — Je ne veux « pas, me dit-elle, en me tendant la plus jolie main du « monde, que vous soyez ingrat; mais je veux me « charger du soin de modérer les preuves de votre re- « connaissance. De l'amitié, des égards, de la déférence, « voilà ce que je permets pour ma belle-sœur: tout le « reste m'appartient. Je serai discrète et prudente. Je « veux voir, sans exception, tout ce qu'elle vous écrira « et savoir absolument tout ce qu'elle vous dira. Je ne « serais pas si exigeante et si curieuse si j'étais moins « tendre.» Tout ce que la jeunesse peut réunir de grâces et de charmes, les yeux de madame de Stainville me l'offraient. Madame de Gramont fut sacrifiée : nous étions trop amoureux l'un et l'autre, ma maîtresse et moi, pour être aussi difficiles à pénétrer que nous le pensions. Madame de Gramont ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait. Elle avait trop d'esprit pour en rien marquer : elle se contenta de me traiter froidement et de prendre sa pauvre petite-belle-sœur dans une aversion dont elle lui a donné jusqu'au dernier instant de sanglantes marques.

De retour à Paris, madame de Stainville me dit un jour : « Nous sommes quittes, mon ami; vous avez un « rival tout puissant, mais pas assez cependant pour « vous être préféré. M. le duc de Choiseul est venu « mettre ce matin à mes pieds son hommage et son « crédit. Malgré mes réponses froides et sévères, il a été « pressant. J'ai fait ce qu'il fallait pour lui ôter toute

« espérance, et j'espère en être débarrassée. » Elle se trompait : loin de se rebuter, ses persécutions augmentèrent. Il devint jaloux de moi, il voulut exiger d'elle de ne plus me voir. Elle répondit avec fermeté que, soit qu'il me crût son amant ou son ami, rien ne changerait ses sentiments et ne la ferait renoncer à me voir. M. de Stainville devint aussi jaloux de moi, lui défendit absolument de me voir, et me fit fermer sa porte. Une petite loge que nous avions secrètement à la Comédie-Italienne fut le seul lieu où nous pussions nous rencontrer, encore n'était-ce pas sans danger. Ses gens l'adoraient. J'avais toujours été honnête et magnifique avec eux : ils m'aimaient aussi beaucoup. Son suisse dit à sa femme de chambre qu'il me ferait entrer la nuit, si elle voulait, par une petite porte de l'écurie, sans que personne en pût rien savoir. La proposition fut acceptée avec joie, et n'eut, à plusieurs reprises, aucune suite fâcheuse.

Une fois cependant nous pensâmes être surpris, et voici comment. Madame de Stainville était partie le soir pour Versailles, en disant qu'elle y resterait deux ou trois jours. J'en avais été averti sur-le-champ, et j'étais arrivé dès que j'avais cru tout le monde couché dans la maison. Ma toilette n'avait pas été longue, et j'avais été dans un moment dans les bras et dans le lit de ma maîtresse : nous jouissions des plus délicieux plaisirs avec une parfaite sécurité, lorsqu'on frappa fortement à la porte de la rue. Sa femme de chambre entra précipitamment, tout effarée. « Tout est perdu, dit-elle ; « c'est M. le comte ! Il n'y a plus moyen de traverser la « cour ; descendez vite dans le jardin : on vous fera

« sortir comme on pourra. » Je sautai du lit en chemise, et descendis l'escalier qui donnait dans la garde-robe, lorsque j'aperçus M. de Stainville qui le montait. Je ne perdis pas la tête heureusement, et j'éteignis la seule lumière qui l'éclairait. Il passa si près de moi, que son habit frôla ma chemise, et que je m'aperçus qu'il était brodé. Je gagnai sans accident le jardin, où je pensai geler; car le jour commença à paraître sans que personne vînt à mon secours. Je pris mon parti; je passai par-dessus le mur du jardin, quoiqu'il fût fort élevé; mais en descendant dans la rue je fus arrêté par le guet à cheval, qui me prit pour un voleur. Cent louis, que je promis et que j'envoyai chercher chez moi avec des habits, me procurèrent la liberté, et me firent promettre le secret, qui fut en effet bien gardé. Quelques semaines après nous fûmes surpris par un de ses laquais, d'une manière peu équivoque. De l'argent, des promesses et des menaces nous tirèrent encore d'affaire. Il demanda son congé le lendemain, et j'eus soin de le faire sortir de Paris tout de suite.

Le temps fixé pour mon mariage arriva. Il se fit le 4 février 1766, et mon père s'applaudit de m'avoir donné une femme qui ne m'aimait ni ne me convenait, comme s'il avait uni deux amants qui l'eussent vivement désiré. Je fus, après la messe, chez madame la duchesse de Choiseul, où je dînai. Madame de Stainville y vint. Nous cherchâmes vainement à cacher notre tristesse. Elle sortit de bonne heure; je lui donnai la main pour monter dans son carrosse : cela n'était pas trop prudent, mais si nécessaire à tous deux, que je ne pus m'en empêcher. « Mon ami, me dit-elle en s'en

« allant, je n'ai pu supporter plus longtemps l'insul-
« tante joie de M. de Choiseul. Il espère que vous
« allez vous attacher à la maussade enfant qu'on vous
« a fait épouser et que je serai trop heureuse de lui
« revenir ; mais j'aimerais mieux la mort. Dites-moi
« que vous ne changerez pas, car il m'a effrayée. » Je n'eus pas le temps de lui répondre ; mais un regard lui peignit bien ce qui se passait dans mon cœur. Je vivais fort honnêtement, et même fort attentivement avec ma femme, qui me montrait un éloignement choquant pour quelqu'un qui eût eu moins d'amour-propre que je n'en avais. J'étais trop juste pour exiger du goût d'une femme qui ne m'en inspirait pas.

Madame de Stainville m'occupait uniquement et paraissait tous les jours s'attacher à moi davantage. Les moyens de nous voir étaient difficiles, n'osant pas approcher de chez elle le jour. Elle me manda un matin de venir sur-le-champ lui parler et de passer par la petite porte du jardin : j'arrivai avec empressement.
« M. de Choiseul m'a fait demander un rendez-vous,
« me dit-elle : je veux que vous entendiez notre con-
« versation, et que vous puissiez juger par vous-même
« de la manière dont nous sommes ensemble ; cachez-
« vous dans cette armoire grillée où sont mes robes, et
« ne remuez pas. » J'étais à peine dans mon armoire, que M. de Choiseul entra. « J'avais grande envie, grand
« besoin de vous voir seule, ma chère petite sœur !
« j'ai bien des choses intéressantes à vous dire, et
« importantes pour vous et pour moi. Personne ne
« vous aime comme moi, ma chère enfant, et ne désire
« plus vous le prouver ; jugez donc combien je dois

« être affligé et choqué de la manière froide et in-
« différente dont vous me traitez, et combien elle
« doit me donner à penser. — Je ne sais, mon frère,
« répondit-elle, de quoi vous vous plaignez ; je serais très
« fâchée que ma conduite vous déplût, mais je n'ai pas
« à me reprocher de ne pas avoir pour vous tous les
« sentiments que je vous dois. — Pour cela non,
« reprit-il avec ardeur, car je suis fort amoureux de
« vous, et rien ne manquerait à mon bonheur et au
« vôtre si vous vouliez.... — Que dirait M. votre frère
« s'il vous entendait, interrompit-elle en souriant ? —
« Je sais bien que ce n'est pas mon frère qui vous
« arrête : oui, ma chère petite sœur, si vous n'avez pas
« d'amant, vous coucherez avec moi (et il voulut l'em-
« brasser ; elle se recula). — Je n'ai point d'amant, Mon-
« sieur ; je n'en veux pas avoir. — Vous reviendrez,
« ma belle enfant, de cette résolution (en s'approchant
« encore ; et il voulut mettre la main sur sa gorge). —
« Je vous prie de croire (avec un peu d'humeur) que si
« je me donnais à un homme, au moins je l'aimerais.
« — Ne faites pas plus longtemps la vertueuse, madame
« la comtesse, vous avez eu M. de Jaucourt, et vous
« avez présentement M. de Biron ; prenez garde au
« dernier avis que je veux bien vous donner, car je ne
« souffrirai pas patiemment que vous vous moquiez
« toujours ainsi de moi. Votre petit amant est un inso-
« lent et un fat ; vous vous souviendrez de ce jour, et
« vous vous en repentirez tous deux. — Un moment
« de réflexion, mon frère, vous ramènera à la raison ;
« et je ne puis avoir certainement rien de malhonnête
« à craindre de vous. — Ne vous faites pas un ennemi

« implacable d'un homme qui vous aime à la folie, « si vous voulez, qui fera tout ce qui pourra vous « plaire, et à qui rien n'est plus aisé que de perdre un « rival aussi peu digne de lui (et il voulut oser plus « qu'il n'avait fait encore ; elle se leva avec colère). — « Vous êtes tout puissant, Monsieur, je ne l'ignore pas ; « mais je ne vous aime ni ne puis vous aimer. M. de « Biron est mon amant, j'en conviens, puisque vous « m'y forcez ; il m'est plus cher que tout ; et ni votre « pouvoir tyrannique, ni tout le mal que vous pou- « vez nous faire, ne nous fera renoncer l'un à l'autre « (il se leva en fureur). — Songez, Madame, que rien « ne vous préservera de ma vengeance si cette conver- « sation n'est point ensevelie dans le plus profond « silence. » Et il sortit. Madame de Stainville me tira « de ma prison, m'embrassa. « Je ne sais, mon cœur, « me dit-elle, quelles seront les suites de tout ceci ; « mais nous en voilà débarrassés, et c'est toujours un « bonheur. Avec de l'amour et du courage, on peut « toujours se moquer de tout. » M. de Choiseul apprit, je ne sais comment, que j'avais tout entendu, et en fut dans une rage qu'il dissimula, mais dont les effets furent terribles.

Sortant seul à pied, une nuit, de chez madame de Stainville, un homme caché derrière une pierre, près du Palais-Bourbon, se leva et me donna un furieux coup de bâton, qui heureusement fut en partie paré par la corne de mon chapeau et tomba sur mon épaule. Je mis l'épée à la main, et portai à cet assassin un coup qui entra assez avant, autant que je le pus juger. Deux autres hommes sortirent des pierres, et vinrent au

secours du premier. Un carrosse, derrière lequel étaient plusieurs laquais avec deux flambeaux, les mit en fuite et me tira d'affaire. Je suivis le carrosse jusqu'à l'autre côté du Pont-Royal. Je fus le lendemain conter mon aventure à M. de Sartines, alors lieutenant général de police ; il me dit que c'était probablement des ivrognes, et me conseilla de n'en point parler. Tant d'obstacles, tant de dangers, ébranlèrent madame de Stainville. Nous commençâmes à nous voir plus rarement. Son goût pour moi diminua, et en quelques mois je ne fus plus que son ami ; mais l'ami le plus tendre et presque autant qu'un amant puisse l'être. Sa perte me fut moins sensible, y ayant été préparé par degrés.

Je retrouvai ma petite maîtresse de Versailles, Eugénie ; je ne voulais pas d'abord la reprendre, par égard pour madame de Biron, à qui je cherchai à plaire de la meilleure foi du monde, mais inutilement ; ses manières froides et dédaigneuses me rebutèrent enfin tout à fait. J'établis Eugénie à Rouen, et comme j'étais fort leste et fort allant, j'allais l'y voir deux fois par semaine. L'hiver rendant ces voyages fréquents incommodes, je la mis dans une assez petite vilaine maison à Passy. Le roi me fit duc dans ce temps, et, pour ne prendre ni le nom de mon père ni celui de mes oncles, on m'appela le duc de Lauzun.

Je soupai une fois chez madame la maréchale de Luxembourg, avec madame la vicomtesse de Cambis, sœur de M. le prince d'Hénin, avec qui j'étais assez lié. Une taille élégante, de l'esprit, des talents, de la grâce, beaucoup d'art et de coquetterie en faisaient une femme agréable. J'étais déjà assez à la mode pour qu'elle ne

dédaignât pas de me plaire. J'eus assez de succès près d'elle ; et dès le premier moment nous prîmes le ton de la plaisanterie. De garde à Versailles, où je m'ennuyais excessivement, le désœuvrement m'engagea à faire une visite à madame de Boisgelin, monstre de laideur, mais assez aimable, et aussi galante que si elle eût été jolie ; nous parlâmes de madame de Cambis. « Faisons-la venir, me dit-elle ; écrivez-lui un mot, j'ai « beaucoup de raisons de croire qu'elle a envie de vous, « et elle viendra. » Il n'y avait que l'excès de l'extravagance et de la fatuité qui pût excuser ce que je fis. J'écrivis sur un morceau de papier : « M. de Lauzun « ordonne à madame de Cambis de venir lui tenir compagnie à Versailles, où il est de garde et où il s'ennuie à mourir. » A mon grand étonnement, elle arriva quatre heures après le départ de mon billet. On peut juger qu'après tant d'empressement les arrangements ne furent pas longs entre nous.

Oh ! pour le coup je fus affiché, et rien ne fut plus plaisant que ma manière de vivre. J'étais d'une manière fort honnête et même recherchée avec madame de Lauzun ; j'avais très publiquement madame de Cambis, dont je me souciais fort peu ; j'entretenais la petite Eugénie, que j'aimais beaucoup ; je jouais gros jeu, je faisais ma cour au roi, et je chassais très exactement avec lui. Beaucoup de gaieté, d'activité et peu de sommeil, me donnaient le temps de fournir à tout. Sans entrer dans de plus grands détails, je suis si absolument changé, que je crois avoir le droit de dire que j'étais alors fort aimable ; un caractère aussi fait pour la société était pour réussir, et m'avait fait prendre

dans la plus grande amitié par M. le prince de Conti, qui ne pouvait, pour ainsi dire, se passer de moi, et m'admettait dans son intérieur le plus intime.

Je n'avais pas cessé de voir madame de Stainville. Une absence assez longue qu'elle avait faite en suivant son mari en Lorraine, où il commandait, avait guéri sa jalousie. Moins empressé, j'étais naturellement devenu moins suspect, et d'ailleurs nous ne faisions plus d'imprudences. Je continuais cependant de prendre à elle le plus vif intérêt. La trouvant un jour baignée de larmes et dans l'état le plus déplorable, je la pressai tellement de me dire ce qui causait ses peines, qu'elle m'avoua en sanglotant qu'elle aimait Clairval et qu'il l'adorait. Elle s'était dit mille fois inutilement tout ce que je pouvais lui dire contre une inclination si honteuse, et dont les suites ne pouvaient qu'être funestes. J'entrepris de la ramener à la raison : je la prêchais, je la persuadais de renoncer à lui ; elle me donnait des paroles qu'elle ne tenait pas. J'étais douloureusement affligé de voir se perdre une personne qui m'était aussi chère. Je fus trouver Clairval : je lui fis sentir tous les dangers qu'il courait, et tous ceux qu'il faisait courir à madame de Stainville. Je fus content de ses réponses : elles furent nobles et sensibles. « Monsieur, me dit-il, si je courais seul des risques, « un regard de madame de Stainville a payé ma vie : « je me sens capable de tout supporter pour elle sans « me plaindre ; mais s'il s'agit de son bonheur, de sa « tranquillité, dites-moi le plan de conduite que je « dois suivre, et soyez sûr que je ne m'en écarterai « pas. » Il ne tint pas mieux ses promesses. On com-

mença à avoir quelques soupçons de leur intrigue. M. le duc de Choiseul et madame de Gramont firent l'impossible pour en apprendre quelque chose par moi. Je lui fus fidèle; et ni caresses ni menaces ne purent rien tirer de moi. Je cherchai à l'effrayer de l'affreux orage qui se formait sur sa tête, sans qu'elle changeât de conduite. Elle déposa seulement ses papiers entre mes mains.

Tel était l'état des choses, lorsque lady Sarah Bunbury, avec son mari sir Charles Bunbury, arrivèrent à Paris. J'étais alors de service à Versailles, et ne la vis pas des premiers. Je crois devoir à ceux qui me liront quelques éclaircissements relatifs à cette charmante femme.

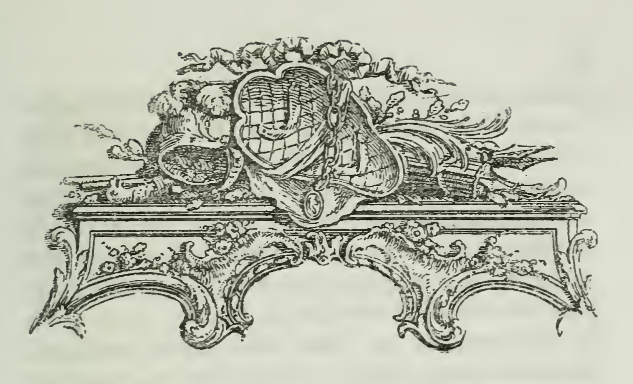
Lady Sarah Lennox est sœur du duc de Richmond; elle est grande; sa taille est un peu forte, ses cheveux du plus beau noir et parfaitement bien plantés; le sein d'une blancheur éclatante et de la fraîcheur d'une rose. Des yeux pleins de feu et de physionomie annonçaient les grâces séduisantes et naïves de son esprit. Le roi d'Angleterre en avait été passionnément amoureux, et avait voulu l'épouser; mais il n'avait pas eu le courage de surmonter tous les obstacles qui s'y opposaient, et elle avait épousé un simple baronnet du comté de Suffolk. Lady Sarah était bonne, sensible, tendre, franche et même emportée, mais malheureusement coquette et légère. J'étais de service à Versailles depuis quelques jours lorsqu'elle arriva; et j'avais entendu parler vingt fois de ses succès à Paris, lorsque je la vis au Temple pour la première fois, à mon retour de Versailles. J'arrivai au milieu du concert. M. le prince

de Conti vint à moi avec sa bonté ordinaire, me mena à lady Sarah : « Je vous demande vos bontés, Milady, « lui dit-il, pour mon Lauzun ; il est bien fou, bien « extravagant, bien aimable ; il vous fera les honneurs « de Paris mieux que personne : permettez-moi de « vous faire les siens. Je suis caution du désir qu'il a « de vous plaire. » Une révérence honnête, quelques mots prononcés entre ses dents, furent la seule réponse de lady Sarah. J'écoutai peu la musique : je m'approchai de toutes les femmes que je connaissais. Madame de Cambis m'appela vingt fois, me parla bas, ne négligea rien pour que tout le monde fût bien convaincu que j'avais l'honneur de lui appartenir. Les jeunes gens m'entourèrent. Mon avis sur la dernière venue était intéressant pour eux à savoir : le plus grand nombre l'attendait pour fixer le sien, ou du moins pour le dire. Je commençais à être fort à la mode ; et, sans me piquer d'être un excellent original, je dois convenir que j'avais beaucoup de copies sans qu'il y en eût une de bonne. « Elle n'est pas mal, dis-je ; mais « je ne vois pas qu'il y ait de quoi tourner la tête. Si « elle parlait bien français et qu'elle vînt de Limoges, « personne n'y prendrait garde. » On rit généralement de ce que j'avais dit. L'amour-propre de madame de Cambis, qui l'avait entendu, en fut frappé. « Il a « raison, dit-elle ; il est charmant ! » Et voilà notre pauvre Milady tombée. Elle lui avait déjà parlé de moi comme d'un homme dont les soins peuvent être flatteurs pour une femme recherchée, et ne lui avait pas caché les droits qu'elle avait sur ce fat célèbre. On vint annoncer qu'on avait servi. M. le prince de Conti me

fit mettre à table entre lady Sarah et madame de Cambis : ce qui finit absolument le triomphe de cette dernière. Je m'aperçus à peine de l'humeur que lui donnait l'occupation excessive où j'étais de la belle étrangère : je ne pensais plus à autre chose. Je me liai avec son mari ; je lui rendis des soins auxquels il fut sensible, et je trouvai le moyen de m'établir dans la maison. Je fis bientôt après une déclaration : on n'eut pas l'air de m'entendre ; j'écrivis ; on me renvoya ma lettre, et on me dit à la première occasion, fort indifféremment et sans colère : « Je ne veux pas avoir d'amant. Jugez si « je puis avoir un amant français, qui en vaut bien « dix autres par le bruit qu'il fait et par les peines « qu'il cause ; et vous surtout, Monsieur le duc, vous « me faites trop d'honneur. Ne perdez pas votre temps « près de moi ; ne parlez pas d'amour, si vous ne vou- « lez pas que je vous fasse fermer ma porte. » J'étais amoureux de trop bonne foi pour me rebuter ; je pris le parti de me taire et d'attendre des temps plus heureux.

Madame de Cambis, ennuyée de mes négligences, m'écrivit qu'il fallait opter entre elle et lady Sarah, et renoncer à l'une des deux. Mon choix ne fut pas long : je me contentai de faire un paquet de ses lettres et de les lui renvoyer. Dès le soir même elle se consola de ma perte en prenant le chevalier de Coigny, qu'elle savait que je n'aimais pas.





CHAPITRE DEUXIÈME

(1767-1768)



ERS cette époque, je fus distrait de mes amours par un des plus affreux événements de ma vie, et dont la suite pensa être bien plus cruelle et bien plus horrible qu'elle ne l'a été en effet. J'ai parlé plus haut de la malheureuse passion de madame de Stainville pour Clairval et de la précaution qu'elle avait prise de me donner ses papiers à garder. Ils étaient dans un cabinet où personne que moi n'entrait, et dont j'avais la clef dans ma poche. Ce cabinet donnait dans l'hôtel de Choiseul, dont j'habitais une maison contiguë. Un ancien valet de chambre de mon père vint un matin chez moi, et me demanda si j'avais beaucoup d'argent dans mon

cabinet. Jouant fort gros jeu, je lui dis qu'oui. « Eh « bien, dit-il, prenez garde ; on veut sûrement vous « voler ; car j'ai vu hier au soir, en rentrant, un « homme qui crochetait la porte qui donne dans « l'hôtel de Choiseul ; il s'est sauvé dès qu'il m'a « aperçu, et je n'ai pu le reconnaître. » Je le remerciai de l'avis, je n'en parlai pas. En descendant le soir pour coucher chez madame de Lauzun, je dis à un de mes gens, de qui j'étais très sûr, de faire semblant de remonter dans sa chambre, de se cacher sans lumière à côté du cabinet ; de descendre chez madame de Lauzun, s'il y entendait du bruit, pour m'avertir ; que je laisserais la porte de sa garde-robe ouverte. Environ une heure après que je fus couché, mon homme vint me dire qu'il y avait quelqu'un dans mon cabinet ; je montai sur-le-champ avec des pistolets dont je m'étais muni ; je trouvai en effet la porte de mon cabinet entr'ouverte ; mais il y faisait fort obscur et je n'avais point de lumière, je ne pus rien distinguer. Je criai deux fois : Qui est là ? sans qu'on me répondît. Un bruit que j'entendis assez près de moi, et le peu de lumière que donnaient quelques étoiles me déterminèrent à tirer un coup de pistolet sur ce qui me paraissait être un homme. Le bruit d'une robe de chambre de soie qui se fit entendre en ce moment arrêta machinalement mon bras ; et pour mon bonheur, l'idée me vint que ce pouvait être mon père, quoique cela fût contre toute apparence. L'homme, car c'en était un, me poussa fortement, et s'enfuit en poussant succesivement toutes les portes sur moi, à mesure qu'il se sauvait par l'hôtel de Choiseul, où je le poursuivis et

le perdis de vue en entendant la porte de l'appartement de mon père se fermer avec beaucoup de bruit. L'on peut aisément juger de toutes les idées tristes qui remplirent ma tête. Je passai la nuit dans ce même cabinet, et le lendemain j'appris que madame de Stainville était partie avec son mari pour Nancy, où elle devait être enfermée dans un couvent par ordre du roi.

Mon père m'envoya chercher. Je trouvai M. le duc de Choiseul chez lui, qui me reprocha d'avoir été dans la confidence de madame de Stainville. Je lui répondis qu'il y avait une grande différence entre favoriser la mauvaise conduite de quelqu'un et garder son secret. Il me demanda les lettres déposées chez moi ; je les refusai avec fermeté. Mon père voulut y mettre une autorité qui n'eut pas plus de succès. On me dit des choses piquantes ; j'en répondis peut-être avec plus de fondement, et je sortis de cette conversation absolument brouillé avec tous deux.

Pénétré de douleur des malheurs de madame de Stainville, que j'aimais comme ma sœur, je restai plusieurs jours sans sortir de chez moi. Je repris enfin mon train de vie ordinaire ; mais j'éprouvai une impression de tristesse difficile à dissiper. Lady Sarah s'en aperçut, et m'en parla avec intérêt : « Je suis, lui « dis-je, aussi malheureux qu'il est possible de l'être, « et je perds, d'une manière horrible, une femme bien « chère, et je ne serai jamais rien pour celle que « j'adore. » Je lui contai la funeste histoire de ma pauvre amie, dont elle fut fort attendrie. Je lus dans ses yeux la plus tendre compassion : une visite nous

interrompit; elle n'eut que le temps de me dire : « Je « soupe ce soir chez madame du Deffand. »

Quoique je n'eusse pas été chez cette madame du Deffand depuis cinq ou six ans, je parvins à m'y faire mener par madame de Luxembourg, qui y soupait aussi. Les manières de lady Sarah avec moi étaient absolument changées. Ses yeux fixés sur les miens me disaient cent choses que je n'osais pas entendre, et je croyais devoir à la pitié seule l'entière occupation où elle était de moi. Sa vivacité paraissait modérée par une douce langueur. Elle était d'une distraction qui avait bien des charmes pour moi, puisque je pouvais m'en croire la cause. Quand tout le monde sortit de chez madame du Deffand, elle écrivit quelques mots sur un chiffon de papier, et me dit en descendant l'escalier : « Lisez cela en vous couchant. » On peut imaginer avec quel empressement je rentrai chez moi ! Je lus ces trois mots anglais : *I love you...* *. Je ne savais pas un seul mot d'anglais. Il me paraissait bien que cela devait dire *je vous aime;* mais je le désirais trop vivement pour oser m'en flatter. Ma nuit se passa en réflexions de toutes espèces. A six heures du matin je courus moi-même acheter un dictionnaire anglais, qui me confirma que j'étais aimé. Il faut avoir été aussi amoureux que je l'étais alors, pour se faire une idée de ma joie. Je volai chez lady Sarah dès que je pus la croire éveillée. « Je me suis levée de bonne « heure, me dit-elle avec une grâce charmante, car je

* Le manuscrit était déchiré en cet endroit, et je ne pus savoir le troisième mot anglais.

(Note de l'auteur.)

« ne doutais pas que vous ne vinssiez me demander à « déjeuner. Commençons par déjeuner. Renvoyez « votre cabriolet, qui ferait voir que vous êtes ici, car « je veux défendre ma porte pour tout le monde et que « nous puissions causer ensemble sans être inter- « rompus. Sir Charles est à la paume ainsi que milord « Carlisle, et ils ne reviennent que pour dîner. » Nous déjeunâmes ; elle fit fermer sa porte, et la conversation que je vais rapporter commença.

« Je vous aime, Monsieur de Lauzun, et vous voyant « bien malheureux et bien sensible, j'ai été persuadée « de votre amour, et je n'ai pu résister au plaisir de sou- « lager vos peines en vous faisant l'aveu du mien. Un « amant est ordinairement à peine un événement dans « la vie d'une femme française ; c'est le plus grand de « tous pour une Anglaise : de ce moment tout est changé « pour elle, et la perte de son existence et de son repos « est communément la fin d'un sentiment qui n'a en « France que des suites agréables et peu dangereuses. « Cette certitude cependant ne les arrête pas toujours. « Choisissant nos maris, il nous est moins permis de ne « pas les aimer, et le crime de les tromper ne nous est « jamais pardonné. Je joindrais à cela des remords réels « d'être aussi ingrate pour les bons procédés de sir « Charles, dont mon bonheur est la principale occupa- « tion. J'ai du plaisir à vous dire *je vous aime ;* mais je « n'en suis pas moins convaincue que nous n'avons que « des malheurs à attendre de notre amour. Nos nations « sont toujours séparées par la mer, et souvent par la « guerre. Nous passerons les trois quarts de notre vie « sans nous voir, et notre destinée dépendra sans cesse

« d'une lettre égarée ou interceptée. Nous avons tout à « craindre de milord Carlisle ; il est amoureux de moi « depuis longtemps, et raisonnable, parce qu'il croit im- « possible que j'aie un amant ; mais la jalousie l'éclai- « rera bien promptement, et le rendra capable de tout. « Je dois aussi vous parler de mon caractère : je suis « naturellement coquette ; je vous sacrifierai ma co- « quetterie avec plaisir, si cela dépend de moi ; mais « votre jalousie pourrait nous rendre bien malheureux « tous deux. J'ai trop bonne opinion de vous pour « compter pour quelque chose le risque de livrer mon « honneur et mon bonheur à votre honnêteté et à votre « discrétion ; jugez si je dois, si je puis avoir un « amant ! »

« Je veux, lui répondis-je, que vous soyez heureuse ; « mais il n'est pas de puissance au monde qui m'empê- « che de vous adorer. » Nous nous promîmes de ne pas nous écarter de la circonspection et de la prudence la plus stricte, et nos serments furent bientôt violés. Lady Sarah m'aimait beaucoup, et ne m'accordait rien. Notre bonne foi, notre gaieté intéressa le public, qui fut pour cette fois très indulgent. Lord Carlisle se tut, dans l'espérance que lady Sarah m'oublierait dès qu'elle aurait quitté la France. Je continuai d'être fort bien avec M. le chevalier ; madame de Cambis fut encore quittée par M. le chevalier de Coigny, pour lady Sarah.

Le chevalier se donna beaucoup de peine pour lui plaire, et beaucoup d'airs pour que l'on crût qu'il lui plaisait. Il était aimable, séduisant, et l'amusait. Je voulus inutilement cacher que j'en mourais de jalousie.

Un jour que j'avais déjeuné chez lady Sarah, et que j'étais fort triste, elle sonna et dit, en me regardant avec toutes les grâces qui n'appartenaient qu'à elle : « qu'on ne laisse jamais entrer M. le chevalier de « Coigny chez moi, sous aucun prétexte ; » et passant ses bras autour de mon cou, dès que nous fûmes seuls : « Vous m'apprenez, mon ami, me dit-elle, qu'il peut « y avoir beaucoup de plaisir à renoncer aux hom- « mages des autres hommes quand on en aime un « uniquement. » Le temps de son départ approchait, et le soir fatal enfin arriva. Le chevalier Bunbury proposa à milord Carlisle et à moi de les accompagner une partie du chemin ; nous acceptâmes, et nous fûmes coucher le premier soir à Pont-Sainte-Maxence, près Chantilly.

Le spectacle de cette soirée me sera toujours présent : une seule chandelle éclairait une chambre assez obscure et assez sale, comme le sont presque toutes les auberges françaises. Sir Charles écrivait ; lord Carlisle, la tête appuyée sur ses deux mains, paraissait plongé dans la plus profonde rêverie. Une vieille femme de chambre anglaise, qui l'avait élevé, me dévorait avec les yeux de la haine et semblait me pénétrer. Lady Sarah pleurait, et quelques larmes tombaient le long de mes joues malgré moi. Je couchai dans la même chambre que milord Carlisle ; il ne put se vaincre plus longtemps, et me proposa de nous battre à notre retour à Paris. J'étais aimé ; je n'avais pas de mérite à être raisonnable, et je lui répondis avec modération, et m'attendis cependant qu'il me chercherait aussitôt qu'il le pourrait sans compromettre lady Sarah. Nous nous

séparâmes à Arras. Lord Carlisle n'eut pas le courage de quitter une personne qui lui était aussi chère ; il retourna en Angleterre, au lieu de revenir à Paris, et de passer en Italie, comme c'était son projet. Je crois devoir ici rapporter la lettre dont lady Sarah me chargea pour M. le prince de Conti, et ce qu'elle m'écrivit de Calais.

« *Vous avez été si bon pour moi, Monseigneur, que,*
« *ce serait bien mal à moi si je quittais votre charmant*
« *pays sans vous remercier. En vérité je ne croyais pas*
« *que c'était possible que je serais affligée de sortir de*
« *la France et que je devrais laisser là la meilleure par-*
« *tie de moi-même. Oui, Monseigneur, cela brise mon*
« *cœur de retourner dans mon propre pays, et de lais-*
« *ser le seul homme que je puisse aimer. Lauzun*
« *m'aime plus que toutes choses au monde, et, bien mal-*
« *heureux de ne pas me suivre, il n'y a pas un sacrifice*
« *qu'il ne ferait pas. Je tremble qu'il viendra en Angle-*
« *terre sans permission et que cela ait pour lui des*
« *conséquences bien mauvaises. Accordez-lui votre pro-*
« *tection, Monseigneur, et cette permission, qui me sera*
« *si heureuse. Je le serai plus encore de vous devoir*
« *cette obligation, car personne, Monseigneur, ne vous*
« *est plus respectueusement attaché que votre très-hum-*
« *ble et très-obéissante servante,*

« SARAH BUNBURY.

« Arras, le 4 février 1767. »

« *Vous avez tout changé mon cœur, mon ami : il est*
« *triste et brisé ; et, quoique vous me faites tant de mal,*
« *je ne puis avoir d'autres pensées que mon amour.*

« *Je n'avais pas l'idée qu'une telle chose pouvait arri-*
« *ver, et je croyais que j'étais assez fière et assez bonne*
« *pour que mon bonheur ne pourrait pas dépendre sur*
« *un amant français. Le vent est contraire, et je*
« *n'en suis pas fâchée : c'est mieux d'être dans le même*
« *pays. Je pleure beaucoup. J'ai dit à sir Charles que*
« *j'avais un mal de tête, et il s'en contenta. Lord Car-*
« *lisle ne l'a pas cru, car il regardait bien sérieux...*
« *Oh, mon Dieu! il faut que tout ce que je fais est bien*
« *mauvais, puisque je veux le cacher, et que moi, la*
« *plus vraie de toutes les femmes, je suis obligée de*
« *mentir et de tromper deux personnes que j'estime*
« *tant! On est sorti, et moi j'ai voulu rester pour écrire*
« *à celui qui m'est plus cher encore que le repos que*
« *j'ai perdu pour lui. Je n'ose envoyer ma lettre à la*
« *poste par un domestique; je m'adresse à un garçon*
« *de cette auberge: il a l'air doux et bon; il me promet*
« *qu'il sera exact, et n'en parlerait à personne : je*
« *serais tout à fait ruinée s'il me trahissait. Tout*
« *m'ennuie, m'importune, et ce sera de même jusqu'à*
« *ce que je te verrai. Viens aussitôt que tu peux sans*
« *imprudence; car je te défends aucune chose que*
« *tu pourrais regretter. Obtiens un congé : M. le prince*
« *de Conti est extrêmement bon pour toi et t'aidera.*
« *Viens par ta présence combler ta maîtresse de la plus*
« *grande joie qu'elle peut attendre. Je n'ai pas peur que*
« *tu ne comprendras pas mon ridicule français; ton*
« *cœur et le mien s'entendront toujours. Adieu; car j'ai*
« *peur d'être surprise. Pense que c'est pour toi seul*
« *qu'existe ta,* SARAH.

« Calais, le 6 février 1767. »

Je retournai à Paris, à cheval, et dans l'état le plus affreux. Une fièvre maligne ne m'aurait pas changé davantage. M. le prince de Conti fut flatté de la confiance de lady Sarah, et y répondit si bien, qu'au bout de quinze jours j'eus la permission d'aller en Angleterre. J'y fus reçu de manière à augmenter encore mon amour, s'il était possible.

Après les cérémonies de présentation et de visites que la pédanterie de M. le comte de Guerchy, pour lors ambassadeur de France, pensa rendre éternelles, je partis enfin pour la campagne avec M. le chevalier Bunbury et lady Sarah. Le matin de notre départ je trouvai chez eux un homme qui avait beaucoup l'air d'un gros palefrenier, et auquel on me présenta comme à un parent de la maison. On lui fit les honneurs, et il monta dans la chaise de poste de lady Sarah. A la première poste, il dit à sir Charles que sa femme l'ennuyait, et l'on nous mit ensemble. A la seconde poste, il trouva que le français l'ennuyait encore plus que la femme; il fut avec sir Charles, qu'il quitta une demi-heure après pour une meute de renards dans laquelle il aperçut quelqu'un de sa connaissance. Cet homme était M. Lee, maintenant au service des colonies indépendantes de l'Amérique.

Le temps que je passai à Barton fut certainement le plus heureux de ma vie. Au bout de quelques jours le chevalier fut obligé de s'absenter pour trois semaines, que je passai tête à tête avec sa femme. Elle me montrait l'amour le plus tendre, mais ne voulait me rien accorder. Enfin, un soir elle me dit que je pourrais descendre dans sa chambre quand tout le monde serait

couché. J'attendis ce moment tant souhaité avec une impatience extrême. Je la trouvai dans son lit, et je crus pouvoir prendre quelques libertés ; elle en parut si offensée et si affligée, que je ne persistai pas. Elle me permit cependant de me coucher près d'elle ; mais elle exigea de moi une modération et une réserve dont je pensai mourir. Ce charmant supplice dura plusieurs nuits. Je n'en espérais plus la fin, lorsque, me serrant une fois dans ses bras avec la plus vive ardeur, elle combla tous mes vœux. « Je n'ai pas voulu, me dit-elle, « que mon amant me ravît rien, et qu'il dût quelque « chose à ma faiblesse ou à son peu de respect pour « moi. J'ai voulu qu'il tînt tout de mon amour. Je « me donne à toi ; oui, toute ta Sarah est à toi. » Nous fûmes le lendemain promener à cheval ensemble. « M'aimes-tu plus que tout, me dit-elle, et te sens-tu « capable de tout sacrifier ? — Oh ! pour cela oui, lui « répondis-je sans balancer, et avec la certitude de ne « pas m'en repentir. — Eh bien, continua-t-elle, en me « regardant, avec ses yeux qui n'ont point de pareils, « veux-tu renoncer à tout, quitter tout pour venir à la « Jamaïque, ne t'occuper que du bonheur de ta maî« tresse ? J'y ai un parent riche, sans enfants, de l'amitié, « de l'indulgence de qui je suis sûre ; il nous donnera « un asile avec plaisir. » Comme j'allais répondre, « Attendez, interrompit-elle, je ne veux savoir votre « réponse que dans huit jours. » Ce que lady Sarah me proposait était en vérité ce qui pouvait me rendre le plus heureux. Je ne regrettais aucun des sacrifices qui eussent vraisemblablement coûté à un autre ; mais je ne pouvais me dissimuler qu'elle était coquette.

légère. Il me paraissait impossible qu'elle ne cessât pas de m'aimer, qu'elle ne se repentît pas un jour d'avoir pris un parti si violent. Lady Sarah, malheureuse, mécontente, sans état, sans existence, à l'autre bout de l'univers, pouvant me reprocher de l'avoir perdue; c'eût été l'enfer, et cet avenir m'effrayait.

Les huit jours s'écoulèrent. Je lui confiai mes craintes : « C'est bon, mon ami, me dit-elle assez « froidement; vous êtes plus prudent, plus prévoyant « que moi : vous avez peut-être raison; n'en parlons « plus. » Ses manières avec moi furent les mêmes. Il me semblait pourtant voir quelque chose de contraint en elle qui m'inquiétait. Son mari revint, et nous retournâmes en ville. Les médecins ordonnèrent à sir Charles, de qui la santé était assez délicate, d'aller aux eaux de Bath; il y fut, et laissa sa femme à Londres. Je crus qu'il serait honnête d'aller y passer deux ou trois jours avec lui : j'en parlai à lady Sarah, qui l'approuva, et eut l'air de m'en savoir bon gré. Je partis le lundi, voulant être le vendredi suivant à Londres, dans la matinée. Elle me promit elle-même de m'attendre, de faire fermer sa porte, et de passer avec moi toute la journée. Je revins à Londres, avec tout l'empressement d'un homme bien amoureux : je fus consterné de n'y plus trouver lady Sarah, et d'apprendre qu'elle était partie avec milord Carlisle, pour aller à Godwood chez le duc de Richmond, son frère.

Tout ce que la rage et la jalousie peuvent inspirer de plus déchirant s'empara de mon cœur. J'écrivis une lettre à lady Sarah, dictée par la colère et l'emportement : je la lui envoyai à Godwood par un de mes gens.

Je lui disais que si elle ne revenait pas sur-le-champ à Londres, je la regarderais comme la plus méchante, la plus fausse et la plus perfide de toutes les femmes. J'attendis le retour de mon courrier avec une impatience inexprimable. Il revint enfin, et m'apporta une réponse douce et même assez tendre : quelques reproches sur la manière dont j'empoisonnais tous les charmes de l'amour par ma violence. Elle me promettait d'être à Londres dans deux jours. Je l'attendis chez elle jusqu'à minuit. Pendant le temps qu'elle avait fixé, chaque carrosse qui entrait à Witehall me semblait devoir l'amener, et je vis mes espérances naître et se détruire à tout moment pendant cette journée, peut-être la plus longue de ma vie. Je rentrai chez moi, et ma nuit entière se passa à me promener dans ma chambre, et à faire les réflexions les plus affligeantes.

A six heures du matin, on frappa à ma porte : je fus le premier à l'ouvrir. Lady Sarah venait d'arriver, et me demandait. Je courus, ou plutôt je volai chez elle. Je lui trouvai l'air sérieux et composé : une table sur laquelle était tout l'appareil d'un déjeûner devant elle, et plusieurs domestiques dans la chambre. Il se passa plus d'une heure avant que nous fussions seuls. « A « présent, me dit-elle, que je n'ai pas à craindre d'être « interrompue, je dois vous parler des choses qui nous « intéressent tant l'un et l'autre. Vous savez quelles « charmantes qualités vous ont gagné mon cœur, et si « jamais aucun homme a été si cher à une femme. « L'excès même de votre jalousie ne me déplaisait pas : « celui de votre amour en était un si grand dédom- « magement ! Votre colère, quand vous m'avez crue

« coquette, je l'ai toujours supportée avec soumission,
« sans humeur, et il ne m'a jamais coûté de vous
« demander pardon quand vous n'aviez pas toujours
« raison. J'ai voulu vous donner à jamais lady Sarah
« toute entière, son existence, sa réputation, l'empire
« le plus absolu sur elle. Vous n'avez pas eu assez de
« confiance ou dans votre constance ou dans la mienne.
« Vous n'avez pas trouvé que j'étais nécessaire à votre
« bonheur, et vous n'avez pas aimé d'avoir avec moi
« des liens que rien ne pourrait plus rompre. En
« déchirant mon cœur, vous y avez affaibli votre image;
« vous avez continué d'être jaloux et violent, après en
« avoir perdu le droit : j'en sens maintenant tous les
« dangers. Rien ne peut plus me les faire oublier. Si
« mon frère m'eût demandé à voir votre lettre, com-
« ment aurais-je pu le lui refuser ? Et si le duc de Rich-
« mond l'eût lue, j'étais perdue; et pour qui sacri-
« fiée ?... Vous avez détruit vous-même le sentiment
« qui m'attachait à vous : je ne vous aime plus; mais
« il a été trop tendre pour que l'impression, mainte-
« nant douloureuse, n'en dure pas encore longtemps.
« D'ici à un terme peut-être éloigné, il ne peut nous
« être indifférent de nous rencontrer; j'ose donc vous
« demander comme une grâce de quitter l'Angleterre,
« et de ne plus compter que sur la tendre amitié que
« je vous ai vouée pour la vie. »

Frappé comme de la foudre d'un coup si sensible et si inattendu, je m'évanouis. Lady Sarah, touchée de mon état, assise à terre auprès de moi, me secourait et baignait mon visage de ses larmes. Madame Joanes, sœur du chevalier Bunbury, entra, et, étonnée

de ce spectacle, recula. « Venez, madame Joanes, lui « dit-elle ; prenez soin de ce malheureux : il est mon « amant, et je vous l'abandonne. » En disant ces mots, elle sortit de sa chambre, monta dans sa chaise, et partit pour aller joindre son mari à Bath. Je repris mes sens, et retournai chez moi d'un air assez calme. Je voulus monter à cheval et suivre lady Sarah. J'avais tant de choses à lui dire, qu'il me semblait qu'elle ne serait pas perdue pour moi si je pouvais lui parler encore une fois. Au bout de quelques milles je m'évanouis de nouveau et vomis beaucoup de sang. Je me trouvai tellement affaibli, qu'il me fut impossible d'aller plus loin. J'eus beaucoup de peine à regagner Londres, où je fus dangereusement malade pendant plusieurs jours, et où je reçus les soins les plus généreux de madame Joanes.

Lady Sarah m'écrivit pour me demander avec instance de ne pas partir sans venir lui dire adieu à Bath. Je ne pus résister au plaisir ou plutôt au besoin de la voir et d'avoir avec elle une dernière explication. Elle me reçut avec intérêt, avec amitié ; mais elle était si changée pour moi, que, loin de penser à prolonger mon séjour, je songeai à hâter mon départ. Je revins en France très différent de ce que j'étais en partant pour l'Angleterre : rien ne pouvait me distraire d'un sentiment qui me rendait si malheureux. Lady Sarah m'écrivait cependant avec exactitude. Je ne lui connaissais point d'amant, mais j'avais été aimé d'elle, et elle ne m'aimait plus. J'étais d'une *sauvagerie* que rien ne pouvait diminuer. J'appris que lady Sarah était malade à Londres ; rien ne put m'arrêter. Je

partis seul à cheval, sans congé, sans passe-port. Elle reçut avec plaisir et reconnaissance cette marque de ma tendresse. « Partez, mon ami, me dit-elle, au bout « de vingt-quatre heures, souvenez-vous que lady « Sarah n'est plus votre amie. Ne courez pas pour elle « tous les risques qu'entraînerait une plus longue absence. » Je reçus plus rarement de ses lettres à mon retour ; je finis par n'en plus recevoir du tout. Je cherchai tous les moyens de l'oublier, et n'y réussis pas. Je voulus mener le même genre de vie qu'avant de l'avoir connue. Je ne pouvais plus m'attacher à aucune femme ; toute comparaison leur était trop désavantageuse : tout mon caractère était changé. J'avais perdu ma gaieté, tous les agréments qui me faisaient rechercher. Je n'étais pas sensible aux plaisirs qui auparavant avaient plus de charmes pour moi.





CHAPITRE TROISIÈME

(1768-1772)

CEPENDANT je saisissais toutes les occasions de me distraire d'une si profonde tristesse, mais presque toujours sans succès. Je fis connaissance, au bal de l'Opéra, avec une fort jolie fille. Elle avait fait trop de bruit pour n'en pas parler; elle s'appelait mademoiselle Vaubernier : on l'appelait *l'Ange*, à cause de sa figure céleste; elle vivait avec M. le comte du Barry, qui ne se soutenait que par ses intrigues et en faisant toutes sortes de métiers. Je fus prié à souper dans la maison, qui avait fort bon air, et où il y avait de très jolies personnes; mais il est impossible de voir une figure plus plaisante que celle du maître. M. du Barry était

dans une superbe robe de chambre, son chapeau sur la tête, contenant deux pommes cuites qu'on lui avait ordonné de mettre sur ses yeux. J'y vis une madame de Fontanelle, venue de Lyon avec le projet d'être maîtresse du roi, et l'étant du premier venu en attendant : j'en eus envie, et M. le comte du Barry, toujours obligeant, me fit réussir dans la journée du lendemain ; je n'ai jamais revu, je crois, cette madame de Fontanelle. Depuis, *l'Ange* m'inspira des désirs et ne refusa pas de les satisfaire ; mais les yeux rouges et la santé de M. du Barry m'en imposaient. M. de Fitz-James fut plus hardi que moi, réussit et la garda ; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir pour moi toutes les petites complaisances qui étaient sans danger pour l'un et pour l'autre.

M. le duc de Choiseul résolut dans ce temps la conquête de la Corse, et y fit passer le marquis de Chauvelin avec seize bataillons. Une probabilité d'avoir des coups de fusil était trop précieuse pour la négliger. Je n'étais pas assez bien avec tous mes parents pour qu'ils craignîssent de me faire tuer. Je fus donc employé comme aide de camp de M. de Chauvelin. Le jour que cela fut public, M. le prince de Conti en parla dans sa loge à l'Opéra, devant plusieurs filles ; une, fort jolie, très mauvaise tête, se mit à fondre en larmes, et dit en sanglotant : « J'en suis « au désespoir, car je m'aperçois que je l'aime à la « folie. Monsieur, me dit-elle, je me donne absolument « à vous ; vous ferez de moi tout ce que vous voudrez « jusqu'à votre départ. » On ne pouvait en effet avoir une maîtresse plus folle et plus aimable. Elle était

entretenue par un homme riche, nommé M. de Ronné, que cela contrariait beaucoup de me voir souvent coucher avec elle. Mademoiselle Tétard lui déclara qu'il y fallait absolument consentir ou renoncer à jamais à elle. Il voulut un jour trouver mauvais qu'elle eût passé la nuit chez moi, et faire du bruit ; je le traitai assez cavalièrement. Il fut absolument chassé de la maison ; mais, comme je devais partir quelque temps après, et qu'il pouvait être utile d'avoir quelques ménagements pour un aussi bon homme, il me donna mille louis, demanda pardon de son humeur, et consentit à ce que mademoiselle Tétard me gardât, à condition que cela ne fût su que de douze personnes discrètes. Avant de cesser de parler de mademoiselle Tétard, je dois dire quelque chose d'assez plaisant, qu'elle fit lorsque le bruit courut que j'avais été tué en Corse. Elle fut trouver l'abbé d'Artis, avec qui elle avait précédemment vécu, qui était prêtre ; elle l'obligea d'aller à Notre-Dame en pèlerinage, dire une messe pour moi, et heureusement cette messe ne me porta pas malheur.

Peu de jours avant mon départ pour la Corse, on me dit que le roi avait vu *l'Ange*, qu'il l'avait remarquée, et que l'on croyait qu'il s'en passerait la fantaisie. Je fus lui dire adieu, et lui faire mon compliment sur de si brillants succès. « Si vous êtes maîtresse du roi, belle « *Ange*, lui dis-je, souvenez-vous que je veux com- « mander l'armée. — Cela ne suffit pas, répondit-elle, « vous serez au moins premier ministre. » L'*Ange* avait eu affaire à M. de Choiseul, et avait désiré coucher avec lui pour s'en assurer la réussite. M. le

duc de Choiseul, prévenu, avec de justes raisons, contre M. du Barry, n'en voulut pas entendre parler. C'est peut-être la seule femme dont il ait refusé les faveurs, et toute l'Europe a pris part aux suites importantes de ce refus.

Je ne puis passer sous silence un événement assez singulier qui précéda de quelques mois mon départ pour la Corse. Le jour de l'enterrement de M. le prince de Lamballe je fus voir madame Brissard, qui joignait à soixante-dix-huit ans beaucoup de connaissances et une tête aussi mauvaise que bizarre. Elle avait la fureur de se faire dire la bonne aventure, et courait après tous les sorciers de Paris. Elle me dit qu'elle en avait vu un la veille qui lui avait dit les choses les plus extraordinaires, et qu'elle croyait les plus secrètes : elle m'inspira de la curiosité et me donna l'adresse de M. Dubuisson (c'était le nom du sorcier). Je fus chez lui, dans la rue Saint-André-des-Arcs. Il logeait, selon l'usage, au cinquième étage. Il me parut être une espèce d'imbécile, et me dit ce qui suit : « Que le même jour, en rentrant chez moi, je trouve-« rais une lettre qui m'affligerait beaucoup; qu'un « mois après, jour pour jour, j'en recevrais une très « consolante de la même personne; que j'aurais une « querelle, que je serais au moment de me battre avec « une personne qui me ferait des excuses; que j'au-« rais une maladie que je croirais ne pas risquer; « que je ferais la guerre dans un pays où je ne « m'attendais pas à aller, et que je serais tué dans « une île, au commencement de la nuit, après une « bataille perdue. » Je reçus les deux lettres, je mis

l'épée à la main, et l'on me fit des excuses; je fus malade, et je partis pour la Corse au mois de juin 1768. Je trouvai à Toulon M. Chardon, intendant de la Corse, qui menait avec lui sa femme, âgée de dix-huit ans, jolie; elle me parut être un présent du ciel, et je commençai, sans affectation, à lui rendre des soins qui ne furent pas trop bien reçus.

J'avais ordre de ne pas passer en Corse sans M. de Chauvelin, que j'avais encore laissé à Paris. J'appris qu'il se tirait des coups de fusil, et je m'embarquai sur le chébec du roi *le Singe*, pour passer à Saint-Florent. M. de Bomluer, commandant de la marine du roi, me fit donner ordre de me débarquer. Je descendis à terre. Je ne mis que madame Chardon dans ma confidence, et je passai le soir dans un bateau de pêcheur. M. de Chauvelin arriva trois semaines après moi, et me mit aux arrêts pendant quelques jours.

Je fis la guerre avec l'ardeur et l'activité d'un homme bien leste, qui désire faire ses preuves. Mes affaires près de madame Chardon n'avançaient pas; elle était polie, mais rien que polie. Il ne me manquait rien qu'une maîtresse pour être parfaitement heureux, et je ne me rebutai point. Les premiers succès de M. de Chauvelin ne furent pas de longue durée : l'infanterie de la légion royale, la compagnie de grenadiers du Languedoc, etc., étaient enfermés dans Borgho, mal fortifié, et attaqué depuis trente-cinq jours par tout ce que la Corse avait de redoutable, lorsque M. de Chauvelin se détermina à secourir Borgho, et avec de telles dispositions, qu'il n'était pas possible de douter du malheur de cette journée; aussi n'ai-je jamais vu de consternation pareille à

celle qui régnait dans Bastia. Le danger où chacun se croyait, quand nous sortîmes, faisait oublier toute autre considération. Madame Chardon me donna une plume blanche que je mis à mon chapeau, et qui me porta certainement bonheur, puisqu'elle ne me fit pas tuer ; elle me distinguait de manière que tous les coups de fusil m'étaient adressés de préférence. Tout le monde sait comment se passa la journée de Borgho, et combien elle fut funeste à notre petite armée. La bataille était perdue ; M. de Chauvelin, vivement pressé, avait été obligé de se retirer avec une telle précipitation, que les balles portaient jusqu'à son hôpital ambulant.

On s'aperçut, avec désespoir qu'on abandonnait M. de Marbœuf, avec le tiers de ses troupes, de l'autre côté du Golo, et que toute communication était coupée entre eux. Il restait, le long de la mer, un passage que l'on pouvait indiquer à M. le comte de Marbœuf, et le faire soutenir par quelques compagnies de grenadiers ; mais il fallait le trouver, et cette dangereuse commission exigeait une connaissance du pays que personne n'avait que moi, qui avais déjà été dans la Corse avec M. de Marbœuf. Je me proposai, et partis seul avec mon hussard. Lorsque j'eus fait environ cinq cents pas, on me tira, dans les broussailles, quelques coups de fusil qui ne m'arrêtèrent pas, et je passai au grand galop ; mais je fus bientôt arrêté par une ligne considérable de coups de fusil, qui me parut devoir être un corps des principaux de l'armée de Corse. Je me retirai, voulant gagner entièrement la côte, et passer sur le bord de la mer.

Le régiment de Soissonnais, qui escortait M. de Chauvelin, s'était formé en bataille et avait marché en avant aux premiers coups qu'il avait entendus, et répondit à ces derniers par un feu vif et soutenu des deux bataillons, que j'essuyai tout entier. Je me retirai cependant sur ce feu, et dans ce moment la prédiction de M. Dubuisson me revint dans la tête ; et, je l'avoue à ma honte, je me crus perdu. Je m'approchai d'une compagnie qui venait de tirer, et j'en fus reconnu ; je passai le long de la mer dans les rochers, et je joignis M. de Marbœuf, qui était vivement poursuivi par les Corses, et qui fut blessé, ainsi que MM. d'Arcambale et Campême, pendant que je lui parlais. Je lui indiquai le chemin le plus sûr pour trouver M. de Chauvelin, qu'il joignit sans accident. M. de Chauvelin me dit que ses malheurs ne l'empêchaient pas de sentir le prix du service que j'avais rendu ; qu'il demanderait la croix de Saint-Louis pour moi, et qu'il croyait pouvoir me la promettre devant toute l'armée. Il n'en a jamais parlé à personne depuis.

Je trouvai au quartier général un petit billet de madame Chardon, qui, déjà instruite de notre déroute, me mandait de ménager des jours auxquels elle s'intéressait, et me promettait de les rendre heureux. L'armée rentrait lentement dans Bastia ; je la devançai par des sentiers qui m'étaient connus, et je fus dans la ville deux heures avant tout le monde. Madame Chardon me tint parole, et me céda avec une franchise et une tendresse qui m'ont toujours fait conserver beaucoup d'amitié pour elle. Son mari, qui commençait à être jaloux de moi, revint ; il me croyait resté sur les der-

rières, et il voulut profiter de l'occasion pour tendre un piége à sa femme et pénétrer ses sentiments : il lui dit, en entrant, que tout était perdu ; que l'armée avait été presque détruite ; beaucoup de gens de sa connaissance tués, et me nomma parmi les morts. « Je l'ai donc res-« suscité, lui dit-elle en riant, car il est dans l'autre « chambre, bien fatigué, à la vérité, mais je vous as-« sure qu'il n'est pas mort. »

Plusieurs autres échecs suivirent la malheureuse journée de Borgho. On tirait des coups de fusil jusqu'aux portes de Bastia : c'était le genre de vie qui me convenait le mieux : tout le jour aux coups de fusil, et le soir souper avec ma maîtresse ! La jalousie de M. Chardon troublait un peu mon bonheur : sa femme était à plaindre et souvent fort maltraitée ; mais qui ne sait pas qu'avec des moments l'amour paye des siècles de peine ?

M. de Chauvelin partit. M. le comte de Marbœuf prit de l'amitié et de la confiance en moi. Nous étions dans le mois de janvier : tout était tranquille. Je lui demandai la permission d'aller passer deux jours dans le camp Corse, et il me la donna. Il apprit pendant mon absence que Clémente Paoli avait formé le projet de passer entre ses redoutes, de pénétrer dans le cap Corse, et de l'attaquer au même moment sur tous les points. L'instant où M. de Marbœuf reçut cette nouvelle était presque celui de l'exécution. Il était important d'occuper Montebello en avant de Bastia ; il voulut m'y envoyer avec quelques compagnies de grenadiers ; mais je n'y étais pas, et il fallait qu'elles partissent dès le même soir. Il demanda plusieurs fois à madame

Chardon si je ne reviendrais pas ce jour-là. Elle s'aperçut qu'il y avait quelque chose de nouveau, le pressa vivement, et découvrit son secret. Elle se jeta en pleurant au cou de M. de Marbœuf, qui l'aimait tendrement. « Vous connaissez M. de Lauzun, lui dit-elle ; il me « serait moins cher s'il était capable de me pardonner « de lui faire perdre, par ma négligence, une occasion « de se distinguer, quelque dangereuse qu'elle puisse « être. Je vais lui envoyer un courrier sans lui dire de « quoi il est question, et je vous donne ma parole qu'il « sera ici avant le départ du détachement. » J'arrivai chez elle sans me douter de rien. « Ne perds pas un « instant me dit-elle, en m'embrassant ; va chez M. de « Marbœuf, il a à te parler. Il te prouvera que j'aime « autant ta gloire que ta personne. » Je fus assez heureux pour m'emparer de Montebello avant les Corses. J'y aurais passé une nuit bien froide si elle n'avait été réchauffée par de fréquentes attaques. J'aperçus M. de Marbœuf dans la plaine au point du jour. Nous passâmes, la baïonnette au bout du fusil, au milieu des Corses qui nous entouraient, et les joignîmes. Ils se retirèrent en assez grand nombre dans le village de Barbaggio, que nous canonnâmes toute la journée sans succès.

Le lendemain on vint de Bastia voir notre siége, comme à un spectacle. La position mettait d'elle-même en sûreté ceux qui ne voulaient être que spectateurs. Madame Chardon y vint à cheval, et se tint auprès de M. de Marbœuf. Son mari retourna en ville pour commander un second hôpital ambulant, le nombre de nos blessés devenant très considérable. Un corps assez nombreux de la *Pième de Rostino* gagna une petite

plaine, d'où il fit partir un feu très meurtrier sur notre batterie, et nous tua beaucoup de canonniers. M. de Marbœuf m'ordonna d'aller les charger avec cinq dragons de la légion de Soubise. Je partis sur-le-champ. Madame Chardon voulut me suivre. Je voulus l'en empêcher, et ensuite la faire arrêter pour la renvoyer à M. de Marbœuf; mais elle montait un cheval fort vite, elle passa devant moi à toutes jambes. « Croyez-« vous donc, me dit-elle, qu'une femme ne doive « jamais risquer sa vie qu'en couches ; et ne peut-il lui « être permis de suivre une fois son amant ? » Elle essuya beaucoup de coups de fusil avec la plus grande tranquillité, donnant tout ce qu'elle avait dans ses poches aux soldats et aux dragons, et ne revint à moi que l'affaire finie. Toute l'armée garda le secret de cette charmante étourderie, avec une fidélité que l'on n'eût pas osé espérer de trois ou quatre personnes.

Tout le monde sait les suites de l'affaire de Barbaggio, et que la modestie de M. de Marbœuf, qui ne voulut pas envoyer porter la nouvelle par un officier, lui coûta le commandement de l'armée : le bateau de poste ayant arrêté en Italie, au lieu d'arriver, la nouvelle n'arriva qu'après la nomination de M. le comte de Vaux.

Pour calmer la jalousie de M. Chardon, je fus passer six semaines à Roscane : je revins ensuite en Corse, où j'appris le mariage et la présentation de madame la comtesse du Barry. Je fis la campagne avec M. le comte de Vaux, comme premier aide major de son armée. Il ne m'y arriva rien de remarquable ; et il me fit partir le 24 juin pour porter à la cour la nouvelle

de la soumission totale de l'île et du départ de M. Paoli. Je ne quittai pas la Corse sans regrets, et j'ai souvent regretté depuis des rochers où j'ai peut-être passé l'année de ma vie la plus heureuse : il m'en coûtait d'abandonner madame Chardon, pour qui j'avais l'amour et l'amitié la plus tendre, et que je laissais si malheureuse. Je prévoyais tous les obstacles que nous aurions à nous réunir, et cette séparation était vraiment cruelle pour tous deux. Je partis donc de Bognomana triste et malade, car je venais d'avoir la rougeole. Je courus jour et nuit, et j'arrivai moitié mort de fatigue à Saint-Hubert le 29 juin 1769, à cinq heures du soir.

Le roi était au conseil : je fis demander M. le duc de Choiseul, et lui remis mes dépêches. Le roi me fit entrer, me reçut avec toutes sortes de bontés, et m'ordonna de rester à Saint-Hubert, comme j'étais, en veste et en bottes. La curiosité de revoir *l'Ange* dans un état si différent me fit rester avec plaisir : j'allai attendre dans le salon la fin du conseil ; elle ne tarda pas à y arriver, vint m'embrasser de fort bonne grâce, et me dit en riant : « Aurions-nous jamais pensé à « nous retrouver ici. » Le roi, voyant qu'elle avait l'air très familier avec moi, lui demanda si elle me connaissait. « Il y a longtemps, répondit-elle sans embarras, « qu'il est de mes amis. » M. le duc de Choiseul voulut se raccommoder avec moi, et revint de si bonne grâce, que j'y fus sensible, et lui vouai un attachement dont je lui ai souvent donné des preuves depuis, et qui n'eût jamais varié s'il eût voulu. On me donna la croix de Saint-Louis pour prix de ma nouvelle :

cette grâce, flatteuse à mon âge, ne faisait tort à personne, et me fit grand plaisir.

Je suivis le roi à Compiègne, et je continuai à en être bien traité, ainsi que de madame du Barry. Le roi offrit à M. le maréchal de Biron de me donner la survivance du régiment des gardes françaises : soit qu'il crût le roi conseillé par M. le duc de Choiseul, soit qu'il eût la répugnance ordinaire des vieilles gens à avoir des survivanciers, il objecta ma jeunesse, et s'y refusa. M. le duc de Choiseul voulut me donner la légion corse qu'il levait alors, ce qui me tentait beaucoup, ou un régiment de quatre bataillons : je refusai, et je restai dans le régiment des gardes, par déférence pour mon père.

Pendant ce voyage de Compiègne, M. du Barry me donna un rendez-vous dans la forêt, et je m'y rendis le lendemain matin. Il se plaignit à moi de l'acharnement que M. le duc de Choiseul mettait contre madame du Barry et contre lui ; me dit qu'elle rendait justice à un si grand ministre, et désirait ardemment de bien vivre avec lui et qu'il ne la forçât pas à être son ennemie ; qu'elle avait sur le roi plus de crédit que madame de Pompadour n'en avait jamais eu, et qu'elle serait très fâchée qu'il l'obligeât à s'en servir pour lui nuire. Il me pria de rendre compte de cette conversation à M. le duc de Choiseul, et de lui faire toutes sortes de protestations d'attachement. Je fis ma commission. M. le duc de Choiseul la reçut avec la fierté d'un ministre persécuté des femmes, et qui croit n'avoir rien à redouter. Il se déclara donc une guerre implacable entre lui et la maîtresse du roi ; et madame la

duchesse de Gramont, dans ses propos outrageants, n'épargna pas le roi même.

Je continuai d'être bien traité de tout le monde; je voyais bien que tout cela ne pouvait pas durer, et je diminuai peu à peu mon assiduité à faire ma cour. M. Chardon eut un congé pour ses affaires, et amena à Paris sa femme, poussée à bout par ses mauvais traitements, et ne désirant autre chose que de s'en séparer. Son père, M. de Maupassant, avait donné 200,000 francs à madame de Langeac, pour la promesse du bon de fermier général, qu'elle avait fait obtenir à un autre, sans lui rendre son argent, ce qui était son usage. Ce malheureux homme, qui avait emprunté la plus grande partie de cette somme, était ruiné et au moment de passer le reste de sa vie dans une prison. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût sans talent; il était propre à beaucoup de choses. Je vins à son secours; je m'engageai pour lui; je lui prêtai donc l'argent qu'il voulut; j'en parlai à M. de Choiseul, qui me promit, pour M. de Maupassant, une place de fermier général des postes, à la condition que madame Chardon se séparerait de son mari, et que son père lui ferait une pension de 40,000 fr. sur sa place. Madame Chardon consentit à tout. Je ne pouvais la voir que rarement, et d'une manière dangereuse pour elle. M. Chardon était parti pour la Corse, et avait laissé sa femme à Paris.

Je fus à Fontainebleau, où était le roi; une demi-heure avant la chasse, on vint me dire qu'il y avait une dame à la porte qui me demandait. Je n'imaginais pas ce que ce pouvait être. J'y fus; et, à mon grand

étonnement, je trouvai madame Chardon en chemin pour retourner joindre son mari en Corse. Un prêtre lui avait tourné la tête et lui avait persuadé que c'était un devoir indispensable : rien ne put l'arrêter. M. le duc de Choiseul en fut d'une colère extrême, ne voulut pas donner la place des postes à M. de Maupassant, qui en mourut de chagrin. Cela me coûta plus de 100,000 écus, dont j'avais répondu pour lui. J'ai eu depuis bien des occasions de rencontrer madame Chardon; je lui dois la justice qu'elle n'a jamais cessé de prendre l'intérêt le plus vif à mon sort.

Sur la fin de 1769, une très jolie danseuse de l'Opéra, nommée mademoiselle Audinot, me reprocha de ne pas la reconnaître; je me souvins en effet que j'avais joué la comédie avec elle à l'Ile-Adam, lorsqu'elle était encore très enfant. Il était difficile de trouver une figure plus séduisante. Nous nous prîmes de goût l'un pour l'autre; mais nous n'en fûmes pas pendant quelque temps plus avancés. Elle était entretenue magnifiquement par M. le maréchal de Soubise, étroitement gardée par sa mère et par plusieurs autres personnes. Elle demeurait à un second étage, dans la rue de Richelieu, dans une assez vieille maison, qui tremblait à chaque carrosse qui passait. Il me vint une idée qui me réussit parfaitement; je gagnai une servante, qui me fit faire une clef, et je cherchai une voiture anglaise qui fît beaucoup de bruit; je la faisais passer devant les fenêtres, et avec ce secours j'entrais et je sortais sans que la mère, qui couchait dans la chambre à côté, s'en aperçut. Cela dura ainsi presque tout l'hiver. On le découvrit enfin ; mais il fallait bien permettre ce

qu'on ne pouvait empêcher. La petite fille m'aimait beaucoup, et voulut quitter M. de Soubise ; je l'en empêchai : il l'apprit, et m'en sut bon gré, et trouva bon qu'elle me gardât. Il se chargea de l'état d'un enfant dont elle accoucha, et qui mourut peu de temps après.

Je menais alors une vie douce et tranquille. Je jouissais de tous les agréments d'une société brillante et bruyante, et de tous les plaisirs que peut donner une jolie maîtresse. Les femmes, par état, ennemies des filles, me faisaient honte de ne pas m'attacher à une de bonne compagnie. L'image de lady Sarah n'était pas effacée de mon cœur. Je n'avais pu apprendre sans une grande émotion qu'elle s'était perdue pour lord William Gordon ; je voulais éviter tout attachement sérieux. Je vis cependant à l'Ile-Adam madame la vicomtesse de Laval. Ses manières me plurent autant que sa figure. Je m'occupai beaucoup d'elle, et cela ne parut pas lui déplaire. Je faisais des déclarations, mais elle y répondait toujours comme à des plaisanteries. Son premier amant l'avait dégoûtée des hommes et avec quelque raison : M. le duc de Luxembourg l'avait affichée avec une impudence et une malhonnêteté qui avaient pensé la perdre. Elle commençait cependant à me marquer du goût et du plaisir à me rencontrer.

Un jour que nous devions partir à l'Ile-Adam et que je devais m'en aller à cheval, il pleuvait à verse, elle me dit : « Je voudrais bien vous empêcher d'être « mouillé, mais je n'ose vous ramener devant tout le « monde ; si vous voulez sortir de l'Ile-Adam et ren- « trer dans Paris à cheval, je vous mènerai le reste « du chemin. » J'acceptai avec joie, mais malheureu-

sement nous avions été entendus de madame de Cambis, qui eût été bien fâchée de perdre cette occasion de contrarier mes projets. Elle attendit que la vicomtesse fût prête à monter en voiture, et lui demanda de la ramener, sous le prétexte qu'elle ne pourrait avoir des chevaux de poste que fort tard. Il n'y avait pas moyen de la refuser. Madame de Laval eut l'air tout aussi impatiente que moi, et partit. Je les suivis à cheval; peu après, en montant une montagne, j'étais d'un côté du pavé et leur voiture de l'autre; madame de Laval me regardait avec inquiétude, et madame de Cambis parlait avec chaleur; je devinai aisément qu'elle disait du mal de moi, et la remerciai d'une manière expressive des services qu'elle me rendait. Elle fut confondue : la vicomtesse se mit à rire, et nous continuâmes notre chemin. Madame de Laval, effrayée de son premier choix, me marquait du goût et de l'intérêt, mais me recevait mal dès que je prétendais à davantage.

Le déchaînement de M. de Choiseul et de ses femmes contre madame du Barry était plus fort que jamais, et l'indécence de leurs propos contre un prince à qui ils devaient tout diminuait infiniment le mérite d'une conduite noble et courageuse. Mon père vivait avec madame du Barry comme il avait vécu avec toutes les autres maîtresses, un peu moins intimement cependant, à cause de M. de Choiseul. J'y allais rarement, et j'y étais assez mal pour avoir déclaré que je ne permettrais jamais à madame de Lauzun d'y aller. Je n'ignorais pas qu'on avait fait des propositions à madame de Luxembourg d'aller aux petits voyages, et

qu'elle était à peu près décidée. Ma fermeté l'arrêta, et elle n'osa pas accepter. M. le duc d'Aiguillon et M. le maréchal de Richelieu cabalaient fortement contre M. le duc de Choiseul. M. le prince de Condé se joignit à eux; ils l'emportèrent enfin, et M. le duc de Choiseul fut exilé à Chanteloup, le 24 décembre 1770. Jamais faveur ne rendra un ministre aussi célèbre que cette disgrâce. La consternation fut générale et dans tous les États il n'y eut personne qui ne cherchât à donner à M. de Choiseul quelque marque d'attachement et de vénération.

Je n'hésitai pas à me vouer à sa fortune. Je pris beaucoup d'argent et de lettres de change sur différents endroits de l'Europe, et je me préparai à accompagner sa fuite. Tout le monde était convaincu qu'on en voulait à sa tête et qu'il serait bientôt obligé de sortir du royaume pour ne pas être arrêté. J'éprouvai avant de partir deux procédés bien généreux de deux personnes d'un état bien différent. Mademoiselle Audinot m'envoya 4,000 louis, qui étaient toute sa fortune, et fut dans un véritable désespoir de ce que je les refusai. Madame la vicomtesse de Laval, qui ne m'avait encore rien accordé, m'écrivit qu'elle apprenait mes résolutions, et que je partais avec madame la duchesse de Gramont, et qu'elle me demandait de passer la soirée qui précéderait mon départ : « Votre conduite, « me dit-elle, me montre combien vous êtes digne « d'être aimé, et fait désirer de pouvoir être encore « quelque chose pour votre bonheur. » Je fus aussi heureux que je pouvais l'être, et rien depuis ne m'a pu faire oublier ce charmant procédé.

Je restai trois semaines à Chanteloup, et je revins ensuite pour monter la garde à Versailles. A quelques lieues de Paris je trouvai une lettre et des chevaux de M. de Guémenée. Il me mandait qu'il avait été proposé au conseil de me mettre à la Bastille et que M. le maréchal de Soubise était le seul qui s'y fût opposé; que madame du Barry insistait fortement sur ce qu'on m'apprît à aller à Chanteloup sans permission et à porter des lettres à M. de Choiseul. Je savais bien qu'on n'oserait pas m'arrêter dans Paris; mais je craignais la barrière. Je m'approchai de celle de Varennes, bien déterminé, si je voyais le moindre mouvement, à passer à toutes jambes devant les Invalides et à y passer la rivière à la nage. Je passai sans accident, et j'arrivai dans ma petite maison rue Saint-Pierre, où je trouvai tous les amis de M. le duc de Choiseul à m'attendre.

Je fus le soir à Versailles, au bal de madame la dauphine, et j'y fis événement. Tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de Chanteloup, et tout le monde semblait me savoir gré de mon courage. Je ne jouai de ma vie un plus beau rôle. Madame la dauphine vint à moi avec cette grâce déjà inséparable de ses actions, et me dit : « Comment se porte M. de « Choiseul ? Quand vous le reverrez, dites-lui que je « n'oublierai jamais ce que je lui dois, et que je pren- « drai toujours à lui l'intérêt le plus sincère. » Je retournai à Chanteloup après ma garde, et j'y passai tout le reste du temps où je n'étais pas de service. J'étais d'ailleurs dans la disgrâce la plus déclarée. Le roi ne me parlait plus, et je ne soupais jamais dans les cabinets.

Madame de Laval continuait à se conduire à merveille avec moi. Madame de Lauzun commença à se repentir de l'espèce de dédain avec lequel elle me traitait depuis notre mariage. Madame la princesse de Poix, cette même madame de Poix que j'avais voulu épouser, lui fit mettre de l'amour-propre à gouverner un homme à qui elle avait mis trop peu de prix et de qui l'on était alors assez généralement occupé. Le sentiment était le seul moyen facile de revenir et qui ne demandât pas d'explications. Elle joua donc la grande passion, devint ou fit semblant de devenir jalouse de madame de Laval, voulut engager madame de Luxembourg à lui fermer sa porte, et fit si bien que sans M. de Guémenée et mon courageux sang-froid cette pauvre petite femme était à jamais perdue ou sacrifiée à la fausseté du caractère de madame de Lauzun. Elle se mit sous la protection de madame la duchesse de Gramont, et bientôt Chanteloup, où j'avais quelques droits à n'être pas tourmenté, me devint insupportable par l'acharnement que l'on mit à vouloir me rendre amoureux de ma femme et à me dire du mal de madame de Laval.

Je retrouvai dans ce temps une ancienne connaissance, au moment où je m'y attendais le moins. Un jour que j'étais à la première représentation d'une pièce nouvelle à la Comédie Française, je vis dans une loge, près de celle où j'étais, une femme fort bien mise, qui me regardait avec beaucoup d'attention. Je remarquai qu'elle demandait mon nom et qu'elle me regardait ensuite avec curiosité : en sortant de la comédie, elle s'approcha de moi. « Oserai-je vous demander,

« Monsieur, si vous ne vous êtes pas appelé le comte « de Biron ? — Oui, madame, rien n'est plus vrai. — « Et vous ne me reconnaissez pas ? — Je ne me sou- « viens pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir. — « Quoi ! vous ne reconnaissez pas une petite fille bien « ingrate envers vous ; vous avez oublié Rosalie ? — « Rosalie, lui dis-je ! serait-il possible ? — Si je vous « inspire encore quelque intérêt ou quelque curiosité, « venez manger un poulet avec moi : je suis seule, et « rien ne m'empêchera de vous dire tout ce qui m'est « arrivé depuis que je vous ai quitté. » J'acceptai avec plaisir. « Renvoyez votre carrosse et vos gens, me dit- « elle, et je vous mènerai. »

Rosalie avait une jolie voiture et des gens bien mis ! Elle me mena dans une maison fort élégamment meublée. « Vous êtes ici chez moi, me dit-elle. Il faut que « je commence par vous demander pardon ; car j'ai « véritablement des torts envers vous. Vous vous sou- « venez sans doute que vous étiez à la campagne quand « je désertai, et voici ce qui m'y engagea. Un Améri- « cain fort riche m'avait vue plusieurs fois à la prome- « nade et avait eu envie de moi ; il me fit faire des « propositions par ma femme de chambre : vous me « plaisiez davantage, je refusai ; enfin, il me fit offrir « 10,000 livres de pension viagère si je voulais le suivre « en Amérique. Cette fortune, que je ne pouvais atten- « dre de vous et les conseils de ma femme de chambre « me décidèrent. Nous partîmes quelques temps après. « Je fus assez heureuse pour être tombée entre les mains « d'un homme estimable : je m'attachai à lui plaire et « à le rendre heureux. Il m'en sut bon gré : mes soins

« contribuèrent à le tirer de deux maladies terribles où « sa vie fut dans le plus grand danger. Sans parents, « seul artisan de sa fortune, n'ayant pas à rendre compte « de sa personne, il m'épousa. Le climat de Saint-Do- « mingue étant contraire à sa santé, encore délicate, il « a pris le parti de venir se soigner en Europe, et y a « apporté une fortune considérable. Nous sommes ici « depuis six mois ; il s'y est parfaitement rétabli, et il « est allé voir une assez belle terre en Auvergne, qu'il « compte acheter, et où il veut passer ses étés. J'ai sou- « vent demandé de vos nouvelles depuis que je suis à « Paris ; mais vous aviez changé de nom ; et d'ailleurs « je vois peu de monde, et des gens qui n'étaient pas « capables de m'en donner. Je désespérais de vous voir, « quand par hasard je vous ai rencontré. »

On servit un petit souper excellent, après lequel je voulus reprendre mes anciens droits. « Arrêtez, me « dit-elle ; vous sentez bien qu'il est impossible que « Rosalie vous refuse si vous l'exigez : soyez assez gé- « néreux pour ne pas interrompre mon honnêteté. Je « voudrais dire à mon mari que je vous ai retrouvé, et « je voudrais lui dire tout. » Je n'insistai pas ; elle me ramena à minuit à ma porte. Elle m'a écrit plusieurs fois ; mais je ne l'ai pas revue depuis.

J'allais beaucoup à Chanteloup ; mais tout danger pour M. le duc de Choiseul était passé. Je ne me croyais plus nécessaire à sa sûreté ; on m'y tourmentait. Je continuai à faire de fréquents voyages ; mais je n'y passais plus ma vie entière, comme auparavant. Plus lié que jamais avec M. le prince de Guémenée, nous nous quittions peu. Il me mena chez madame de Roothe,

et je retrouvai cette charmante personne que j'avais prise pour mademoiselle de Boufflers, quelques années auparavant, au bal chez madame la maréchale de Mirepoix. Elle était alors madame la comtesse Dillon. Peu de femmes sans doute ont réuni autant de talents, d'agréments et de qualités aimables et estimables : douce, noble, généreuse, bonne amie après dix ans. J'ai du plaisir à convenir qu'avec le désir, les moyens et la certitude de plaire, on ne pouvait accuser madame Dillon de l'ombre de la coquetterie. Le goût de la chasse et de la campagne rendit ma liaison plus intime, et je devins aussi assidu dans la maison que M. de Guémenée. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir combien madame Dillon lui était chère, et combien sa manière d'aimer était délicate et discrète. Je n'échappai pas moi-même à un piège si dangereux. Je vis avec douleur que j'étais amoureux de madame Dillon : mais, grand Dieu ! que cet amour ressemblait peu aux autres. Je n'en espérais rien ; je ne voyais pas dans l'avenir : je n'osais pas même désirer la possibilité de réussir. Je me reprochais cependant comme une trahison un tel sentiment pour une femme à qui je ne pouvais douter que M. de Guémenée ne fût voué pour toujours. Je donnai les armes les plus fortes contre moi, sous le prétexte de la confiance : je ne cachais rien à madame Dillon de tout ce qui était fait pour éloigner une femme de moi. Je lui montrais mon caractère bien plus léger qu'il n'était en effet : je lui montrais mon goût pour l'indépendance ; je convenais que j'étais naturellement inconstant. Je ne faisais pas souper de filles, je ne me passais pas une fantaisie que

je ne le lui dise sur-le-champ ; et la vie que je menais ne pouvait être approuvée par une femme qui aurait pris quelque intérêt à moi, et d'après l'idée que j'ai cherchée.

Étant de garde à Versailles, un soir après souper, chez madame de Guémenée, on parla de sentiment, et je disputai avec M. de Montesquiou, avec d'autant plus d'éloquence peut-être que je n'osais m'avouer tout celui dont j'étais susceptible. Madame la marquise de Fleury, qui m'écoutait avec l'air de l'étonnement, me dit : « Quoi ! Monsieur de Lauzun, vous êtes sensible, « vous ? Cela est inconcevable ! » Nous nous séparâmes. Je fus me coucher au corps de garde. A quatre heures du matin, mon valet de chambre m'éveilla, et me remit une lettre, qu'il dit avoir été apportée par un valet de pied de madame la comtesse de Provence. Cette lettre, dont l'écriture m'était inconnue, contenait une déclaration des plus claires et des plus emportées. Je me rappelai la conversation du soir précédent. Je fis entrer le porteur, je lui demandai à qui il était, et tout fut éclairci en apprenant qu'il appartenait à madame la marquise de Fleury. Je répondis que j'irais la voir dans la matinée : je ne la trompai point. Je la remerciai de la préférence qu'elle me donnait, et lui déclarai, sans tournure, que mon cœur tenait à un ancien attachement, qui n'y laissait point de place à un nouveau. Elle ne se le tint pas pour dit, et affecta, avec une impudence et une publicité extrêmes, son goût pour moi et le peu de succès qu'il avait. Elle me faisait des scènes partout où elle me trouvait, et je la fuyais avec autant de soin qu'elle en prenait à me suivre.

Il pensa se passer une scène fâcheuse dans ce temps-là. La vicomtesse de Laval faisait inoculer ses enfants au Gros-Caillou. Je fus l'y voir le matin ; elle me proposa à souper pour le soir ; je refusai, dans la crainte de rencontrer madame la marquise de Fleury, qui y allait souvent, et d'y essuyer une nouvelle scène : la suite prouva que je ne me trompais pas. Elle m'assura qu'il n'y aurait qu'elle, peut-être son mari, et deux ou trois personnes qu'elle me nomma. J'y arrivai le soir assez tard, et un moment après la marquise de Fleury entra, et nous examina avec l'attention la plus embarrassante. Elle ne se mit point à table, et m'écrivit pendant le souper une grande lettre, dans laquelle elle m'annonçait une scène terrible après le souper, me disant qu'elle ne pouvait plus douter que la vicomtesse de Laval ne fût la véritable cause de ma froideur envers elle, et que dans l'instant même elle allait en informer son mari. J'eus toutes les peines du monde à calmer cette furie ; elle me ramena chez elle, où toute la nuit se passa en larmes, explications, menaces. Elle partit peu de jours après pour la campagne ; et, heureusement pour moi, une nouvelle passion chassa celle qui m'avait tant effrayé. Peu de temps après, nous nous quittâmes, madame de Laval et moi, sans nous quitter, et même sans cesser de nous voir souvent. Elle ne me donna pas un successeur flatteur pour mon amour-propre, car ce fut le marquis de Laval, dont les agréments sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler.

Ma position m'alarma : je n'avais plus de maîtresse ; j'avais refusé une femme, j'avais quitté l'autre ; et, en

descendant dans mon cœur, je ne pouvais me dissimuler que madame Dillon était le principe de ma conduite. Je crus alors devoir avertir M. de Guémenée, et lui laisser lire tout ce qui se passait dans mon âme. Il me reçut avec cette confiance généreuse dont les cœurs honnêtes sont seuls susceptibles, ne me cacha pas qu'il adorait madame Dillon, mais me jura qu'il ignorait encore s'il avait fait impression sur elle. Elle nous traitait en effet avec une si parfaite égalité, qu'il était impossible de s'apercevoir de la moindre préférence. « Travaillons chacun pour nous, me dit-il; et si « madame Dillon choisit un amant, qu'elle ne perde « pas un ami. » Je lui dis que j'étais déterminé à voyager pendant quelque temps; il chercha inutilement à m'en dissuader, mais la grossesse de madame Dillon retarda mon départ. On n'a peut-être jamais vu deux rivaux se marquer plus de confiance et s'aimer plus tendrement.

Madame Dillon eut des couches dangereuses, longues et pénibles. Nos soins, également tendres, également infatigables, adoucirent un peu ses maux; elle paraissait touchée de ma situation, et la partagea sans cependant me marquer de préférence qui pût rien changer à mes desseins. Elle se rétablit, et je fixai mon départ pour l'Angleterre au 15 décembre 1772. Je lui croyais bien du goût pour moi; mais je savais qu'elle ne voulait pas en avoir, et je n'osais pas même désirer le plus grand bonheur qui fût pour moi sur la terre; le 15 décembre vint; nous traversâmes la forêt de Compiègne à cheval, car tous les habitants de Haute-Fontaine retournaient à Paris ce jour-là. Nous profitâmes

peu de la liberté qu'on nous laissa de causer, tout le monde s'écartait de nous, mais je n'avais rien ou trop de choses à lui dire. Arrivés aux voitures, madame Dillon m'embrassa, et nous nous séparâmes les larmes aux yeux. Madame de Roothe jusqu'alors n'avait paru ni prendre de parti ni conseiller sa fille ; mais je croyais que je lui plaisais davantage. Mon départ pour l'Angleterre fut une entière renonciation à mes droits ; ou plutôt un aveu formel que je n'en avais pas et que je ne pouvais pas honnêtement en avoir.





CHAPITRE QUATRIÈME

(1772-1773)



Dès le soir même de mon arrivée à Londres, le 20 décembre 1772, M. le comte de Guines, ambassadeur de France, me mena à l'assemblée chez milady Harrington. J'y retrouvai quelques anciennes connaissances. Une femme mieux mise et mieux coiffée que les Anglaises ne le sont ordinairement entra dans la chambre. Je demandai qui elle était; on me répondit qu'elle était Polonaise, et que c'était madame la princesse Czartoryska. Une taille médiocre mais parfaite, les plus beaux yeux, les plus beaux cheveux, les plus belles dents, un très joli pied, très brune, fort marquée de petite vérole et sans fraîcheur, douce dans ses manières, et dans ses

moindres mouvements d'une grâce inimitable, madame Czartoryska prouvait que sans être jolie on pouvait être charmante. J'appris qu'elle avait pour amant un Russe nommé le prince Repnine, homme de mérite et de distinction, ci-devant ambassadeur à Varsovie, qui l'adorait, et qui avait tout quitté pour la suivre et se vouer absolument à elle. Madame Czartoryska me parut gaie, coquette et aimable; mais qui m'eût dit alors qu'elle aurait une si grande influence sur le reste de ma vie m'eût bien étonné. Tristement occupé de tout ce que je regrettais en France, je ne demandais pas mieux que de m'en distraire.

M. le comte de Guines avait alors, le plus publiquement qu'il pouvait, une fort jolie petite femme, que sa fatuité et les malheurs qu'elle a pensé causer ont rendue célèbre à l'Angleterre. Douce, simple, tendre, il était impossible de voir lady Craven sans s'y intéresser.

J'allais beaucoup chez elle, et j'y rencontrais toujours une madame Hampden, belle-fille de milord Trevor, à qui l'ambassadeur me conseilla de rendre des soins. C'était une grande femme droite et roide, une assez belle taille, un beau teint, d'assez jolis yeux, de beaux traits; tout cela était dérangé par une dent qui lui manquait justement sur le devant de la bouche et obligeait tous ceux qui la voyaient à se récrier : « Quel « dommage que cette femme-là n'ait pas de belles « dents ! »

Mes hommages furent fort bien reçus; les femmes en Angleterre aiment à écrire. Je mis une déclaration dans le manchon de madame Hampden, et le soir, à un petit bal chez l'envoyé de Russie, elle m'en donna

la réponse. Elle était vive, tendre, et promettait beaucoup. J'avais été la lire dans une autre chambre : madame Hampden m'avait suivi, m'arracha la lettre des mains dès qu'elle vit que j'en avais fini la lecture, et la jeta au feu ; cette méfiance insultante me choqua, et nous brouilla. Madame Hampden voulut inutilement renouer depuis, mais je ne répondis que par de mauvaises plaisanteries.

Je ne pus résister au plaisir de revoir lady Sarah. J'appris qu'elle habitait une petite ferme nommée Anecker, dans le parc du duc de Richmond à Godvood ; qu'elle y vivait dans la plus grande solitude et ne voyait personne. Je partis seul à cheval de Londres, et j'arrivai avec beaucoup de peine à neuf heures du soir, en hiver, à la porte d'Anecker. Je frappai plusieurs fois sans qu'on m'ouvrît ; enfin, une petite fille vint me demander ce que je voulais ; je répondis que j'étais un domestique de milady Holland, et que j'avais une lettre à remettre à lady Sarah. « Entrez, » me dit-elle. Je montai sans lumière ; je traversai une assez grande chambre fort obscure, et j'allai vers la porte d'une autre, où il me semblait voir de la lumière. J'ouvris une porte à laquelle lady Sarah tournait le dos ; elle était occupée à faire souper une très jolie petite fille que j'effrayai. Lady Sarah m'aperçut, prit cet enfant entre les bras, vint au-devant de moi : « Embrassez ma fille, Lauzun, ne la haïssez pas, pardonnez « à sa mère ; et songez que si elle la perdait, il ne lui « resterait d'autre protecteur que vous. »

Lady Sarah, retirée du monde, vêtue d'un simple habit bleu, ses cheveux coupés très courts et sans

poudre, était plus belle, plus séduisante qu'elle n'avait jamais été. Après six ans, nous n'avions pu nous voir sans une grande émotion. Je lui promis de me charger de sa fille quand elle voudrait. Je ne lui fis aucun reproche ; elle me remercia, et nous nous séparâmes, après avoir causé deux heures ensemble.

Je revins à Londres, où après avoir renouvelé connaissance avec lady Harland je vis ses deux filles ; je m'occupai d'abord davantage de l'aînée, sans cependant qu'il y eût rien de particulier entre nous. Un soir, chez lady Craven, miss Marianne Harland (la cadette) me reprocha d'avoir de l'humeur et de m'ennuyer. « Vous ne cherchez donc à plaire à personne, et il n'y « a personne dans cette chambre qui peut vous plaire ? » ajouta-t-elle avec infiniment d'expression. J'entendis parfaitement ce qu'elle voulait me dire ; mais la conversation fut interrompue. Miss Marianne Harland n'avait pas seize ans ; elle est petite, mignonne, de beaux cheveux, de jolis yeux, des dents charmantes, une voix comme celle de la Gabrielli, et dont elle se sert aussi bien. Une grande coquetterie, toujours subordonnée à l'ambition ; telle est, je crois, l'exacte description de la figure et du caractère de miss Marianne Harland.

Je me rapprochai d'elle après souper, et lui dis tout bas : « Si je vous donne demain un petit billet, le « perdrez-vous ? — Non, mais ne faites pas d'impru« dences. » Je fus déjeuner le lendemain chez milady Harland. Je donnai un billet à Marianne, qu'elle prit très adroitement, et elle disparut un moment après. Lorsque je sortis, mademoiselle Harland m'appela sur

l'escalier, et me dit en rougissant : « Marianne m'a « chargée de vous remettre ceci ; ne suis-je pas bien « bonne ! » Ce billet contenait les plus fortes recommandations de discrétion et de fidélité. Je passais ma vie chez lady Harland ; j'y étais regardé et traité comme l'enfant de la maison. L'amour-propre de Marianne était très flatté d'avoir un amant français ; elle avait d'ailleurs dans ce temps-là beaucoup de goût pour moi ; je l'aimais de mon côté bien tendrement. Nous nous écrivions sans cesse, et nous nous donnions nos lettres devant la bonne milady, sans qu'elle se doutât de rien. Je ne pouvais cependant me dissimuler que cette intrigue ne pouvait durer, et qu'elle pouvait avoir les suites les plus fâcheuses et les plus embarrassantes.

M. de Pezai venait souvent dans la maison : il croyait les deux miss Harland immensément riches ; il parla de mariage à l'aînée, et fut refusé ; il revint à la cadette, et ne fut pas mieux reçu. Confondu de ne pas être adoré, il devina que Marianne avait du goût pour quelqu'un, et, bientôt après, que c'était pour moi. Il en parla à milady Harland, et partit pour la France. Un laquais fit à Marianne des assurances de discrétion et de fidélité qui la séduisirent ; elle eut l'imprudence de le charger de ses lettres.

Lady Harland forma le projet de mener aux eaux de Bristol sa fille aînée, dont la santé était fort délabrée. Elle me proposa d'y venir passer quinze jours avec elle. J'acceptai avec joie : je partis quelques jours après elle. Je fus passer une semaine chez milord Pembroke, et de là me rendis à Bath. J'y trouvai le chevalier d'Orai-

son, qui venait de Bristol Hotwells, et qui m'apprit que tout était découvert, et que lady Harland était d'une colère épouvantable contre moi.

Je pris mon parti sans balancer : je fus à Bristol. Je fis demander à lady Harland un quart d'heure d'audience. Après m'avoir bien grondé et m'avoir fait bien des reproches, elle me pardonna, à la condition que je quitterais promptement l'Angleterre. Enfin, elle ne voulut pas me donner le chagrin de partir sans dire adieu à Marianne; et ce qu'il y eut de plaisant fut que cette mère terrible finit par tolérer devant elle les assurances de l'amour le plus tendre.

La santé de mademoiselle Harland se rétablit. Toute la famille quitta Bristol, et retourna à une fort belle terre près de Ipswich. Marianne reçut bientôt les hommages du plus riche et du plus désagréable baronnet du comté de Suffolk : malgré toute sa maussaderie, elle l'eût épousé si elle n'eût découvert qu'il avait le projet de vivre en province et de ne pas mener sa femme à Londres; ce qui la détermina à me le sacrifier, et à m'écrire la lettre suivante :

« Sproughton, le 4 mai 1773.

« *Vous vous croyez sans doute oublié, mon cher Lau-*
« *zun, parce que je ne vous ai pas écrit depuis long-*
« *temps. Je vous jure que ce n'est pas de ma faute : une*
« *fille que vous avez honorée de votre attention parti-*
« *culière devient l'objet de celle de ses parents, et est*
« *gardée à vue. Plume et encre me sont refusées : ce*
« *n'est pas par méfiance, à ce que dit ma mère, mais*
« *pour plus de sûreté. Je t'écris au lieu de dormir, et*

« *ce n'est pas un sacrifice ; car à qui pourrais-je rendre*
« *compte de ma situation ridicule, et qui pourrait la*
« *sentir comme Lauzun? J'ai un amant qui n'a pas*
« *comme toi la gaucherie d'être marié : sir Marma-*
« *duke Hewel met à mes pieds une fortune et, qui pis*
« *est, une personne immense. Il veut que je l'adore :*
« *rien de plus juste ; mais il veut que ce soit en pro-*
« *vince : je trouve cela un peu trop au-dessus de mes*
« *forces. Écoute la description de ma nouvelle con-*
« *quête, et vois si elle te ressemble. Sir Marmaduke est*
« *grand comme un de ces anciens fauteuils qui étaient*
« *dans notre chambre à Bristol, dans cette chambre où*
« *tu as été si bien reçu. Il est fort gros : cela n'est que*
« *désagréable maintenant ; mais, pour peu que cela*
« *augmente, cela pourra devenir curieux. Il est exces-*
« *sivement blond ; de petites jambes enflées le trans-*
« *portent difficilement près de moi, et malheureuse-*
« *ment l'y laissent longtemps : cette énorme masse de*
« *chair boit beaucoup de vin de Porto, chasse le renard,*
« *et entretient des chevaux de course, tout comme toi.*
« *Il m'assure que tout cela m'amusera beaucoup : enfin,*
« *il est fort bien, et s'il veut vivre à Londres, je l'épouse.*
« *Tu ne t'en fâcheras pas, et tu n'as pas à perdre à la*
« *comparaison. S'il faut vivre en province, je suis la*
« *servante de sir Marmaduke, et te reste fidèle. Et moi,*
« *jeune, jolie, folle de tout ce qui est aimable, accou-*
« *tumée aux hommages de tout ce que Londres a de*
« *plus élégant et de plus recherché, la femme d'un*
« hunter * ! *vouée à passer ma vie entre mon mari et*

* *Hunter*, chasseur.

« *le vieux ministre de la paroisse, et à être réduite, si*
« *je veux parler, à causer avec le moins ivre des deux!*
« *Rappelle-toi Marianne, sa figure, son caractère, sa*
« *tournure, et vois si cela est possible. Mon gros amant*
« *me prépare une fête digne de lui. C'est dans quinze*
« *jours les courses d'Ipswich; il a fait faire une coupe*
« *d'or plus lourde que moi, qui sera gagnée par un*
« *cheval qui lui a coûté deux mille louis, et qu'il*
« *demande la faveur de mettre à mes pieds. Pourquoi*
« *ne viendrais-tu pas aux courses?... Non; toutes*
« *réflexions faites, n'y viens pas : tu serais capable de*
« *tuer ce vilain animal; attends du moins que je sois*
« *sa femme. Adieu; Fanny te fait mille compliments,*
« *et moi, je t'aime, en vérité, d'une manière effrayante*
« *pour toute autre fille moins sûre de sa tête.* »

J'eus envie de la grosse coupe d'or. J'avais d'assez bons chevaux de course à New-Market : j'envoyai un des meilleurs courriers à Ipswich; son âge, son nom, dix guinées suffisaient pour le faire admettre. Un petit garçon, vêtu de noir, suivit bien ses instructions, resta modestement pendant toute la course derrière le cheval de sir Marmaduke et, à cent pas de Winning-Port passa comme un éclair. On lui donna la coupe, et il y mit un petit billet, et la porta à Marianne. « Sir Marma-
« duke étant arrivé un instant trop tard, permettez-moi
« de suivre ses intentions, et de mettre la coupe à vos
« pieds. » Marianne reconnut mon écriture. « Il est
« charmant, » dit-elle en riant : lady Harland même me devina, sans m'en savoir mauvais gré. On se moqua du malheureux *hunter*, qui disparut et ne revint pas depuis.

Le mariage manqué, lady Harland revint à Londres. Je trouvai encore moyen de me raccommoder avec elle et de rentrer dans la maison. Nous mettions plus de circonspection dans notre conduite, et la pauvre petite femme n'était pas plus difficile à attraper. Cela fut à merveille pendant quelques semaines. Une lettre que Marianne perdit étourdiment nous découvrit encore : sa mère partit sur-le-champ de Londres avec ses filles, sans leur dire où elle allait. Marianne, dont l'adresse réparait toujours l'étourderie, écrivit sur un de ses gants avec un petit morceau de charbon :

« *On m'emmène, Dieu sait où! je l'écrirai sur les* « *vitres de la première auberge où nous nous arrête-* « *rons : cherche-la. Si nous n'étions pas tous les deux* « *les plus intelligentes créatures qu'il y ait au monde,* « *nous serions à jamais séparés.* »

Sur le dessus du chiffon était écrit :

Pour M. de Lauzun, chez l'ambassadeur de France; il donnera cinq guinées au porteur.

Je montai à cheval dès que j'eus ce plaisant billet, qui me parvint heureusement; et dès le quatrième jour de mes recherches je trouvai la vitre par laquelle je devais apprendre le sort de ma jolie petite maîtresse. Elle m'avertissait qu'elle allait pour trois semaines à la campagne, chez une amie de sa mère, et de là retournerait à Ipswich, en passant par Winchester; qu'elle attendait une lettre de moi par quelque moyen qu'elle n'imaginait pas, mais que je trouverais sûrement. Elle ne se trompait pas. Je m'adressai à M. Sexton, mon maître d'anglais, pauvre diable comme Basile, prêt à tout entreprendre pour un écu. Je l'envoyai à Win-

chester, dans une chaise de poste, avec sa femme et ses trois enfants, pour n'être pas suspect; il s'acquitta très adroitement de sa commission. Il attendit lady Harland; et comme elle entrait dans la chambre, il arrêta miss Marianne Harland, et lui dit : « J'ai une lettre de « M. de Lauzun pour vous: elle est dans la poche du « tablier de cette enfant; vous la prendrez quand vous « voudrez. » Elle ne fut pas longtemps sans la venir chercher; mais elle mit sur un morceau de papier ce peu de mots : « *J'ai reçu la lettre ; toute la famille a « parfaitement bien fait sa commission; j'aime à la « folie le plus adroit et le plus intelligent de tous les « hommes.* » Mais hélas! une étourderie de Marianne perdit tout. Nous nous écrivions exactement ;elle portait elle-même, et allait sans affectation chercher en se promenant les lettres à la poste. La maison de poste changea; on en parla à déjeuner à Sprougthon. Marianne dit étourdiment où était la nouvelle maison de poste. Lady Harland lui demanda comment elle le savait; elle répondit, avec un peu d'embarras, qu'une demoiselle du voisinage, avec qui elle était sortie le matin, y avait porté une lettre. Lady Harland sortit, et demanda, plus adroitement qu'à elle n'appartenait, au domestique qui avait suivi sa fille, si elle n'avait point oublié de mettre à la poste une lettre dont elle l'avait chargée. Le laquais répondit fort innocemment qu'il était témoin qu'elle s'en était souvenue. Milady demanda sa voiture sans rien dire, fut à la poste et se fit rendre la lettre, et la mit dans sa poche. On ne peut rien imaginer d'égal à la colère, à la confusion de miss Marianne. Il fallut céder à l'orage, et renoncer à

moi; elle en fut affligée, moins encore cependant que de voir qu'elle s'était perdue elle-même par une gaucherie et par une bêtise. Elle m'écrivit sans aucun détail, me dit qu'elle m'aimait encore, mais me donna cependant le congé le plus clair et le plus absolu. J'en fus fâché; mais je savais que cette intrigue ne pouvait avoir qu'une mauvaise fin, et je sentis qu'il était bien heureux qu'elle n'en eût pas une plus fâcheuse.

Je restai donc à Londres sans occupation ; mais l'éclat des amours de l'ambassadeur de France et de lady Craven m'en donna bientôt de sérieuses. La fatuité de M. le comte de Guines et l'imprudence de la jeune femme amenèrent nécessairement un esclandre. M. de Guines voulait persuader à lady Craven de se faire séparer de son mari et de s'enchaîner à son char. Il la conseilla avec tant d'extravagance, qu'il fut au moment d'être attaqué en justice par milord Craven, et condamné à lui payer 10,000 liv. ster., affaire la plus désagréable et la plus fâcheuse que pût jamais avoir un ambassadeur: cela, joint au terrible procès qu'il avait avec Tort, son secrétaire, il était immanquablement perdu. Je le servis avec zèle et avec succès; mais tout dépendait des réponses de lady Craven, emmenée et enfermée à la campagne par son mari, sans avoir de communications avec personne.

Madame la princesse de Czartoryska eut le courage d'aller forcer sa retraite et de lui dicter sa conduite, seul moyen de la sauver ainsi que son amant. Cet évènement m'éclaira sur la sensibilité et sur la générosité de madame Czartoryska. Le hasard lui fit découvrir tous

les détails de mon histoire avec lady Sarah, et combien j'étais capable de suite et de bons procédés pour ce que j'avais aimé. Le temps du départ de madame Czartoryska, en s'approchant, m'éclaira sur la sensibilité et la générosité de son cœur; je m'y attachai presque sans m'en apercevoir.

Peu de jours avant son départ pour Spa, l'ambassadeur lui donna à dîner au Wauxhall, avec plusieurs femmes de sa connaissance. Elle me dit qu'elle ferait partir ses enfants et ses gens avant elle, et qu'elle les joindrait à Calais, mais qu'elle était un peu effrayée de faire ce voyage seule; je m'offris avec empressement pour l'accompagner. Elle me remercia, en me disant qu'elle en était charmée, qu'elle avait peur seulement qu'on ne trouvât pas cela bien. Toutes les femmes l'assurèrent que cela n'avait aucun inconvénient: l'ambassadeur parut en avoir un peu d'humeur.

Je fus le lendemain matin chez la princesse; je parlai de notre voyage. Elle me dit qu'elle était extrêmement reconnaissante de mon honnêteté, mais qu'elle avait changé d'avis pour les propos que cela pourrait faire tenir. Je plaidai ma cause avec tant de chaleur, que je la persuadai; elle me promit que nous partirions ensemble, et me parut sensible au prix que je mettais à la suivre. M. de Guines la vit dans la journée, et l'effraya encore sur mes soins. J'arrivai comme il sortait, et devinai facilement ce qui se passait en elle. « Je n'insiste plus, lui dis-je; les persécutions « l'emportent sur votre courage. Je regretterai toute « ma vie une occasion que je ne retrouverai plus d'é« claircir à vos yeux bien des événements bizarres, et

« de vous prouver que ma conduite est moins inconsé-
« quente que vous ne le pensez peut-être. » Je voyais dans ses yeux de la curiosité, de l'intérêt, une sorte d'attendrissement. « Ne craignez plus rien, me dit-elle, « vous avez trop de plaisir à venir avec moi, et je « perdrais trop à vous en empêcher; cela ne changera « plus. » Elle me tendit la main, je la baisai; et dès cet instant, si elle a voulu, elle n'a pas pu douter qu'elle ne fût adorée. Notre départ fut fixé pour le lendemain à midi.

Je me rendis avec exactitude chez la princesse. « Mes « affaires, me dit-elle, ne seront pas finies avant cinq « heures, venez avec moi dire adieu à madame Pous-
« chkine, qui part pour Bristol. » Elle quitta la princesse avec regret et pleura beaucoup, ainsi que la baronne Dierden et miss Johnson. « Je serais bien plus mal-
« heureux que toutes ces femmes-là, dis-je tout bas à « madame Czartoryska, si je ne partais pas avec vous. » Un regard charmant fut sa seule réponse. Je retournai chez elle à cinq heures; on me dit qu'elle était incommodée et qu'elle dormait. Ce sommeil me parut suspect. Je m'arrêtai dans une petite taverne, au coin de Berkley-square, et lui écrivis pour lui demander de me rassurer: elle me répondit qu'elle ne partirait que le lendemain matin; qu'elle me ferait dire l'heure.

Je ne puis exprimer combien d'idées différentes se réunirent dans ma tête. Je voyais avec douleur que M. de Guines, pleurant encore la perte de lady Craven, aspirait à sacrifier à sa vanité la femme à qui il devait tout et l'homme qui l'avait le mieux servi. Je vis dès lors clairement que la reconnaissance était

moins sacrée que son amour-propre, et que cet homme pouvait être ingrat. J'aimais trop véritablement la princesse, pour que la crainte de la compromettre ne me rendît pas patient et raisonnable. Je retournai chez l'ambassadeur, où je devais souper avec milord Sandwich et toute la canaille nécessaire pour chanter des *keilets.* Je ne pouvais garder mon secret davantage. J'écrivis à la princesse que je ne doutais pas que M. de Guines n'eût encore dérangé ses projets; que j'en étais vivement affligé ; que je pouvais juger par moi-même qu'il sentait combien il était impossible de la voir et surtout de la connaître sans l'adorer, que j'étais bien loin de vouloir dire du mal de M. de Guines, mais qu'il ne pouvait pas exister de bonheur pour moi sans lui consacrer à jamais mes jours, et que j'étais l'être le plus indépendant qu'il y eût au monde. Je transcrirai ici la réponse de la princesse ; le premier billet peint autant son caractère qu'une plus longue lettre.

« *Rien au monde ne pouvait m'étonner plus que ce*
« *que je viens de lire; mais ce qui ne m'étonne pas et*
« *ce qui ne m'étonnera jamais, c'est la franchise et la*
« *sensibilité de votre âme. Il existe entre nous des obsta-*
« *cles insurmontables dans lesquels, je vous jure, que*
« *M. de Guines n'entre pour rien. Je ne dois, je ne puis*
« *pas avoir d'amant; mais vous m'inspirez un intérêt*
« *qui durera autant que ma vie; quelques lieux que*
« *nous habitions, quel que soit votre sort, j'exige que*
« *vous m'en informiez: ma tendre amitié m'en donne*
« *le droit. Nous ne pouvons aller ensemble à Douvres,*
« *mais venez me voir avant mon départ.* »

L'ambassadeur me proposa d'accompagner tous deux

la princesse jusqu'à Douvres; je refusai de la manière la plus tranquille et la plus indifférente qu'il me fut possible. Ma nuit se passa dans des convulsions de rage et de désespoir, que je ne comprenais pas moi-même : je me craignis; je n'aurais pas répondu de moi, si j'avais rencontré M. de Guines chez madame Czartoryska. Je résolus donc de me garder contre moi-même. Je m'enfermai, et j'ordonnai à un de mes gens d'aller chez elle, et de venir m'avertir dès qu'elle serait partie; je comptais la rejoindre sur le chemin, l'arrêter et avoir avec elle cette explication si importante pour tous deux.

Je restai dans cet état jusqu'à cinq heures, que M. de Guines frappa lui-même à ma porte, et me demanda si je voulais dîner. J'ouvris : il me dit que la princesse me faisait ses compliments; qu'elle était partie à midi, fort étonnée de ne m'avoir pas vu : la foudre tombée sur ma tête m'eût moins accablé. Je dis à M. de Guines (par qui celui de mes gens, chargé de m'avertir, avait sans doute été gagné), que je ne pouvais dîner chez lui. Je courus à mon écurie, je sellai moi-même le premier cheval venu, et je fus sur le chemin de Douvres aussi vite que je pus. Mon cheval, trop jeune et point en haleine, manqua à Sittingborn. J'appris que la princesse n'était qu'à six milles de moi, et qu'elle avait rejoint ses enfants et ses gens. Je craignis de la compromettre : je lui écrivis une lettre dont le désordre peignait bien mon amour et mon désespoir. Je retournai à Londres avec précipitation; j'arrivai encore assez tôt pour jouer à un club assez gros jeu pour être remarqué et pour faire croire que je n'étais pas sorti de la ville. Je reçus le lendemain une réponse triste et tou-

chante de madame Czartoryska ; elle m'assurait du plus tendre intérêt, et semblait affligée des liens qui m'attachaient à elle.

Au bout de quelques jours, je reçus une lettre du chevalier d'Oraison ; il avait vu la princesse à son passage à Bruxelles ; elle était malade, dévorée de quelque chagrin secret. Je restai encore plus d'un mois en Angleterre. Je fus à Portsmouth avec le roi. Je crus enfin pouvoir partir pour Spa sans inconvénient. Nous nous séparâmes assez froidement, l'ambassadeur et moi : je l'avais pénétré ; je n'étais plus qu'un objet d'embarras pour lui.

Enfin j'arrivai à Spa. La princesse me reçut assez froidement, et me parut plus que jamais attachée au prince Repnine. M. de Guines n'avait rien négligé, depuis qu'elle avait quitté Londres, pour me persuader qu'il en était aimé ; qu'elle lui avait donné son portrait, et toutes les autres preuves qu'une femme peut donner. Je résolus donc de me détacher d'elle à quelque prix que ce fût, et de la traiter avec beaucoup d'indifférence. Je vivais à merveille avec le prince Repnine, qui ne se doutait pas que je fusse amoureux. La princesse parlait de l'ambassadeur avec un intérêt dont j'étais assez choqué pour désirer qu'elle me crût attaché à une autre ; mais aucun objet ne pouvait me distraire d'elle.

Les redoutes et les assemblées me firent cependant faire connaissance avec madame et mademoiselle de Saint-Léger, toutes deux Irlandaises. Madame de Saint-Léger avait entre quarante et quarante-cinq ans ; elle avait été jolie, et sous un maintien réservé conservait du goût pour le plaisir. Sa fille, âgée de dix-huit ans,

était aimable et jolie. Je dansais, je montais à cheval avec elle : toutes deux prirent du goût pour moi. La mère, quoique jalouse de sa fille, et devenue plus sévère pour elle, se rendit justice, et sentit qu'elle me perdrait absolument si elle m'empêchait de voir sa fille : je devins donc fort assidu dans la maison. La princesse me fit des plaisanteries. « C'est vous qui l'avez voulu, « lui dis-je en riant, et d'un mot vous pourriez l'em-« pêcher. » Mes soins pour mademoiselle de Saint-Léger furent bientôt publics. Une querelle que j'eus avec M. Branicki montra pourtant à la princesse qu'il s'en fallait bien que j'eusse cessé de m'intéresser à elle.

M. Branicki, depuis longtemps amoureux de la princesse, et toujours mal reçu, en parla d'une manière que je ne pus supporter : je le lui dis franchement, et nous nous parlâmes avec toute la fierté de deux hommes qui ne s'aimaient pas. Cette querelle eût été plus loin sans lady Spencer. La princesse apprit avec quelle chaleur je l'avais défendue, et m'en sut gré. Il y eut une course de chevaux où un des miens gagna : je fis hommage du prix à mademoiselle de Saint-Léger. Dans l'instant même madame la princesse Czartoryska se trouva mal, et retourna chez elle. J'étais bien loin d'en soupçonner la cause, et à peine y pris-je garde. Une longue et dangereuse maladie suivit cet évanouissement. Je ne la quittai pas, et lui rendis tous les soins qui m'étaient dictés par mon cœur. Je m'éloignai à mesure que sa santé se rétablit et que je les crus moins nécessaires.

Tout le monde partait de Spa ; et je m'arrangeais pour partir avec madame et mademoiselle de Saint-Léger,

lorsque le prince Repnine, qui n'avait aucune raison de se méfier de moi, me dit qu'il était obligé de rester encore quinze jours environ et de ramener madame Tschernischeff, que je ferais sûrement plaisir à la princesse de lui proposer de revenir à Paris avec elle. Je ne me fis pas prier : la princesse m'était bien plus chère qu'il ne croyait. Nous partîmes donc, et le prince Repnine nous reconduisit quelques postes. Nous faisions de petites journées, et je voyageais sur mes propres chevaux. Madame Czartoryska était encore très faible, et se trouva très fatiguée en arrivant à Bruxelles ; elle ne voulut pas souper et se coucha. Je restai à lui tenir compagnie. Nous parlâmes de l'Angleterre, et la conversation regarda bientôt le comte de Guines et lady Craven. Je lui racontai avec détail tout ce que son départ m'avait fait souffrir : ses yeux se remplirent de larmes. « Finissons, me dit-elle, et ne renouons « jamais un entretien si dangereux. » Il était trop tard, et il fallait que notre destinée fût remplie. La princesse m'aimait et me le dit. Tant de bonheur fut empoisonné par l'effroi que lui causaient son sentiment et les suites horribles qu'il ne pouvait manquer d'avoir. Elle voulut s'ôter tous les moyens de s'y livrer : nous nous séparâmes, et passâmes la nuit la plus agitée.

Le prince nous proposa d'aller le lendemain à Anvers voir un cabinet de tableaux qu'il voulait acheter. Il fut arrangé, sans qu'elle pût s'y opposer, qu'elle irait avec moi dans un petit phaéton que j'avais amené d'Angleterre, avec des chevaux qu'elle s'était souvent amusée à mener elle-même à Spa. Nous ne fûmes pas

plutôt en liberté, que la conversation suivante commença :

« Il serait inutile, Monsieur de Lauzun, de chercher « à vous cacher combien je vous aime ; mais je dois « à ce sentiment même, qui m'est plus cher que la vie, « de mettre devant vos yeux tous les malheurs irré- « parables qu'il entraînera pour tous les deux si nous « n'avons pas le courage de nous séparer prompte- « ment. Écoutez-moi sans m'interrompre, vous juge- « rez, par les aveux que je veux vous faire, s'ils ont « dû me coûter.

« Née avec des avantages et quelques agréments, je « reçus bien jeune les hommages des hommes : ils « flattèrent mon amour-propre, et depuis que je me « connais, je me connais coquette. J'épousai mon mari « sans amour, et n'eus pour lui qu'une amitié bien « tendre, qu'il mérite chaque jour davantage. De tous « ceux qui me rendaient des soins, le roi de Pologne « fut le plus assidu. Le plaisir de l'emporter sur la « plus belle femme de Varsovie me les fit recevoir « avec complaisance : je n'y cédai cependant pas.

« Le prince Repnine, ambassadeur de Russie, vint « à Varsovie. Il fut amoureux de moi, et mal reçu. « Les troubles qui déchirèrent mon infortuné pays lui « donnèrent bientôt occasion de me prouver à quel « point je lui étais chère. Mes parents et mon mari « irritèrent fortement l'impératrice, en s'opposant tou- « jours à ce qu'elle voulait. Repnine reçut contre eux « les ordres les plus sévères. Les princes Czartoryski « continuèrent à être coupables et à n'être jamais « punis. L'impératrice, indignée que ses ordres n'eus-

« sent pas été exécutés, ordonna au prince Repnine « de faire arrêter les princes et de faire confisquer « leurs biens. Elle lui mandait que sa vie répondait de « de son obéissance. Les princes étaient perdus si le « prince Repnine n'eût pas eu le généreux courage de « lui désobéir. Je crus devoir être le prix de tant de « tendresse : je dirai plus, même en me donnant à la « reconnaissance, je crus céder à l'amour.

« Je fus bientôt le seul bien qui restât au prince « Repnine. Il perdit son ambassade, ses pensions, la « faveur de l'impératrice, et parce qu'il m'avait marqué « de l'intérêt, à peine resta-t-il mille ducats de revenu à « l'homme dont le faste avait ébloui toute la Pologne. « Il ne pouvait revenir en Russie ; il me demanda de « voyager et de me suivre : je ne balançai pas à tout « quitter pour lui. Le comte de Panine, son oncle, le « raccommoda avec l'impératrice, qui lui fit dire d'aller « prendre le commandement d'un corps considérable « à l'armée du maréchal de Romantzoff. Il refusa, et « acheva d'irriter l'impératrice contre lui.

« Nous vécûmes parfaitement ensemble jusqu'à ce « qu'il soit devenu jaloux du comte de Guines ; et il « l'a été d'une manière si violente, si insultante, que « j'en ai été offensée : il me semblait que je méritais « plus de confiance de l'homme pour qui j'avais tout « fait. Je supportai cependant son humeur avec pa- « tience ; mais l'ambassadeur m'en parut plus aimable : « je l'avouerai franchement, je fus flattée de lui plaire, « et je l'aurais certainement aimé s'il s'était moins « uniquement aimé lui-même. Je m'arrachai au goût « que je sentais pour lui : celui que vous avez pris pour

« moi l'a détruit. Mon cœur n'en a que trop senti la « différence. Je suis sûre maintenant de vivre et de « mourir malheureuse ; mais je ne ferai point mourir « de douleur l'homme qui a tout sacrifié pour moi, et « à qui il ne reste que moi dans le monde.

« Fuyez, oubliez une femme qui, suivît-elle son « penchant, ne peut rien pour votre bonheur. Croyez-« moi, l'amour qui n'est pas fondé sur la confiance « n'est qu'un supplice ; et quel droit ai-je à la vôtre ? « Pourrez-vous en avoir dans celle qui a trahi le prince « Repnine, et qui a eu du goût pour M. de Guines ? « Chaque marque d'amour que vous recevrez de moi, « vous prouvera, me prouvera à moi même que je « puis aimer deux fois : la femme qui a changé peut « changer encore ; et pensez-vous que celle qui aura « abandonné sans pitié le prince Repnine, à qui elle « devait tout, vous épargnera davantage, vous dont les « droits finiront dès que son sentiment pour vous « finira ? Vous ne savez pas d'ailleurs à quel excès je « suis capable de vous aimer, et tous les malheurs qui « peuvent suivre une telle passion, et tous les remords « qui me dévoreront sans cesse : un voile entre le « reste de l'univers et mon amant m'empêchera de « voir tout ce qui ne sera pas vous, l'entier oubli de « ma considération, de ce que je dois à mon mari, à « mes enfants, à mes parents, à moi-même, la juste « jalousie du prince Repnine ; chaque jour sera mar-« qué par des craintes ou par des évènements funestes : « une telle vie peut-elle durer longtemps ?

« — Vous devez trop au prince Repnine, lui dis-je ; « de nous deux, ce n'est pas lui qui doit mourir de

« douleur ! Que je vous voie encore quelques jours,
« que je jouisse du dernier bonheur qui existera pour
« moi, et je me sépare pour jamais! Souvenez-vous
« quelquefois que je vous adorerai jusqu'à mon dernier
« soupir, et que je vous ai perdue; que je vous ai
« aimée assez pour vous fuir: peut-être aurais-je plus
« fait pour vous que le prince Repnine. O la plus ten-
« dre, la plus honnête des créatures! c'est à ton amour
« que je devrai de n'être pas un monstre d'ingrati-
« tude; c'est à ta générosité que je devrai mon hon-
« nêteté; c'est du moins une consolation pour tous
« deux. »

Nous étions de bonne foi; mais nous ne savions pas nous-mêmes à quel excès nous nous aimions. Les deux cœurs les plus tendres, les plus ardents de l'univers peut-être s'étaient rencontrés. Nous ne trouvâmes pas à Anvers le cabinet pour lequel le prince y avait été; il était vendu: on lui parla d'un autre qu'il pourrait y avoir à Amsterdam, et qui lui conviendrait davantage. Cela le détermina à profiter de l'occasion pour faire le voyage de Hollande. Je refusai courageusement d'en être, et tins bon jusqu'à la veille du départ. Un regard de la princesse me fit oublier tous mes projets: j'acceptai les propositions du prince, et le lendemain nous partîmes tous. Le bonheur, le danger d'être ensemble avaient rempli nos têtes d'une agitation, d'une confusion indéfinissables. Tous nos compagnons de voyage dormaient heureusement pour nous, et notre trouble ne fut pas remarqué: la nuit vint, et nous ne nous contraignîmes plus. Les larmes de la princesse coulaient: j'y mêlai les miennes. Tout

à craindre, tout à souffrir, rien à espérer, notre douleur nous accablait, et ne nous laissait pas même la force de faire des réflexions distinctes. Nous arrivâmes à onze heures du soir à une mauvaise cabane, où nous fûmes obligés de passer la nuit. La princesse et la Bochdanowitz (vieille femme de chambre polonaise de la princesse) couchèrent dans une chambre, et tous les hommes dans l'autre.

Quelques heures après, la Bochdanowitz fit des cris affreux qui n'éveillèrent personne; mais je ne dormais pas, je courus voir ce qu'elle avait: un homme qui s'était caché dans la chambre avait pensé la faire mourir de peur. Je le chassai avec assez de peine. La princesse était éveillée; elle m'appela. Je me mis à genoux près d'elle: mes yeux ne pouvaient exprimer tout l'amour qui était dans mon cœur; mais ils en montraient beaucoup. « Vos peines, me dit-elle, dé« chirent mon âme; mais elles me sont chères: il m'est « si doux de vous voir partager les miennes. Si nous « ne pouvons être heureux, soyons du moins constants « et irréprochables. » Nous nous promîmes un courage et une prudence au-dessus de nos forces.

Nous partîmes un peu plus calmes, et avec un maintien passable : nous arrivâmes au Moerdyck, que nous passâmes sur-le-champ. Je restai dans la chambre du yacht avec la princesse, et tout le monde, craignant d'être malade, se tint sur le pont. Je lui lus un joli roman de Dorat, qui venait de paraître, intitulé : *Sacrifices de l'amour.* Quelques situations avaient rapport à notre position: nous ne pûmes le lire sans un grand intérêt et un grand attendrissement. Que de

charmes réunissait madame de Czartoryska! des années de malheurs et de regrets n'ont pu en effacer l'image. Nous nous arrêtâmes à Rotterdam, et arrivâmes le lendemain à la Haye, où le prince et la princesse furent reçus avec la plus grande joie par M. de Lachernèria, ambassadeur d'Espagne. Je n'eus qu'à me louer de lui, et je n'ai rien à en dire. Madame de Lachernèria, grande, vigoureuse, ardente et chaude Péruvienne, me remarqua, et fut avec moi au bout de dix minutes, comme une connaissance de dix ans; elle ne cessait de questionner la princesse sur mon compte que pour me questionner moi-même, et nous embarrassait également.





CHAPITRE CINQUIÈME

(1773-1775)



OUDAIN, deux jours après que nous étions arrivés à La Haye, à deux heures après minuit, la Bochdanowitz, qui ne parlait pas un mot de français, frappa à ma porte et me dit en mauvais allemand : « Descendez, la princesse se meurt. » (Le prince n'était pas à La Haye, ayant été à la campagne chez le prince d'Orange). Je descendis avec précipitation, et la trouvai en effet sans connaissance. Je ne parvins qu'au bout de quelques heures à lui faire reprendre ses sens. Elle me tendit la main dès qu'elle m'aperçut près d'elle. « Je suis con-« tente, me dit-elle, je meurs dans les bras de ce que « j'aime, sans avoir rien à me reprocher. » Elle eut

dans la journée de fréquentes et de violentes attaques de nerfs, et s'évanouit souvent.

Je connaissais de réputation le célèbre Gaubius, professeur en médecine. Je fus le consulter à Leyde, et partis au point du jour. J'expliquai à M. Gaubius, dans le plus grand détail, la maladie que la princesse avait eue à Spa, et celle qu'elle avait alors, sans lui dire son nom ; il me demanda si elle était ma femme ; je lui répondis que non, mais qu'elle était ma sœur. Il me demanda ensuite si j'étais médecin ou chirurgien ; je lui répondis que non : « Vous êtes donc, me dit-il, « le plus tendre et le plus intelligent de tous les frères. » Il me rassura sur l'état de la princesse, me dit qu'il n'était pas dangereux ; qu'il était trop vieux et trop goutteux pour que sa santé lui permit de l'aller voir. Il m'ordonna pour elle un régime dont il me garantit le succès, me chargea de lui rendre compte de ses effets, et me dit qu'il serait bien aise de voir la malade quand elle serait moins faible. Je revins à La Haye. La princesse apprit avec plaisir et reconnaissance ce que j'avais fait.

Nous déterminâmes que je la ramènerais jusqu'à Bruxelles, après avoir fait durer le voyage de Hollande le plus longtemps que nous pourrions, et que je partirais ensuite pour l'Italie. Les amants sont comme les enfants, ils ne sentent que par moments une peine éloignée, et ils sacrifient beaucoup au présent. Dix ou douze jours de bonheur nous semblaient suffisants pour payer notre vie. Ce court répit nous calma. La princesse se rétablit. Je ne pensais pas à lui rien demander dont elle pût jamais

se repentir. Je voyais toute sa tendresse, et ne désirais rien.

Dans ce temps cependant je fus jaloux sans aucun sujet de l'être, et ce fut d'une manière si extravagante, que je ne puis m'empêcher d'en parler.

J'avais vu à Londres un jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne, et cousin du prince, qui avait été élevé en Angleterre, et à qui je n'avais jamais fait grande attention. Madame de Czartoryska me dit qu'on l'attendait à La Haye. Cela ne me fit d'autre effet que de craindre l'importunité d'un tiers. Un soir que j'étais à la comédie avec le prince et la princesse, on vint lui dire tout bas que le prince Poniatowski venait d'arriver, et il sortit. Je ne puis exprimer la révolution que cela fit en moi. Tous les agréments du prince Poniatowski, tous les avantages qu'il avait pour plaire à sa cousine, avec laquelle il était destiné à vivre, se présentèrent à mon esprit, et me tournèrent la tête. Je sortis de la comédie, et rentrai chez moi. Je fis d'affreuses réflexions : la princesse me parut perdue pour moi, et perdue dans le moment. Je m'effrayai tellement, que je me déterminai à fuir et à partir sur-le-champ pour l'Italie.

J'envoyai chercher des chevaux de poste, et j'ordonnai ma voiture. Dix heures étaient passées. La princesse, étonnée de ne pas me voir arriver chez madame de Lachernèria, chez qui elle soupait, sortit sans rien dire, prit la première voiture qu'elle trouva dans la cour, et vint à notre auberge. Elle fut très surprise de trouver à la porte ma chaise de poste attelée et chargée. Elle demanda où j'étais, et monta à ma chambre.

« Que signifie ceci ? me dit-elle ; où allez-vous ? —
« Mourir loin de vous, lui répondis-je avec désespoir,
« fuir des malheurs plus grands encore que d'en être
« séparé. — Je ne vous entends pas ; expliquez-vous ;
« vous êtes hors de vous-même ; croyez-vous que je
« puisse vivre et vous voir dans l'état où vous êtes ? »
Les yeux de la princesse me montraient tous mes torts, et combien j'avais de raisons pour être tranquille. J'étais honteux de mon extravagance et embarrassé de l'avouer ; il le fallut bien cependant. La princesse ne me fit ni reproches ni plaisanteries ; elle m'embrassa : « Ne crains
« jamais de perdre mon cœur ; je suis fâchée que tu
« aies tant souffert ; mais combien je sens le prix de
« tant d'amour. Ne perdons pas de temps : on nous
« attend chez l'ambassadeur d'Espagne ; le moindre
prétexte suffira pour nous excuser. » Elle dit en descendant à mon valet de chambre : « Il ne partira pas, il ne partira plus, » avec une grâce inexprimable. Nous partîmes pour Amsterdam, et nous arrêtâmes à Leyde pour voir le docteur Gaubius. Il causa longtemps avec la princesse : « Il est, lui dit-il, des maladies rarement
« dangereuses pour les femmes, et que les médecins
« ne peuvent guérir. Votre frère, ajouta-t-il en riant,
« en sait peut-être plus que moi (la princesse rougit) ;
« soyez constants et prudents, vous serez heureux. Je
« n'ai jamais vu de femme mieux aimée. » Il lui parla de notre conversation avec intérêt. Rien n'était perdu avec une âme si tendre. On ne pouvait être plus aimable à aimer.

Nous partîmes tard pour Amsterdam. La nuit était obscure. J'étais au fond d'une grande gondole avec la

princesse; je pressais ses mains contre mon cœur, je la serrais dans mes bras sans qu'elle m'opposât de résistance. Elle se coucha sans souper; et, selon ma coutume, je restai près de son lit. Nous nous embrassâmes avec tendresse dès que nous fûmes seuls; je ne pus réprimer des désirs qu'elle semblait partager; j'osai beaucoup, et fus bientôt puni. « Je n'aurais pas cru, « me dit-elle avec douleur et indignation, que l'être « qui m'est si cher eût oublié si vite ses promesses et « ses résolutions; et qu'il eût voulu sacrifier le bon- « heur de ma vie à un instant de plaisir. Il m'était si « doux de devoir à votre amour jusqu'à mon honnê- « teté et ma tranquillité! » Sa femme de chambre entra; elle dit qu'elle voulait dormir, et me renvoya.

Il n'est pas d'état plus affreux que d'avoir mérité la colère de ce qu'on aime avec excès. Je passai la nuit dans la douleur et le repentir. Le lendemain à huit heures du matin, M. Oniecki vint me prendre, et, quelque chose que je pusse faire, me mena promener et voir ce qu'il y avait de curieux dans Amsterdam et aux environs, jusqu'à huit heures du soir. La princesse me traita avec une froideur qui me désolait; elle m'aimait trop pour s'en apercevoir sans en avoir pitié. Elle s'approcha de moi, et me dit tout bas : « Vois « combien je suis à plaindre, et je suis sûre que tu ne « seras plus coupable; moi te punir, moi t'affliger, je « n'en désire pas le courage. » Ce peu de mots me rendit la vie. Le souper fut gai, et le départ fixé pour le lendemain. On proposa de revenir dans de petits cabriolets à deux places que l'on mène soi-même, et qui vont extrêmement vite. On me destina à mener la

princesse, comme étant le meilleur cocher. Elle commença par refuser; mais elle vit tant de tristesse dans mes yeux, qu'elle y consentit. Nous partîmes. Je la trouvai sérieuse pendant le chemin : je lui demandai ce qu'elle avait : « Je ne veux pas te gronder, me « répondit-elle; je t'ai pardonné de bon cœur, mais « une si forte impression ne peut facilement s'effacer; « et ce n'est pas de toi, c'est de moi que je suis mé- « contente, et si j'ai eu tort d'avoir en toi une confiance « aveugle, je suis bien coupable, j'ai de furieux repro- « ches à me faire. » Je dissipai facilement ses craintes; les larmes les plus tendres en furent le prix. Nous restâmes encore une semaine à la Haye.

Il fallut enfin revenir à Bruxelles, où nous comptions de bonne foi nous séparer pour toujours. Nous pensâmes mourir de désespoir : je crachais tous les jours plusieurs mouchoirs de sang. La princesse n'était pas en meilleur état que moi; elle pensa mourir le jour que nous traversâmes le Moerdyck. Je passai la nuit près d'elle. « Nous nous sommes engagés, me dit-elle, « à plus que nous ne pouvons tenir : l'excès de ton « amour et de ton courage pourrait encore me sauver « la vie. Serais-tu capable (uniquement aimé) de n'être « pas jaloux du prince Repnine, de te contenter de « mon cœur, de ne prétendre à rien de plus? » Un nouveau plan de vie fut arrangé d'aussi bonne foi que les autres, et, comme on le verra par la suite, sans un plus grand succès. Nous ne nous arrêtâmes qu'un jour à Bruxelles, et revînmes à Paris.

Je quittai la princesse à Senlis, et fus passer vingt-quatre heures à Haute-Fontaine, bien différent de ce

que j'en étais parti. J'arrivai le lendemain à neuf heures du soir à Paris; je descendis à l'hôtel de Chartres, où logeait la princesse. J'y trouvai le prince Repnine. Il me reçut honnêtement; mais il avait l'air froid et contraint. Madame Czartoryska était dans son lit; elle se trouva mal, dit qu'elle voulait dormir, et nous congédia tous deux. Elle n'eut que le temps de me donner un petit paquet dans lequel était un billet fort tendre et une tresse de ses cheveux que j'avais vivement désirée. Vers les onze heures du soir, d'Oraison entra dans ma chambre : « Je quitte un fou, me dit-il, à « qui j'ai promis d'aller le rassurer demain matin de « bonne heure. Voilà ce qui vous attire ma visite si « tard : le prince Repnine s'est fourré dans la tête que « vous étiez amoureux de la princesse et aimé. Je lui « ai dit que j'étais sûr que non, que je vous con- « naissais un autre attachement, et pour plus de « sûreté, je suis venu vous en parler. » Mon trouble et ma confusion apprirent au chevalier qu'il s'était trompé. « Vous êtes, me dit-il, le plus bizarre et le « plus léger de tous les hommes. Et la jolie Marianne, « vous ne l'aimez donc plus? » Je lui contai ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté Londres; il me blâma moins, me plaignit, et ne me rassura pas sur l'avenir.

D'affligeantes réflexions consumèrent ma nuit entière. J'allai le lendemain savoir des nouvelles de la princesse; je ne la trouvai pas mieux que la veille. Le prince Repnine, que je rencontrai, me parut assez tranquille. La princesse me reçut froidement. Je ne voulus pas m'en plaindre, et je souffris en silence.

Quelques jours se passèrent de la sorte sans que le prince Repnine me laissât lui parler seul une minute. Il avait l'air satisfait et calme. Je ne dormais ni ne mangeais. Je crachais beaucoup de sang ; je voulais cependant cacher mon état, mon mouchoir plein de sang me trahit. « Que vois-je ! me dit-elle en passant « à côté de moi ; venez à sept heures je serai seule ; « je veux vous parler absolument. » Je fus exact. « Mon « ami, me dit-elle en entrant, vous êtes bien malade ; « c'est ma faute sans doute ; de deux êtres qui me « sont bien chers, l'un doit donc mourir de douleur ! « Qu'avez-vous, ouvrez-moi votre âme, je le veux, je « l'exige, je vous le demande à genoux. — Je n'ai rien « (en la serrant dans mes bras) ; je n'ai besoin que de « courage, il ne tient qu'à vous de m'en donner. Dites « que vous m'aimez ; j'ai besoin de l'entendre. — Oui, « mon ami, mon tendre ami, je vous aime, je vous « adore ; il n'est point de puissance qui m'empêche « de vous le dire. Armez-vous de patience ; persistez « dans une conduite qui me fait ajouter à tant de « tendresse l'estime la plus méritée. Votre manière de « vivre avec le prince Repnine est trop bonne ; il ne « peut vous accuser de sécheresse ni de fausseté. Je « me reproche bien sévèrement les peines que je vous « cause. Je lui en épargne cependant le plus qu'il « m'est possible ; il m'en coûte doublement de n'être « pas franche et de vous traiter devant lui d'une ma-« nière si différente. C'est à ces précautions cependant « que je dois la sécurité dont j'espère qu'il jouit en-« core et dont la perte entraînerait pour nous tous les « suites les plus fâcheuses. Ne te fâche pas, mon ami ;

« la raison fait des représentations, mais l'amour ordonne; et où il parle, il est toujours le plus fort. « Ménage une vie qui est tout mon bien; ménage le « sang que je rachèterais de tout le mien. — Oh! mon « amie, vous y versez un baume, un calme que je « croyais à jamais perdu. Mon cœur n'est point indigne du vôtre; il est capable aussi de générosité. Je « rends au prince Repnine toute la justice qu'il mérite. Plaise à Dieu qu'il ne soit jamais malheureux « par moi! Que tous les soins, que tous les égards « soient pour lui! Un regard me consolera, me rappellera que je vous suis plus cher que tout, me « rassurera, si j'étais injuste. Ma chère amie, je ne « souffrirais jamais autant que si je vous connaissais « de justes reproches à vous faire. »

Le prince Repnine arriva lorsque nous nous y attendions le moins; nous en fûmes embarrassés, et malgré nous il s'en aperçut; car dès ce moment il lui fut impossible de contenir sa jalousie; elle fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme violent, généreux et sensible. Il savait combien une scène ferait de mal à la princesse, il désirait la lui épargner : il sortait lorsqu'il craignait de n'être plus maître de lui. Il fut un soir chez madame l'Huilier. « Je me meurs, lui dit-il, « je ne puis plus supporter la crainte que je me suis « imposée; il faut que je vous ouvre mon âme. M. de « Lauzun adore la princesse et en est adoré. Il est fier « et jaloux autant que moi; il doit me haïr. Sa conduite honnête et modérée est la plus forte preuve de « tout l'empire que votre amie a sur lui, empire « qu'elle a sans doute acheté du don de son cœur et

« de sa personne. De viles tracasseries ne sont pas fai-
« tes pour deux hommes qui doivent se reconnaître
« dignes d'elle. L'un de nous doit périr, ou nous ne
« serons jamais tranquilles ni l'un ni l'autre; il me
« ravit le seul bien auquel mon bonheur fût attaché,
« je le défendrai. » Ce fut inutilement que madame l'Huilier voulut le calmer. Je reçus le lendemain le billet suivant :

« *Mon estime et ma haine vous sont connues : défen-*
« *dons un bien que nous ne pouvons partager ; l'un de*
« *nous doit périr par la main de l'autre. Je vous laisse*
« *avec confiance le choix du temps, du lieu et des*
« *armes.*

NICOLAS VASSILIÉVITSCH REPNINE. »

Je fis la réponse suivante :

« *Le prince Repnine ne me croira pas capable de*
« *crainte. Je l'estime assez pour refuser l'honneur*
« *qu'il me propose. Je n'accepterai point un combat*
« *qui compromettrait une personne que je respecte,*
« *et qui la priverait de l'un de ses plus fidèles amis. Si*
« *le prince m'attaque, je défendrai mes jours de ma-*
« *nière à lui prouver que je ne veux pas répandre le*
« *sang d'un homme à qui madame la princesse Czar-*
« *toryska doit autant.* LAUZUN. »

Après avoir reçu ma réponse, il me fit prier de l'attendre chez moi le lendemain de bonne heure. Il vint en effet dans la rue Saint-Pierre, où je logeais; on nous laissa seuls, et la conversation suivante commença.

PRINCE REPNINE.

« Ecoutez-moi, monsieur, et vous ne me refuserez « pas ce que je vous ai demandé. C'est mon rival, « c'est mon ennemi que je prends pour juge de ce qui « me reste à faire dans l'affreuse position où je suis. « Je fus nommé ambassadeur de Russie en Pologne, « pendant le commencement des troubles. Je vis, j'a- « dorai la princesse ; je sacrifiai tout au bonheur de « le lui prouver. Sa famille offensa souvent l'impéra- « trice. Je reçus contre ses parents les ordres les plus « rigoureux : ils ne furent pas exécutés, j'en fus vive- « ment réprimandé ; ma tête devint responsable de « leur conduite. Les princes Czartoryski ne cessèrent « jamais d'être coupables, et ne furent jamais punis. « Je perdis la faveur et la confiance de ma souveraine. « Je vis écrouler la plus étonnante fortune qui se soit « annoncée dans l'empire russe. Je fus rappelé pour « me justifier. Le crédit de M. le comte Panine, « mon oncle, sauva seul mes jours. L'impératrice « nomma à l'ambassade de Varsovie et je me rési- « gnai à y vivre comme particulier. Généreuse et « sensible, la princesse Czartoryska crut se devoir à la « reconnaissance, pour prix de tant de services ; je fus « heureux *. L'impératrice m'ordonna de joindre

* L'édition d'après laquelle nous révisons notre texte, laisse ici, en blanc, quelques mots qui manquent sur le manuscrit déchiré en cet endroit. Nous les rétablissons d'après la version adoptée par notre confrère Louis Lacour.

(G. d'H.)

« l'armée de Romantzoff: je refusai d'obéir. Tous ses « bienfaits me furent ôtés; il ne resta plus qu'une pen- « sion médiocre, suffisante pour vivre, à l'homme « dont le faste avait ébloui la Pologne. La princesse « eut la bonté de quitter Varsovie, où je ne pouvais « rester sans dangers. Elle voyagea, je la suivis; elle « reçut partout des hommages. Ils ne la trompèrent « jamais longtemps. Elle démêlait aisément la vanité, « la fatuité, la mauvaise foi de ceux qui les lui ren- « daient. Elle partit pour Londres quelques semaines « après moi : je vous rencontrai à Calais; nous pas- « sâmes la mer ensemble. Le chevalier d'Oraison, que « je connaissais plus anciennement, m'avait souvent « parlé de vous : votre attachement pour la belle lady « Sarah était connu de toute l'Angleterre, et vous « rendait intéressant. Vous craindre fut mon premier « mouvement. Je fus bientôt rassuré en vous voyant « vous fixer et rendre des soins à une jeune et aimable « personne. La fatuité de votre ambassadeur ne me « causa pas une véritable inquiétude. Je partis pour « Spa, où vous vîntes nous joindre. La princesse y fut « toujours triste, malade; mais je vous croyais occupé « de mademoiselle de Saint-Léger, et je n'en devinai « pas la cause.

« Engagé, sans pouvoir m'en dispenser, à ramener « madame de Tschernischeff à Paris, je poussai la « sécurité au point d'être bien aise que vous accom- « pagnassiez la princesse. L'intérêt que vous m'aviez « marqué, la manière dont nous avions vécu ensem- « ble à Spa, m'avaient inspiré du goût pour vous: « mon inclination m'eût porté à vous aimer, si le sort

« ne m'eût forcé à vous haïr. Je ne reçus point de « nouvelles de la princesse pendant tout son voyage « de Hollande. La terreur s'empara de mon âme, « l'avenir se déploya devant moi, je fus certain de « mon malheur avant d'en avoir des preuves. Tout « me l'a confirmé depuis notre arrivée à Paris : la « princesse vous aime. Je la connais trop pour ne pas « la savoir tourmentée de remords; elle ne me verra « pas sans embarras, sans répugnance. Elle souffrira « des peines inimaginables : sans vous je serais encore « tout pour elle. Si elle ne perd ni l'un ni l'autre, « elle nous perd tous deux. Je n'ai point d'asile à « espérer dans mon pays, que j'ai abandonné pour « elle. Tant que j'existerai vous ne serez pas tran-« quille possesseur d'un cœur dont vous connaissez le « prix : tant que vous vivrez, il sera plus à vous qu'à « moi, et chaque instant sera marqué par de nou-« velles inquiétudes et de nouvelles fureurs.

LAUZUN

« Votre haine est juste, monsieur, et, involontaire-« ment criminelle, je la mérite tout entière : mon cœur « n'est cependant pas indigne de vous, ni des hom-« mages qu'il rend à la princesse. J'ai longtemps « combattu une passion, qui ne pouvait être suivie « que par les plus affreux malheurs. J'ai compté « comme un des plus grands celui qui troublait la « paix qui régnait dans votre âme. Entraîné malgré « moi par cette passion déraisonnable, j'ai sans cesse « devant les yeux l'effroyable idée de n'inspirer que

« des remords : prêt à faire tous les sacrifices, jamais « je n'en puis exiger. Je connais tous vos avantages « sur moi, je ne puis que troubler votre bonheur, « mais étranger, nécessairement séparé d'elle par les « circonstances, vous auriez bientôt détruit tout le « mien si j'en pouvais espérer. Je ne déshonorerai « pourtant pas, en la disputant, une conquête qui, « toute glorieuse qu'elle est, doit rester ignorée. Je ne « veux pas que la princesse puisse me reprocher « d'avoir attaqué les jours de celui à qui elle doit tant « de reconnaissance.. Si je périssais, ma mort serait « aisément justifiée; et après avoir causé la vôtre, la « princesse ne vous survivrait pas longtemps. Je m'é- « loignerai, monsieur; j'irai chercher des dangers qui « ne me rendront pas coupable. Je vous plains, je « vous estime, je vous hais; mais ce ne sera que « malgré moi que je me battrai contre vous, et je « vous avertis que je suis et que j'ai voulu être ici « sans armes.

PRINCE REPNINE

« C'en est assez, monsieur; je dois de la franchise à « un si généreux ennemi. Je ménagerai la sensibilité « de madame Czartoryska. Je ne compromettrai point « sa gloire, mais je vais employer ce qui me reste « de crédit sur elle pour lui faire quitter prompte- « ment un pays où elle ne peut pas être heureuse. Je « vous en avertis, monsieur, et je vous demande « votre parole d'honneur de ne pas la suivre.

LAUZUN

« Je n'ai besoin de vous rien promettre, monsieur, « je ne balancerai jamais sur ce que je croirai néces- « saire au bonheur de la princesse, et je ne m'en « rapporterai qu'à moi pour en juger. »

Le prince Repnine sortit de chez moi, et fut chez la princesse ; je ne la vis pas seule le reste du jour. Elle me parut douloureusement et profondément affectée. Elle fut malade, s'enferma de bonne heure dans sa chambre, et ne voulut voir ni le prince Repnine ni moi. Il est des situations pénibles au-dessus du courage, des forces de tout le monde, et des résolutions les plus raisonnables. Ce n'est pas à tout sacrifier à l'objet aimé qu'il y a du mérite, tous les cœurs sincèrement touchés en sont capables ; c'est la manière de supporter le sacrifice qui en fait le prix ; en montrant trop ce qu'il coûte et ce que l'on souffre on le rend impossible. C'est à cette époque que j'ai été égaré par l'excès de ma passion. J'idolâtrais la princesse, je me comptais absolument pour rien, je la comptais pour tout, les malheurs les plus affreux me semblaient préférables à celui de jeter le trouble et le remords dans son âme. Elle lisait dans la mienne ; l'amour et le désespoir se lisaient dans ses yeux ; elle m'aimait et se livrait malgré elle à son penchant pour moi. Mais je voulais, je croyais pouvoir être généreux ; je sentais tout l'empire que j'avais sur elle, je m'en servais pour la défendre contre moi-même. Je lui inspi-

rai de la confiance; sûre de moi, elle ne m'évita plus. Sa tranquillité m'alarma: je devins jaloux, défiant; je ne trouvai plus de mérite à sa conduite, je ne la crus sage que parce que son cœur était devenu plus calme: j'osai le lui marquer. Elle pouvait résister à tout, excepté au malheur de ne pas me voir. Convaincue de tout son amour, elle ne me cacha plus la vivacité de sa tendresse ni celle de ses désirs; elle ne chercha plus à arrêter les miens. Ce n'était rien que de se perdre, il fallait que je fusse certain d'être adoré. J'étais au moment de m'éloigner pour huit jours, et cet effort était au-dessus de mon courage. J'étais encore dans le régiment des Gardes françaises, et rien ne pouvait me dispenser de monter la garde à Fontainebleau. La princesse ne sentait de nécessité que celle de me rassurer en se livrant à moi. J'ai d'affreux moments à me rappeler; je frémis en écrivant, mais un serment sacré m'impose cette terrible tâche.

C'était le 5 novembre; je devais partir le surlendemain pour Fontainebleau. Contre son ordinaire, la princesse avait fait défendre sa porte pour tout le monde, même pour le prince Repnine. J'étais seul avec elle; je lui reprochai d'être triste et sérieuse avec moi. « Je ne puis l'aimer : je suis à vous, me dit-elle ; « jouissez de tous vos droits, il le faut, je le veux. » Je me précipitai dans ses bras; je fus heureux, ou plutôt le crime se consomma. Qu'on juge de l'horreur de mon sort, même en possédant la femme que j'idolâtrais. Elle n'eut pas un instant de plaisir; ses larmes inondèrent son visage, elle me repoussa. « C'en est fait, me « dit-elle, il n'y a plus de bornes à mes torts, il n'y en

« aura plus à mes malheurs ; sortez d'ici. » Je voulais rester, elle se jeta à mes genoux : « sortez, au nom de « Dieu, sortez ! » Frappé comme de la foudre, je n'osai répliquer ; je rentrai chez moi. Ma nuit fut un supplice que moi seul encore je suis capable de concevoir. Je retournai chez elle le lendemain de bonne heure ; ses rideaux étaient fermés ; je les ouvris en tremblant. Elle était sans connaissance ; du sang coulait de sa bouche sur sa poitrine ; une petite boîte ouverte sur son lit m'apprit qu'elle s'était empoisonnée. Je la crus morte, et j'avalai avec avidité ce qui restait dans la boîte. Je ne sais ce que je devins : je vomis beaucoup de sang ; j'eus toute la journée et toute la nuit de violentes attaques de nerfs. Je ne sais ce que je devins pendant vingt-quatre heures, et je sais seulement que je ne sortis pas de mon lit, et que je vomis beaucoup de sang ; ce qui, selon toute apparence, me sauva la vie.

Madame de Lauzun vint me prendre, et me mener à Fontainebleau, où je devais aller avec elle. J'étais dans un état d'affaissement et de stupidité qui ne me laissait pas imaginer de rester. Je priai madame de Lauzun de m'attendre un moment. Je me levai et m'habillai avec beaucoup de peine, et je fus savoir des nouvelles de la princesse. Elle était encore mourante. Je partis cependant ; je fus à Fontainebleau comme un fou. Excepté le temps de mon service, je ne vis personne. J'étais réellement très malade. J'y reçus une lettre de la princesse, que je crois devoir rapporter ici.

« *O mon ami, mon amant! toi que j'idolâtre, toi qui* « *réunis toutes les affections de mon cœur, tu n'es plus*

« *près de moi! Tu es parti, je l'ai voulu. Pourquoi*
« *m'as-tu obéi! Ai-je donc dû faire quelque chose pour*
« *des devoirs que j'ai tous violés! Des horreurs qui*
« *m'environnent, celles de la mort sont les moins affreu-*
« *ses; si tu savais quel avenir s'ouvre devant moi! J'ai*
« *perdu toute espérance, tout droit d'être heureuse. Je*
« *n'ose plus rien promettre, j'ai trahi mes serments.*
« *Que ton amour du moins, que ton bonheur me tienne*
« *lieu de ce que j'ai perdu. Mais, hélas! je parle de*
« *l'avenir, et je me meurs! Je n'aurai point le barbare*
« *courage de t'ordonner de vivre; je ne sais ce qui se*
« *passe en moi, tous mouvements jusqu'alors inconnus.*
« *Je sens mes derniers soupirs sur des lèvres qui brûlent*
« *encore de tes baisers. Viens, ne perds pas une minute;*
« *mourons dans les bras l'un de l'autre : que le bon-*
« *heur et le plaisir soient notre dernière sensation!*
« *Non; n'écoute pas des désirs insensés. Que mes*
« *remords du moins expient ma faute. Puisse le cou-*
« *rage de n'être plus coupable me rendre, aux dépens*
« *de ma vie et de mon bonheur, quelque estime pour*
« *moi-même!* »

Cette lettre, écrite d'une main tremblante, inondée de ses larmes, acheva de m'égarer. Je partis seul pour Paris dès que la nuit fut venue. J'indiquai à la princesse un lieu où nous pourrions nous voir en sûreté. Sa faiblesse était extrême, elle s'évanouissait à tout moment. Je n'étais guère plus fort. Je n'abuserai pas de la patience de ceux qui me liront : s'ils n'ont jamais aimé, peut-être même s'ils n'aiment pas dans l'instant où ils liront ceci, ils me trouveront bien ennuyeux. Je me contenterai donc de dire que cette conversation

nous fit bien du bien et bien du mal. Je retournai à Fontainebleau ; je finis ma garde, qui me parut durer des siècles, et je revins. Notre conduite fut circonspecte pendant quelques semaines. Le prince Repnine était généreux. Le changement affreux dont j'étais la cause, la certitude que je ne voyais pas la princesse seule, l'espérance qu'elle partait bientôt le calmèrent ; il me plaignit, et reprit sa tranquillité.

Il se trompait cependant. Je voyais quelquefois madame Czartoryska seule hors de chez elle ; la sagesse de ma conduite, ma modération semblaient avoir éloigné les dangers qu'elle avait si prodigieusement redoutés. L'amour et la nature ont des droits auxquels on ne saurait échapper. Comment refuser quelque chose à l'amant qu'on adore, surtout lorsqu'il ne demande rien ! La princesse fut à moi, prête à tout souffrir. Dans l'avenir, nos jours nous parurent payés par tant de bonheur ! Incapable de tout autre soin, je voyais la princesse, ou je l'attendais, et à quelque heure que je perdisse l'espérance de la voir avant le lendemain, je me couchais ; mon corps ne pouvait suffire à la fatigue d'être loin d'elle. Le prince Repnine eut quelques soupçons. La princesse s'aperçut qu'il la faisait suivre ; tout lui parut préférable à l'horreur de tromper. Elle prit le terrible parti de lui tout avouer ; cet aveu, fait par une âme généreuse, fut reçu par une âme généreuse. Le prince Repnine ne se permit ni une plainte ni un reproche. « Soyez heureuse, lui dit-il ; je ne me flatte « pas du courage d'en être témoin. Je partirai dans « quinze jours ; je joindrai l'armée russe. » Nous ne crûmes pas devoir offrir aux yeux de cet homme généreux

l'objet et la cause de ses malheurs et de ses peines; je fis un effort que je croyais au-dessus de mes forces; je consentis à aller chez M. le duc de Choiseul, à Chanteloup, jusqu'après le départ du prince Repnine.

Je partis; je recevais chaque jour des nouvelles de la princesse; je souffrais, et je ne vivais pas loin d'elle. Je revins, et trouvai le prince Repnine parti. Qui n'a pas éprouvé une dure contrainte ne peut sentir tout le prix de la liberté. Mon bonheur n'était plus troublé que par la crainte de l'avenir, que par l'horrible certitude de le voir bientôt finir. Nous nous occupions sans cesse des moyens de ne nous séparer jamais. Nous espérions quelquefois; mais le sort de ses charmants enfants nous arrêtait toujours. Ses soins étaient si touchants, ils leur étaient si nécessaires, ils leur réussissaient si bien! Accoutumé à aimer tout ce qui était chez ma maîtresse, je m'attachai fortement à ses enfants. Je crus devoir partager les devoirs de leur mère : mes yeux se remplissaient de larmes en les caressant. J'aimai mieux prévoir toutes les peines qui m'accablaient que de leur ôter une mère que l'on ne peut raisonnablement comparer à aucune autre. Elle pénétra les sentiments qui remplissaient mon âme; ils ajoutèrent à mes droits sur elle. Elle savait que j'eusse donné avec plaisir la moitié de ma vie pour qu'il me restât un de ces enfants précieux dont il me semblait être le père. Nous ne nous quittions plus; nous montions à cheval deux fois par jour pour éviter les visites importunes, dont il n'y avait pas d'autre moyen de se débarrasser.

Le temps de son départ pour la Pologne arriva : son mari resta pour un procès. Je résolus de la reconduire

le plus secrètement et le plus loin que je pourrais : je ne la quittai en effet qu'à deux lieues de Varsovie. Ce voyage avait été charmant, et la princesse chaque jour plus tendre et plus aimable. L'instant où nous nous séparâmes fut terrible. « Mon ami, me dit-elle, il faut « enfin te découvrir un secret que j'ai eu bien de la « peine à te cacher. Tu as tant désiré un de mes enfants, « tu l'auras : je veux te laisser la plus chère, la meil- « leure partie de moi-même ; je suis grosse, et n'ai « point vécu avec mon mari depuis que je me suis « donnée à toi. J'aurai le courage de tout avouer à « mon mari, d'obtenir que le gage le plus cher de notre « ardent amour te soit renvoyé. » Que l'on connaisse mon cœur si l'on veut juger de l'impression que me fit ce discours. Il épuisa mes forces en un moment : je m'évanouis ; et lorsque je repris mes sens, je ne retrouvai plus la princesse. Son beau-père, venu au-devant d'elle, l'avait obligée de m'abandonner ; elle avait laissé un de ses gens pour me soigner. J'étais dans un abattement dont rien ne pouvait me tirer : je me laissai ramener jusqu'à Breslau sans boire ni manger ni proférer une seule parole ; je m'y arrêtai, et y attendis des nouvelles de la princesse. Elles remirent un peu ma tête, et je continuai mon chemin jusqu'à Francfort, où j'appris que le roi était dangereusement malade de la petite vérole.

Je sus sa mort en passant aux Deux-Ponts, ce qui dérangea tous mes projets : je n'étais pas en état de faire ma cour au nouveau roi, et je fus joindre la légion royale, dont j'étais colonel, à Mouzon en Champagne. J'y vécus dans la plus grande retraite, et ne vis absolu-

ment que les officiers de mon régiment. Mon temps se partageait entre mes exercices militaires et la princesse. Je la savais triste, malade ; mais elle écrivait toutes les postes. Plusieurs manquèrent enfin : j'envoyai un courrier qui fit la plus grande diligence. J'appris par son retour que la princesse avait été dangereusement malade, et n'avait pas avec elle la seule personne qui pût me donner de ses nouvelles. Ses forces avaient succombé au terrible aveu qu'elle avait fait à son mari. Elle en avait été reçue avec tendresse et générosité ; mais des vapeurs, des maux de nerfs, une tristesse mortelle, joints aux incommodités de son état, l'avaient mise dans la situation la plus déplorable. Elle désirait vivement me voir, et n'en espérait pas la possibilité. Je demandai à M. de Conflans, aux ordres de qui j'étais, s'il pouvait me donner une permission de trois semaines, que je serais bien aise de passer à la campagne près de Francfort.

Je partis seul et le plus secrètement possible. Le dernier jour je me perdis, et j'allai demander mon chemin à une maison où je voyais de la lumière. Je fus surpris de trouver une famille anglaise et d'apprendre que c'était celle du jardinier de la princesse. Je savais bien qu'il n'était pas difficile d'entrer dans le parc, mais je ne voulais pas être reconnu ; je craignais d'être arrêté par les patrouilles de Cosaques et de ne pouvoir obtenir sans me découvrir qu'on me menât à elle. Il était onze heures du soir ; je vis rentrer les différentes troupes qui venaient de faire leur ronde, et je m'introduisis dans le jardin, où je fus bientôt attaqué par deux gros chiens qu'on lâchait toutes les nuits. Il y en avait un que j'avais donné

à la princesse en Angleterre, je l'appelai par son nom; César me reconnut, et vint à moi me caresser; l'autre chien se retira, et je m'approchai de la maison. Je vis deux femmes qui se promenaient; l'une rentra, et l'autre vint au devant de moi; je la reconnus pour madame Parisot, femme de chambre que j'avais donnée à la princesse. « Venez, me dit-elle, ni les obstacles, ni les distances ne peuvent tromper son cœur, elle vous attendait. » La princesse me serra dans ses bras « Les « besoins de mon cœur me font toujours deviner tes « actions; il était impossible que tu me laissasses l'af- « freuse idée de tout ce qui nous séparait; que tu ne « vinsses pas prêter de nouveaux charmes à ma retraite, « mon unique consolation. » Je passai deux fois vingt-quatre heures à Powonzky : là tout était intéressant pour moi; il en fallut partir. J'avais pris des mesures certaines pour me trouver à ses couches, ou du moins pour être près d'elle.

Je revins un peu plus tranquille que la première fois. De retour à mon régiment, je me procurai tous les mémoires relatifs aux affaires de Pologne, de Prusse et de Russie; et, d'après un grand nombre de bons et de mauvais ouvrages que j'eus la patience de lire, je me fis un système politique sur les intérêts de ces trois puissances. Je fis un assez long mémoire que j'adressai au prince Adam. Il le communiqua à M. de Stackelberg, ministre de Russie à Varsovie, qui l'envoya à Moscou sans que j'en susse rien. L'idée d'être ambassadeur ou ministre de France à Varsovie me donna pour le travail une ardeur infatigable. La princesse approuva mon plan, et chaque poste m'apportait de nouveaux encouragements.

Elle me manda, dans le mois de septembre, qu'elle était moins contente de son mari ; que mon dernier voyage avait été su, et qu'elle craignait que celui que je voulais faire pour ses couches n'eût de grands inconvénients ; mais qu'elle mourrait de douleur s'il n'avait pas lieu. Je partis vers la fin de septembre, et trouvai à Strasbourg une lettre de la princesse, venue par estafette, qui me demandait instamment de retarder mon départ. J'en trouvai une autre à Francfort, plus faite encore pour m'effrayer sur les mauvaises dispositions du prince. Rien ne put me décider à rester loin de la princesse pendant le temps de ses couches. Je lui envoyai un Polonais nommé Miaskowski, que j'avais amené avec moi, et j'allai l'attendre dans une petite ville libre bâtie sur la Vistule et appelée Thorn.

J'y reçus la réponse de la princesse. Elle me mandait qu'elle ne pouvait être si près de moi sans désirer me voir, quelque danger qu'il y eût ; qu'il était important que je ne fusse vu de personne ; que madame l'Huilier me cacherait chez elle, et qu'elle viendrait m'y voir. Je ne perdis pas un instant pour arriver : l'inquiétude, l'agitation, la fatigue, m'avaient changé au point de me rendre méconnaissable. « Vous ne verrez point votre « princesse ce soir, me dit la compatissante l'Huilier, « en m'embrassant ; elle a des douleurs assez vives pour « lesquelles on lui a ordonné de se coucher ; elles se « dissiperont probablement pendant la nuit, et elle sera « demain matin ici de bonne heure. »

Le lendemain, au contraire, les douleurs augmentèrent, et j'obtins avec beaucoup de peine d'être introduit dans le palais bleu, où madame Parisot m'enferma dans

une grande armoire, où l'on mettait des robes, derrière le lit de la princesse. Elle eut un travail douloureux, qui dura près de trente-six heures. J'entendais ses cris, et chacun semblait devoir être le dernier. Je n'entreprendrai pas de décrire ce qui se passa dans mon âme : mes malheurs étaient les fruits de mes crimes ; ce que j'aimais le mieux sur la terre en était la victime. Ce supplice finit enfin : on me tira de ma prison, on me fit entrer dans la chambre de madame Czartoryska. J'inondai son visage de mes larmes ; je ne pouvais proférer un seul mot. « Tu m'as sauvé la vie, me dit-elle : je te « savais là ; je n'ai dû mes forces qu'au courage que « m'inspirait la certitude d'être si près de toi : pouvais-« je en manquer, sûre que tu recevrais mon dernier « soupir. Baise cet enfant, qui m'est déjà plus cher que « tous les autres. Il serait si dangereux pour lui que tu « fusses découvert ! éloigne-toi ; va t'établir à quatre « meilen (huit-lieues) d'ici, dans une ferme dont je puis « disposer. Ce billet te fera bien recevoir par les bonnes « gens qui l'habitent. Nous nous reverrons bientôt ; « vous recevrez tous les jours de mes nouvelles. » Il fallut encore une fois la quitter.

Je gagnai lentement mon nouveau gîte. Je trouvai une maison simple, mais d'une propreté qui allait jusqu'à l'élégance. Je fus reçu par un homme d'environ soixante ans, d'une figure vénérable ; sa femme, un peu plus jeune que lui, paraissait avoir été belle. Deux jeunes femmes d'une figure agréable, dont l'une était au moment d'accoucher, et une petite fille, composaient cette honnête famille. Je remis ma lettre ; elle était conçue en ces termes.

« *Monsieur Dembowsky, je vous prie de recevoir chez*
« *vous celui qui vous remettra ce billet; je vous confie*
« *ce que j'ai de plus cher au monde, et ma confiance dans*
« *vos soins et dans votre discrétion est sans bornes.*

« ISABELLE CZARTORYSKA. »

« Vous êtes ici chez vous, me dit le bon M. Dem-
« bowski ; vous pouvez disposer de nos personnes
« mêmes, car nous appartenons à la princesse bien plus
« encore par notre reconnaissance que par ses bienfaits,
« quelque immenses qu'ils aient été envers nous. » Je me retirai dans ma chambre, sans qu'il me fût possible de souper. Je reçus le lendemain des nouvelles de la princesse ; elle était aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

Je me promenais dans un assez grand jardin avec M. Dembowski. Il me raconta son histoire. Il était né avec une fortune satisfaisante à son ambition. Il avait épousé par amour une fille de qualité de Kamiéniek, et en avait eu plusieurs enfants. Il n'y avait pas de situation plus heureuse que la sienne, lorsque le prince Radziwill, auquel il était attaché depuis longtemps, l'engagea à entrer dans la confédération de Bar. Deux jeunes Polonais, qui aimaient éperdûment ses deux filles, ne crurent pouvoir mieux leur prouver leur dévouement qu'en suivant leur père. Ils furent blessés, pris, et envoyés tous trois en Sibérie ; leur maison brûlée, les terres dévastées par les Russes, et tous les biens confisqués par l'impératrice. Madame Dembowska, qui était de Kamiéniek, terre appartenant à la princesse, qu'elle avait vue dans son enfance chez le comte de Flemming, son père, fut se jeter à ses pieds avec ses filles, et n'eut

pas de peine à attendrir un cœur si généreux et si compatissant. La princesse entreprit avec chaleur de réparer les malheurs de cette famille infortunée ; elle obtint son pardon, fit revenir les hommes de Sibérie, maria les deux filles à leurs amants, à qui elle fit accorder deux places considérables en Lithuanie, et donna à M. Dembowski et à sa femme une très jolie terre où ils habitaient tous, et où ils ne cessaient de bénir leur bienfaitrice. Depuis que je vis avec des hommes, je n'en ai jamais vu qui sentissent mieux leur bonheur, et pour qui la reconaissance eût plus de charmes.

Je recevais tous les jours des nouvelles de madame Czartoryska, et les soins de mes hôtes rendaient mon séjour chez eux agréable. J'entendis sans cesse faire des vœux pour celle qui m'y retenait. Je passai un mois sans impatience dans ce séjour tranquille. Un jour que j'étais inquiet de n'avoir point reçu de lettre de la princesse, je la vis arriver fort incognito. Une divinité descendue dans cette maison y eût été moins adorée. On nous laissa seuls. « Mon ami, me dit-elle, « je vous dois une grande explication ; j'ai eu le cou« rage de faire à mon mari l'aveu que j'avais projeté ; « il a eu pitié de l'état affreux où j'étais en lui parlant, « et ne m'a point fait de reproches. Je vous laisserai « cet enfant, m'a-t-il dit, si vous le voulez ; mais il « faut que vous vous engagiez par les serments les « plus sacrés à ne jamais voir son père. Mes larmes « ont été ma seule réponse ; pouvais-je promettre de « t'abandonner ! Tu connais mon mari : aigri par des « gens méchants, il peut avoir un moment d'humeur ; « mais le fond de son caractère est bon et indulgent.

« Il n'est point jaloux, et te verra bientôt sans répu-
« gnance. Passe quelque temps à Dresde et à Berlin ;
« que Varsovie ne paraisse pas l'unique but de ton
« voyage, et je pourrai bientôt te serrer encore dans
« mes bras. » La fille aînée de M. Dembowski accoucha pendant cette conversation. Nous tînmes sur les fonts, et nous appelâmes l'enfant, qui était une fille, Isabelle-Armance-Fortunée, du nom de la princesse, du mien et du hasard qui lui avait donné son parrain et sa marraine. La princesse repartit pour Varsovie, et moi, le lendemain matin, pour Dresde.

La ville et l'électeur sont aussi tristes que l'électrice est gaie. Je fus bientôt en grande faveur près d'elle ; la circonspection avec laquelle je recevais les distinctions dont elle m'accablait eut beaucoup de succès près de l'électeur. L'électrice crut devoir parler plus clairement. Un jour de cour elle me prit dans une embrasure de fenêtre : « Pour un Français, me dit-elle, vous n'êtes ni
« galant ni pénétrant. » Comme je ne répondais pas : « Il
« faut donc vous faire des questions pour obtenir quel-
« ques mots de vous ? Est-il possible qu'il n'y ait pas
« dans cette cour de femme à qui vous rendiez des
« soins ? — Rien n'est plus vrai, madame. — Et pour-
« quoi, je vous prie ? — Les vieilles ne me tentent pas, et
« les jeunes ont toutes des amants. — Toutes ? Vous
« n'en savez rien ; j'en connais qui n'en ont point, et
« qui désireraient peut-être vos hommages, si elles pou-
« vaient les croires sincères. Devinez », ajouta-t-elle en me regardant avec beaucoup d'expression. L'électeur, en approchant, interrompit cette conversation, que l'on commençait à remarquer. Je ne crus pas devoir

exposer l'électrice à une seconde, et je partis de Dresde pour Berlin.

Je recevais exactement des nouvelles de la princesse ; mais elle ne me permettait pas encore d'aller à Varsovie. Je m'occupai avec application de l'administration militaire et de l'administration intérieure de la Prusse. J'envoyai plusieurs mémoires à M. le maréchal de Muy et à M. de Vergennes, en l'absence de M. de Pons, ministre du roi à Berlin. Mademoiselle de Hatzfeldt, dame d'honneur de la reine de Prusse, qui avait eu précédemment une grande passion pour M. le comte de Guines, sachant que j'avais épousé sa nièce, se crut obligée aux plus grandes honnêtetés pour moi. La confiance s'établit bientôt; elle me confia tous les détails de son attachement pour M. de Guines, et finit par prendre du goût pour moi. Les lettres de la princesse ne devenaient pas plus rares, mais elles étaient plus froides, et tendaient toutes à reculer l'époque de mon voyage en Pologne.

Je me liai très intimement avec M. Harris, ministre d'Angleterre, dont la société faisait tout le charme de mon séjour à Berlin. Il me mena partout, et je fus bientôt aussi établi que j'eusse pu l'être à Paris. Le roi revint de Postdam; j'eus souvent l'honneur de lui faire ma cour : il me traita avec bonté et distinction ; le prince Henri me prit dans la plus grande amitié. Je vivais beaucoup avec lui, et j'entendais toujours parler guerre et militaire avec une nouvelle admiration. Il eut la bonté de me dire que le roi désirait que je pensasse à être un ministre de France près de lui, et qu'il lui avait permis de m'apprendre qu'il ferait faire avec plaisir

toutes les démarches qui pourraient m'y faire réussir : cela ne convenait nullement à mes vues ; je remerciai et refusai en donnant pour raison que j'étais fort attaché à la carrière militaire, et que je ne me sentais point de talent pour la politique. M. le prince Henri eut la bonté d'insister à plusieurs reprises, mais sans me faire changer d'avis.

Dans cet intervalle, mademoiselle de Hatzfeldt, que je voyais souvent, se prit d'un goût très vif pour moi ; il s'en fallut bien que je le partageasse. Je ne lui cachai pas même que j'en aimais une autre. Un tel aveu ne diminua pas son attachement. J'en fus reconnaissant et touché : je crus lui devoir la plus grande amitié. Je la consolai, je la plaignis, mais je ne devins pas son amant, et ne cessai pas une minute d'adorer la princesse. On jugea sur les apparences, et l'on ne douta bientôt plus à Berlin que je n'eusse mademoiselle de Hatzfeldt : on le manda à madame Czartoryska ; elle le crut, m'écrivit une lettre très froide, dans laquelle elle me disait qu'il fallait rompre tout commerce entre nous, et me demandait instamment de ne pas aller à Varsovie.

Abandonné de la princesse, je pensai mourir de douleur ; j'aurais donné ma vie pour lui parler un quart-d'heure. Vingt projets plus extravagants les uns que les autres, se présentèrent à mon esprit. La princesse m'était trop chère pour n'être pas décidé par la crainte de la compromettre. J'obéis donc, et me résolus à repartir pour la France. La veille du jour fixé pour mon départ, M. de Rullecour, officier français passé au service de Pologne, vint en courrier m'apporter une lettre du

prince Adam, qui me demandait, comme la plus grande marque d'amitié que je pusse lui donner, de venir passer vingt-quatre heures à Varsovie pour des affaires de la plus haute importance, ajoutant que je m'y cacherais aisément, si je ne voulais pas y être connu. Je ne balançai pas un instant, et partis le soir même. Je renvoyai tous mes gens à Leipsick, et ne gardai avec moi qu'un chasseur polonais que j'avais pris à Berlin. Je préférai un découvert à toute autre voiture, comme la plus légère. Je m'aperçus à peine du froid excessif dont beaucoup de malheureux périrent. L'espérance de voir la princesse avait absorbé toutes mes sensations physiques et morales; j'arrivai, et me cachai dans Marie-Ville, chez M. de Rullecour.

Le prince Adam vint m'y voir aussitôt. Il me dit qu'il avait communiqué à M. de Stackelberg le Mémoire relatif aux affaires de Pologne et de Russie que je lui avais précédemment adressé; que ce ministre l'avait envoyé à sa cour, où il avait fait une telle impression, qu'il avait désiré en conférer avec moi, ne doutant pas que, pour peu que la France voulût s'y prêter, on ne pût raccommoder le partage de la Pologne, et rendre à cette puissance la plus grande partie de l'existence qu'elle avait perdue. Je répondis au prince que je verrais avec plaisir M. le baron de Stackelberg; mais que je n'avais aucun pouvoir, et qu'il m'était difficile de deviner les intentions d'un ministre, que je connaissais à peine. M. le baron de Stackelberg vint dans la nuit : nous causâmes longtemps. Le résultat de notre conversation fut un Mémoire que j'envoyai à Versailles, et lui à Moscou. Il m'était impossible de rester caché jusqu'au retour de

nos courriers, je me fis donc présenter à la cour, et j'allai partout.

Madame Czartoryska était à la campagne, d'où elle ne revint que deux jours après; elle arriva à la comédie. Je ne puis exprimer l'émotion que me causa sa présence. Je fus dans sa loge; elle me reçut très froidement. Je n'obtins qu'avec peine la permission de la voir seule. Le lendemain elle ne voulut point écouter ma justification; elle exigea que je lui rendisse ses lettres et son portrait. Je fis tout ce qu'elle voulut, et me renfermai chez moi dans le plus affreux désespoir. Elle m'envoya chercher le lendemain matin; je la trouvai plus calme et moins sévère. Elle me demanda tous les détails de ce qui s'était passé entre mademoiselle de Hatzfeldt et moi. Je brûlai devant elle son portrait et ses lettres, et promis de ne répondre à aucune de celles qu'elle pourrait m'écrire, promesse que j'ai tenue exactement. Mademoiselle de Hatzfeldt est la seule femme pour qui j'aie eu de mauvais procédés, qu'elle ne méritait assurément pas : aussi me les suis-je souvent et sévèrement reprochés.

La princesse me pardonna, avec cette grâce inséparable de tout ce qu'elle fait. Je voulus rentrer en possession de mes anciens droits; mais elle s'y refusa absolument. « Tu m'affligerais, me dit-elle ; tu serais « perdu si dans tes bras quelque chose troublait « encore mon bonheur. » M. Branecki, grand général de la couronne, était plus amoureux d'elle que jamais, et marquait chaque jour son amour par de nouvelles extravagances. La princesse le traitait mal, et le voyait peu chez elle : mais toute la société de la palatine de

Poloçk, dans laquelle madame Czartoryska vivait beaucoup, lui était entièrement dévouée. Ce fut la seule maison de Varsovie où l'on ne chercha pas à m'attirer. La princesse Poniatowska s'y joignit; et la princesse fut tellement obsédée de tout cela, que les ménagements qu'elle se voyait obligée de garder ravissaient une grande partie du temps que nous aurions pu passer ensemble.

Je m'en affligeai; je crus qu'il y avait de sa faute, je m'en plaignis à sa Lulli. « Elle vous aime, me dit-elle; « mais vous êtes un bien dont elle est trop avare. Un « peu de jalousie vous la rendra plus tendre que « jamais, et lui donnera le courage d'écarter tout ce « qui veut l'éloigner de vous. Allez davantage dans « le monde; que toutes ces femmes n'aient pas l'air « de vous être si parfaitement indifférentes; vous vous « en trouverez bien. » Je suivis malheureusement les conseils de la Lulli. L'amant de madame Czartoryska ne pouvait manquer d'exciter la curiosité des autres femmes; plusieurs me firent des avances assez marquées, entre autres une jeune comtesse Potoçka Tlomaçka, qui était nièce de la grande générale Oginska, chez qui j'allais continuellement et chez qui je la trouvais sans cesse. J'affectai de m'en occuper beaucoup; la princesse le remarqua, et ne dit rien. La petite femme était fort coquette, et l'était beaucoup avec moi.

Je lui donnai le bras à un bal masqué, où elle me parla des conditions auxquelles elle consentait à se donner à moi, et même à me suivre en France. Je ne me croyais pas si avancé, et ne désirais pas que

cela fût si loin. J'éludai donc, sans rien répondre de positif. Un petit masque, assis près de moi, se leva brusquement, et se perdit dans la foule. Je ne m'en aperçus pas, et sortis un instant après du bal. Je fus le lendemain, comme à mon ordinaire, pour me promener à Powonzki. C'était mon plus grand plaisir. La princesse y arriva un instant après moi ; mais dès qu'elle me vit, elle fit retourner sa voiture. Je voulus m'en approcher ; mais elle ordonna à son cocher d'aller à Varsovie aussi vite qu'il pourrait. Je ne concevais pas ce que cela voulait dire. Je fus trois fois chez elle dans la journée sans la voir ; je lui écrivis que je ne concevais rien à sa conduite, et que la tête me tournait. Elle me répondit : « J'ai vu, j'ai entendu « ce que je n'aurais jamais pu croire ; vous me trom- « pez pour madame Tlomaçka. » — « Vous m'avez « perdu, » dis-je à la Lulli.

Je rentrai chez moi ; une fièvre affreuse me prit, et j'eus le transport le plus effrayant. La Lulli fut chez la princesse : « Qu'avez-vous fait ? lui dit-elle ; Lauzun « se meurt, et c'est votre ouvrage. » Madame Czartoryska vint chez moi, passa la journée et la nuit entières sans que je la reconnusse. Je la vis enfin à genoux, près de mon lit, baignée de larmes. Un passage si subit du désespoir à la joie pensa me coûter la vie ; je me rétablis difficilement : les soins tendres et touchants de la princesse me faisaient préférer mon extrême faiblesse aux forces que j'avais perdues, et que je commençais à reprendre. M. Braneçki en fut jaloux, se plaignit hautement, osa menacer mes jours. « Je « ne vous aime pas, lui dit-elle, et ne me forcez pas à

« vous haïr. — Cela suffit, madame, répondit-il avec « fureur; je verrai si M. de Lauzun est digne de pos- « séder un bien que j'achèterais de tout mon sang. — « Oui, monsieur, reprit la princesse avec fierté; il sait « que ma vie est attachée à la sienne, il saura la dé- « fendre; je n'exige plus rien de vous. » M. Braneçki se calma, et il ne se passa rien. On m'avertissait cependant que le grand général n'avait rien de sacré; que j'avais tout à craindre de la foule de coupe-jarrets dont il était sans cesse entouré. On me conseillait de ne pas marcher sans escorte; je ne pris d'autres précautions que celle d'être bien armé, et il ne m'arriva rien.

J'allais davantage dans le monde; la manière dont la princesse semblait me traiter augmentait la curiosité que j'inspirais à toutes les femmes de Varsovie désireuses de me voir. Une revue des houssards fut une occasion qui en réunissait un grand nombre. Elles revinrent ensuite à l'assemblée, chez la grande générale. La princesse paraissait leur demander ce qu'elles pensaient de son choix avec une grâce qui me valut leur attention et leur indulgence. Je laissai tomber dans le feu le plumet de mon bonnet en ramassant quelque chose. Madame Tlomaçka, que je n'avais pas vue depuis la scène qui m'avait coûté si cher, m'offrit une assez belle plume de héron, qui était dans ses cheveux, en me disant avec empressement : « Changeons de plume; je vous demande pardon de n'y « point consentir, répondis-je froidement; je suis « attaché à ma plume brûlée. » Madame Czartoryska, qui m'avait entendu, me dit avec un regard charmant : « Donnez-moi votre bonnet, que j'y mette la

« mienne. J'aime mieux maintenant la plume brûlée. » M. Braneçki se leva avec humeur, et sortit.

Le soir, au bal masqué de l'Opéra, il eut l'air de vouloir me chercher querelle. « Finissons ceci, mon-« sieur le grand général, lui dis-je ; cinq minutes d'en-« tretien à Vola * suffiront : le moyen sera beaucoup « plus digne de vous et de moi qu'une dispute au bal. » Il accepta, et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à huit heures du matin. Tout Varsovie le sut bientôt, et se prépara à nous servir de témoin. Le roi en fut vivement affligé, et envoya chercher à six heures du matin M. Braneçki, avec qui il eut une longue conversation, après laquelle le grand général vint chez moi, avec une suite assez nombreuse, me dire qu'il désavouait publiquement tous les propos dont j'avais pu être offensé, et qu'il me demandait mon amitié, qu'il méritait par son estime et sa considération pour moi. Je n'avais plus rien à dire : il fallut céder, et le prince Casimir Poniatowski, frère du roi, nous fit embrasser et nous raccommoda. Madame Oginska m'avait envoyé le matin un superbe cheval turc avec une paire de pistolets et un sabre, en me faisant dire qu'elle espérait me porter bonheur.

Le soir même, nos courriers de Versailles et de Moscou arrivèrent. L'impératrice approuvait mes propositions, m'écrivait une lettre pleine de bonté, et m'envoyait des pouvoirs fort étendus. M. de Vergennes me mandait de me rendre à la cour le plus promptement possible. Je fixai mon départ le surlen-

* Plaine située à un quart de lieue de Varsovie, et où avaient lieu généralement les duels. (G. d'H.)

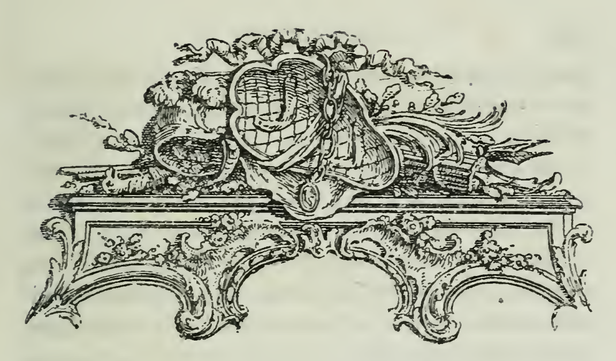
demain au soir. Je dînai à Powonzki avec la princesse. Je la serrai longtemps dans mes bras ; il fallut enfin m'en séparer. Je ne m'arrachai de Powonzki qu'avec un déchirement que l'espoir fondé de la revoir bientôt ne pouvait soulager, et qui était un vrai pressentiment que nous ne nous reverrions plus.

J'arrivai à Versailles dans la fin du mois de mars 1775, M. de Vergennes, que je ne connaissais pas, me reçut avec tout l'intérêt que devaient naturellement inspirer les importantes affaires dont j'étais chargé. Il loua ma conduite, et m'avertit de partir sous peu de jours pour Pétersbourg ; mais il changea bientôt d'avis : il ne lui convenait pas que le traité fût fait par moi, et que je restasse ministre du roi près l'impératrice de Russie, qui semblait le désirer vivement. M. de Juniez, son intime, venait d'y être nommé. M. de Vergennes faisait journellement des difficultés absurdes, traînait en longueur et voulait faire rompre cette négociation, sans qu'il parût y avoir de sa faute. Je perdis pendant ce temps-là un procès de quatre-vingt mille livres de rentes ; j'en fus peu touché : ma fortune était ce qui m'intéressait le moins.

J'avais trouvé à mon retour la reine infiniment liée avec madame la princesse de Guémené et madame Dillon ; elles lui avaient quelquefois parlé de moi, et lui avaient inspiré la curiosité de me connaître davantage. Elle me reçut avec bonté ; j'eus souvent occasion de la rencontrer chez madame de Guémené, où elle me traitait avec distinction ; je montais exactement à cheval avec elle, et en moins de deux mois je devins une espèce de favori. Ma faveur fut cependant interrompue par la né-

cessité de rejoindre mon régiment. Les révoltes pour le blé, dans les villages voisins de Paris, avaient engagé à faire marcher des troupes. La reine désira que mon corps se rapprochât, et que je ne m'éloignasse pas ; je ne crus pas devoir y consentir, et je pris congé. Elle en parut véritablement affligée, et vint dans l'après-dîner du même jour à Montreuil, chez Madame de Guémené pour me dire adieu, et pour m'offrir de demander au roi la permission de me faire revenir au sacre, ce que je refusai.





CHAPITRE SIXIÈME

(1775-1776)



DÉJA les affaires de Russie paraissaient être oubliées. Je pressai inutilement M. de Vergennes de finir et de me donner une réponse décisive : il me dit qu'il avait le traité plus à cœur que jamais, et qu'il espérait conclure dans le courant de l'été ; que le roi me ferait revenir de mon régiment, si cela était nécessaire. Le soir même que je devais partir, la reine me fit dire d'attendre encore deux heures, et d'aller lui parler le lendemain matin à Montreuil. « Ne partez pas encore, me dit-elle « avec beaucoup de grâce ; la révolte pour les grains « oblige à faire approcher des troupes : nous ferons « venir votre corps. » Je la remerciai, et lui répondis

que, s'il n'était pas nécessaire, je ne désirais pas un déplacement désavantageux à ma légion. « Vous êtes un imbécile, » répliqua-t-elle en riant. Le baron de Vioménil, chargé par M. le maréchal de Muy du mouvement des troupes entra : « Baron, lui dit-elle, faites « donc marcher la légion royale, et faites-les venir assez « près pour que cet imbécile-là ne nous quitte pas, « comme il en a le projet. » Le baron répondit qu'il exécuterait ses ordres, et parut étonné. Je le priai de ne rien changer à son plan. Je chassai encore au bois de Boulogne avec la reine ; elle ne cessa de me parler, et de ce moment ma faveur fut tellement remarquée, qu'il fût peut-être heureux pour moi de partir dans la nuit même.

Les lettres de la princesse devinrent plus courtes et moins fréquentes ; on me manda de Varsovie qu'elle était entièrement subjuguée par la palatine de Poloçk et que M. Braneçki passait sa vie chez elle ; je lui en écrivis fortement : mes représentations furent mal reçues. Pénétré de douleur, je répondis avec désespoir et indignation. J'osai redemander mon enfant ; je ne voulais pas, disais-je qu'il fut élevé parmi mes « ennemis » ; je ne pus l'obtenir. Nous nous brouillâmes et cessâmes de nous écrire. Une profonde tristesse m'accablait ; je restai fidèle à la princesse et absolument insensible à toutes les avances que me faisait une assez jolie petite madame de Monglas, enlevée par M. le prince de Nassau, et retirée près des Deux-Ponts. J'étais en garnison à Sarreguemines ; je logeais chez la mère d'un officier de mon régiment, et le mis en prison pour quelques sottises ; sa sœur, jeune et jolie, vint me le demander ; je le lui

refusais. Lorsque tout le monde fut retiré, le soir, mademoiselle Plumkett entra dans ma chambre : « Sire, « êtes-vous, me dit-elle en riant, aussi sévère, aussi « pédant que vous l'avez été ce matin devant tout le « monde ? » Nous causâmes ; elle était drôle et folle, elle me fit rire. Je lui promis de faire sortir son frère de prison le lendemain ; elle m'embrassa pour me remercier, et m'inspira des désirs qu'elle partageait plutôt qu'elle n'avait l'air d'accorder. Nous eûmes encore une conversation de ce genre. Elle partit ensuite pour Strasbourg avec une de ses tantes, me quitta gaiement, le plaisir d'aller dans une grande ville lui ôtant toute espèce de regret.

Je fus obligé, pour quelques affaires relatives à mon corps, d'aller dîner près de Sarreguemines, chez M. le comte de la Layen. On était dans cette maison poli, aimable à l'allemande ; ce qui ne pouvait pas trop me convenir. Madame la baronne Dalberg, belle-sœur de madame de la Layen, me parut cependant d'une gaieté franche et fort différente de toute la société. Au bout de quelques heures, nous fûmes aussi familièrement ensemble que nous eussions pu l'être après plusieurs années. Je la retrouvai quelques jours après aux Deux-Ponts. Elle me confia qu'elle avait eu un amant qu'elle avait beaucoup aimé ; qu'il s'était mal conduit, que les circonstances les avaient séparés ; qu'elle n'aimait plus rien ; que c'était un état triste, mais qu'il fallait bien prendre son parti, et qu'elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses enfants et de donner de la considération à son mari, qui était une assez bonne bête, incapable de s'en donner par lui-même. Je me proposai de

bonne foi ; je fus accepté de même, et nous convînmes que dans la semaine d'ensuite j'irais prendre possession de mon nouvel emploi dans le vaste et lourd château de Hernsheim, au beau milieu du Palatinat, pendant que le baron ferait la semaine de service de Chambellan chez l'électeur palatin. Je fus reçu à merveille, et dès le soir je remplaçai le baron dans le lit où couchaient depuis tant de siècles les aînés de la maison Dalberg.

Le mari revint avec son père, et quelques amis de même trempe. Je parlai politique avec les uns, je bus immensément avec les autres. Je me fis expliquer tous les arbres généalogiques de la famille : je donnai de l'excellence à tout le monde ; j'assurai le vieux bourgraff qu'il vivrait très longtemps ; le baron, qu'il serait quelque jour un grand ministre palatin, et le bailli, que les armées françaises ne viendraient plus dans le Palatinat. Enfin, je réussis parfaitement, et j'eus la satisfaction de voir le choix de la baronne déclaré généralement approuvé.

On aime dans les pays étrangers à se faire honneur de ce qu'on a. La baronne me mena à une fête chez l'électrice palatine à Ockersheim, où elle ne fut pas fâchée de me montrer, ainsi qu'un petit cheval isabelle à crins blancs qu'on lui avait envoyé de Mecklembourg, et qui lui était arrivé en même temps que moi. Nous fûmes tous deux examinés avec attention.

Quatre jours après, je fis mon entrée à Schwetzingen, où je fus inspecté comme à Ockersheim. Nous revînmes de là souper à Mannheim, chez M. Odune, ministre de France, et je pensai m'y bien mal conduire. Mademoiselle Odune, jeune et jolie personne, coquette

et moqueuse, était à table vis-à-vis de moi, et étouffait de rire toutes les fois qu'elle me regardait. Nous nous promenâmes après souper : je lui demandai pourquoi elle s'était moquée de moi. « Je vous demande pardon, « me dit-elle, vous connaissant aussi peu ; mais c'est « qu'il est par trop plaisant et par trop ridicule de « vous voir devenu *amant d'Allemagne*. Savez-vous « que c'est une charge au moins aussi importante que « celle de bailli, et qu'il faut que vous paraissiez dans « toutes les occasions de représentation. » Nous plaisantâmes assez gaiement : je me proposai à elle comme amant extraordinaire, sans prétentions, sans titres et sans droits, mais non pas sans désirs... La promenade finie, je ramenai mademoiselle Odune chez elle ; je montai dans sa chambre, où nous aurions sans doute continué longtemps à faire de la morale et peut-être pis, si un vieux valet ne m'avait officieusement proposé de m'éclairer pour m'en aller. Dieu sait ce qui serait arrivé si j'étais sorti sans lumière, car mademoiselle Odune paraissait de la meilleure volonté du monde.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure pour Hernsheim, et je retournai bientôt après à mon régiment. Madame la marquise de Chamborant, grosse femme fraîche et bête, dont le mari commandait à Sarreguemines, se mit dans la tête de jouer la tragédie en société, et de me la faire jouer. Dès qu'elle savait un rôle, je lui en faisais apprendre un autre, en lui persuadant qu'elle y serait infiniment mieux. Je trouvais tous les jours quelque nouvelle difficulté à fixer celui de la représentation. Elle me fit entendre

que, puisqu'elle ne pouvait jouer la comédie, elle jouerait volontiers avec moi à quelque autre jeu. C'était une fort bonne femme, à qui son mari donnait souvent cent coups de bâton mal à propos, et à qui il en eût donné mille pour peu qu'il y eût eu une raison. Je crus devoir lui dire franchement que je ne lui convenais pas, et qu'il lui fallait, à tous égards, un amant plus solide que moi. Elle ne se fâcha pas, me remercia, m'embrassa, et nous continuâmes à vivre en fort bonne intelligence.

Je revins à Paris, et mon retour à la cour fut au moins aussi brillant que l'avait été mon départ. Une course de chevaux français, où mon cheval, monté par un enfant, gagna, acheva de me mettre à la mode. La reine parut désirer vivement d'en voir, et il y en eut un grand nombre d'arrangées pour le printemps prochain. Je fus à Fontainebleau, où ma faveur commença à avoir la publicité qui m'a fait depuis tant d'ennemis.

M. de Vergennes avait entièrement rompu le traité de Russie, et, quoique offensée, l'impératrice n'y renonçait qu'à regret. Je m'attachai sincèrement à la reine, dont les bontés et la confiance me touchaient. Je voulus lui faire gouverner un grand empire, lui faire jouer à vingt ans le rôle le plus brillant qui pût à jamais la rendre célèbre. Je voulus enfin qu'elle devînt l'arbitre de l'Europe; mais plus je désirais la couvrir de gloire, plus il me semblait que je devais rendre facile la route qui devait la conduire à l'immortalité. J'osai m'adresser à l'impératrice de Russie, et lui demander si elle voulait après elle laisser encore l'em-

pire du monde entre les mains d'une femme. J'en indiquai aisément les moyens. Il fallait qu'un traité avantageux à la France, et dont la Russie n'eût point à rougir, signé de l'impératrice, et revêtu des formalités nécessaires, fût déposé entre les mains de la reine de France, et qu'avec de telles armes elle eût le courage de plaider devant le roi et son conseil une cause sans réplique. Je ne m'étais pas trompé en comptant sur l'impératrice : elle reçut avidement mes propositions, m'honora de pouvoirs sans limites, et ne me donna d'autres instructions que d'allier par la reine, à quelque prix que ce fût, son empire au sien. La reine ne m'écouta pas sans étonnement : le développement d'un si vaste plan lui en imposa. Elle me demanda du temps pour réfléchir, et je vis que tout était perdu. Il n'y avait rien cependant que je n'aimasse mieux risquer que d'avoir le plus petit reproche de négligence ou d'impatience à me faire, et j'attendis.

Ma faveur cependant paraissait monter au plus haut degré. La reine ne croyait pouvoir trop faire pour un homme qui voulait tout faire pour elle. Peut-être même cédait-elle autant à un goût particulier (plus inspiré par la bizarrerie de mon existence que par tout autre motif) qu'à ce qu'elle croyait me devoir. Elle sortait rarement sans moi, ne me permettait pas de quitter la cour, qui était alors à Fontainebleau, me faisait toujours place près d'elle au jeu, me parlait sans cesse, venait tous les soirs chez madame de Guémené, et marquait de l'humeur lorsqu'il y avait assez de monde pour gêner l'occupation où elle était presque

toujours de moi. Il était impossible qu'une telle conduite ne fût pas remarquée ; cependant, comme mes manières n'étaient pas familières, que je n'intriguais pas, que je ne demandais rien ni pour moi ni pour personne, le peuple avide des courtisans, avant de se déclarer pour ou contre moi, cherchait s'il ne pouvait tirer quelque utilité de mon crédit.

Madame la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine et son amie intime alors, vint à Fontainebleau, donna à souper aux gens que la reine traitait le mieux, et ne me pria pas. La reine me dit d'y aller. Je connaissais trop madame de Lamballe pour ne pas croire que cela fût léger, et je n'y fus pas. La reine m'y mena le lendemain, et me dit en me présentant à elle : « Je vous demande d'aimer comme votre « frère l'homme du monde que j'aime le mieux et à « qui je dois le plus : que votre confiance en lui soit « sans bornes comme la mienne. » Madame de Lamballe eut le droit de regarder cette présentation comme la confidence la plus importante, et de me croire infiniment plus cher à la reine que je ne l'étais en effet. Sa conduite fut conforme à cette idée, et l'on ne fut pas longtemps à s'apercevoir de notre intimité.

Dans ce temps, M. le chevalier de Luxembourg, précédemment bien traité par la reine et encore une espèce de favori de M. le comte d'Artois, lui demanda une audience particulière pour lui détailler le plan qu'il avait fait de mettre M. le comte d'Artois sur le trône de Pologne. La reine l'écouta avec embarras et avec trouble, et lui répondit froidement qu'elle ne voulait se mêler en rien des affaires d'État. Elle m'en-

voya chercher, et me raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec lui : j'en profitai pour la presser vivement de s'expliquer sur le traité de Russie, et je vis avec une douleur inexprimable combien cela était au-dessus de ses forces et de son courage ; elle me montra tant d'effroi et si peu de caractère, que je dus dès lors ne plus compter sur elle. La reine crut pourtant devoir s'occuper de ma fortune, et peu de jours après me proposa, chez madame de Guéméné, d'obtenir du roi pour moi la survivance de la compagnie des gardes du corps de M. le duc de Villeroy. Je la remerciai, et lui répondis qu'à aucun égard une charge à la cour ne pouvait me convenir. Elle me demanda pourquoi : « C'est, lui répondis-je, madame, que je « désire être le maître de m'en retirer lorsque je cesserai d'y être bien traité, lorsque Votre Majesté ne « me marquera plus les mêmes bontés. — Cette rai- « son est outrageante, dit-elle avec sensibilité ; c'est à « moi que vous dites cela ? — Oui, madame, je connais « le pouvoir immanquable de l'intrigue : je dois m'at- « tendre à en être la victime, à voir la reine me reti- « rer et sa confiance et la protection dont elle m'ho- « nore, et je ne veux pas qu'aucune grâce, aucun « bienfait, aucun prix de mes services, laissent un jour « à mes ennemis un prétexte de dire que j'ai été « ingrat ! » Cette conversation fut interrompue, et se renouvela bientôt après dans la fin de la même semaine.

Madame la princesse de Bouillon me reprocha chez madame de Guéméné d'être triste et occupé, et me dit en riant que j'avais une grande passion dans le cœur.

« Si cela est, répondis-je en plaisantant, elle est mal-
« heureuse ; car il faut convenir que j'en vois rare-
« ment l'objet. — On ne dit pas cela, répliqua madame
« de Bouillon, et on assure que vous êtes fort bien
« reçu. — Au moins, dites-moi le nom de ma passion,
« et il est juste que je le sache aussi. — Il s'agit d'un
« trop grand personnage pour oser le nommer ; il y a
« cependant si peu de monde dans la pièce, que je veux
« bien vous confier que c'est la reine. » Madame de
Guémené rougit, et s'embarrassa. « Il faut donc, lui
« dis-je le plus froidement possible, qu'elle soit
« informée de cette belle nouvelle, et je vais sur-le-
« champ la lui apprendre sans citer personne, comme
« de raison » (en fixant madame de Bouillon, qui
me parut entièrement déconcertée), et je sortis de la
chambre.

Je montai chez la reine, que je rencontrai allant au
salut. Je la suppliai de m'accorder une demi-heure
d'audience après le salut. Elle me dit de l'attendre, me
fit entrer dans son cabinet dès qu'elle fut revenue, et
me dit : « Qu'y a-t-il de nouveau ? — J'ai cru devoir
« informer Votre Majesté que l'on osait mal inter-
« préter mon attachement sans bornes à sa personne,
« et que l'on poussait l'audace jusqu'à blâmer les bon-
« tés dont elle m'honore. J'ose la supplier d'en dimi-
« nuer les marques trop frappantes, et de me permettre
« de me présenter moins souvent devant elle. — Y
« pensez-vous ? reprit-elle avec colère ; devons-nous
« céder à d'insolents propos, que je n'aurais pas dû
« craindre ? et serais-je excusable de leur sacrifier
« l'homme du monde sur qui je compte le plus et de

« qui l'attachement m'est le plus nécessaire ? — Oui,
« madame, Votre Majesté le doit, et j'ai dû m'y attendre ; quelque affreux qu'il soit pour moi de renoncer
« à la douceur de lui consacrer mes services et ma vie,
« je dois m'y résoudre, et profiter, puisque les circonstances l'exigent, de l'asile que m'offre une grande
« princesse, et fuir les persécutions que l'on me prépare de toutes parts dans ma patrie. — Vous croyez
« donc que je ne vous défendrai pas ? — J'ose supplier
« Votre Majesté, j'ose même exiger, comme seul prix
« de mon dévouement absolu, qu'elle ne se compromette pas en me soutenant ; je suffis pour me défendre. — Comment ! vous voulez que j'aie la lâcheté ?...
« ...... Non, monsieur de Lauzun, notre cause est inséparable, on ne vous perdra pas sans me perdre. —
« Oh ! madame, l'intérêt particulier d'un sujet peut-il
« être comparé aux grands intérêts de la reine ! — D'un
« sujet tel que vous, Lauzun ! Ne m'abandonnez pas,
« je vous en conjure : que deviendrai-je si vous m'abandonnez ?... » Ses yeux étaient remplis de larmes.

Touché moi-même jusqu'au fond du cœur, je me jetai à ses pieds.... que ma vie ne peut-elle payer tant de bontés, une si généreuse sensibilité ! Elle me tendit la main, je la baisai plusieurs fois avec ardeur, sans changer de posture ; elle se pencha vers moi avec beaucoup de tendresse. Elle était dans mes bras lorsque je me relevai. Je la serrai contre mon cœur, qui était fortement ému ; elle rougit, mais je ne vis point de colère dans ses yeux. — « Eh bien ! reprit-elle en s'éloignant un peu, n'obtiendrai-je rien ? — Le croyez-
« vous, répondis-je avec beaucoup de chaleur ; suis-je

« à moi? n'êtes-vous pas tout pour moi? C'est vous « seule que je veux servir, vous êtes mon unique sou- « veraine. Oui, continuai-je plus tristement, vous êtes « ma reine, vous êtes la reine de France. » Ses regards « semblaient me demander encore un autre titre. Je « fus tenté de jouir du bonheur qui paraissait s'offrir. « Deux réflexions me retinrent : je n'ai jamais voulu devoir à une femme un instant dont elle pût se repentir, et je n'eusse pu supporter l'idée que madame Czartoryska se crût sacrifiée à l'ambition. Je me remis donc assez promptement. « Je ne prendrai point de parti, « dis-je sérieusement, sans les ordres de Votre Majesté. « Elle disposera de mon sort. — Allez-vous-en, me « dit-elle ; cette conversation a duré assez, et n'a peut- « être été que trop remarquée. » Je fis une profonde révérence, et me retirai.

Renfermé dans ma chambre, tous les dangers que je venais de courir se présentèrent à mon esprit, et quoique ma conduite eût été fort imprudente, je me trouvais bien heureux qu'elle n'eût pas été plus mauvaise. Ma position devenait tous les jours plus difficile et plus effrayante. La reine n'avait été ni courageuse ni discrète. Les ministres du roi n'ignoraient plus quel rôle j'avais voulu qu'elle jouât, et cherchaient avec soin à rassembler de quoi me faire mettre à la Bastille et à me traiter en criminel d'État.

Je reçus dans cette même semaine des réponses de l'impératrice de Russie, qui, sans entrer dans de grands détails sur les négociations entamées, en parlait comme d'une chose à laquelle elle ne pensait plus ; elle me faisait les propositions les plus glorieuses pour entrer à

son service. J'écrivis à la reine, et lui demandai de m'entendre chez madame de Guémené et devant elle. Elle y vint le même soir. Je ne lui cachai pas qu'en France je pouvais être arrêté à chaque instant, et qu'on m'offrait en Russie le sort le plus élevé auquel un sujet pût jamais prétendre. Elle répéta plusieurs fois : « L'impé-« ratrice de Russie est bien heureuse, et je suis bien « malheureuse ! » Elle ajouta ensuite : « Monsieur de « Lauzun, vous allez être perdu pour nous ; je l'ai « prévu depuis longtemps. — Madame, répondis-je, « comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire plus d'une « fois à Votre Majesté, tant que je conserverai la bonne « opinion de l'estime dont elle m'honore, rien ne « m'effrayera et je ne crains rien. Je ne quitterai point « la France comme un criminel, je ne quitterai point le « service du roi sans sa permission, et il ne me con-« damnera point sans m'entendre. Que l'on m'attaque, « mes papiers sont en sûreté et ma correspondance « avec ses ministres me justifiera. Je serai libre alors « de porter mes services aux puissances qui ne les « dédaignent pas. — On ne vous attaquera pas, mon-« sieur de Lauzun ; on ne l'osera pas : on sait que c'est « s'attaquer à moi-même et je suis bien aise qu'on le « sache ; mais que répondrez-vous en Russie ? — J'ac-« cepterai, madame, les offres de l'impératrice, à con-« dition de ne me rendre à ses ordres que lorsque je « pourrai quitter la France d'une manière convenable, « que dans six mois par exemple. — Donnez-moi un « an, ce temps suffira ; j'espère que je trouverai des « moyens de vous garder : il en est un déjà de vous « attacher particulièrement à moi, ne le refusez pas.

« M. de Tessé n'est pas éloigné de quitter sa place, et « je pourrais arranger des choses qui lui seraient agréa- « bles; ne voulez-vous pas bien être mon premier « écuyer ? — Pénétré de tant de bontés, j'en sens tout « le prix sans en pouvoir profiter. Combien ce choix « semblerait justifier les insolents propos qui ont déjà « été tenus! Et que Votre Majesté ne s'offense pas que « j'ose lui répéter que je ne veux jamais recevoir de « bienfaits, dont la suite indispensable serait d'abord « de faire soupçonner mon désintéressement, et ensuite « de me faire accuser d'ingratitude. J'attendrai un an, « puisque la reine le désire, mais sans me tromper sur « l'impossibilité de rester au service de France. Ce « terme d'ailleurs sera peut-être plus que suffisant pour « que Votre Majesté me voie éloigné sans en être con- « trariée. » Des larmes coulèrent des yeux de la reine. « — Vous me traitez bien durement, monsieur de « Lauzun, » me dit-elle; « je ne le mérite pas. » Et « s'adressant à madame de Guémené : « Princesse, « joignez-vous donc à moi pour obtenir de votre ami « de ne pas nous abandonner. Et si j'avais un fils, « continua-t-elle en rougissant, pourrais-je être heu- « reuse de le voir élevé par un autre que par vous! — « Le servir, madame, aussi fidèlement que vous, serait « tout ce que pourrait mon zèle; je ne me sens pas « les talents nécessaires pour élever, pour former un « grand roi. — Il est peu d'hommes comme vous, et « je ne le désirerais assurément pas en de meilleures « mains; la princesse, j'en suis sûre, sera de mon avis. « — Je serais suspecte, madame : Votre Majesté sait « que rien au monde ne m'est plus cher que M. de

« Lauzun, et je le crois bon à tout; mais il me paraît « aussi difficile qu'à lui qu'il refuse le glorieux éta« blissement qui lui est offert, pour rester dans un « pays où l'on sait aussi peu ce qu'il vaut. » La conversation dura encore quelque temps. Ensuite la reine parla bas à madame de Guémené, qui s'approcha de moi, et me dit en riant à mi-voix : « Êtes« vous très attaché à une plume de héron blanche « qui était à votre casque lorsque vous avez pris congé « La reine meurt d'envie de l'avoir : la lui refuserez« vous ? »

Je répondis que je n'oserais la lui offrir, mais que je me trouverais très heureux qu'elle voulût bien la recevoir de madame de Guémené. J'envoyai un courrier la chercher à Paris, et madame de Guémené la lui donna le lendemain au soir : elle la porta dès le jour suivant, et lorsque je parus à son dîner, elle me demanda comment je la trouvais coiffée. Je répondis : Fort bien! « Jamais, reprit-elle avec infiniment de grâce, je ne me « suis trouvée si parée; il me semble que je possède « des trésors inestimables. » Il eût assurément mieux valu qu'elle n'en eût pas parlé; car le duc de Coigny remarqua et la plume et la phrase. Il demanda d'où venait cette plume; elle répondit avec assez d'embarras, que je l'avais rapportée à madame de Guémené de mes voyages, et qu'elle la lui avait donnée. Le duc de Coigny en parla le soir à madame de Guémené avec beaucoup d'humeur, lui dit que rien n'était plus ridicule et plus indécent que ma manière d'être avec la reine; — qu'il était inouï de m'en faire aussi publiquement l'amoureux, et incroyable qu'elle eût l'air de

le trouver bon. — Il fut assez mal reçu, et songea au moyen de m'éloigner.

Mon projet, et c'était le parti le plus sage, était de passer une grande partie de l'hiver en Italie; mais jamais la reine n'y voulut consentir, et pour m'éloigner au moins quelques jours de la cour, vers la fin de Fontainebleau, je fis un voyage à Chanteloup, où je trouvai tout le monde extrêmement occupé de ma faveur. Madame la duchesse de Gramont surtout fondait les plus hautes espérances sur mon crédit près de la reine. Elle ne tarda pas à m'en parler et à me dire que le goût que la reine avait pour moi ne me rendait rien difficile près d'elle. Je lui dis qu'elle me traitait avec distinction, à la vérité, mais que, ne prétendant à aucun crédit, et étant résolu à ne jamais rien demander, je ne pouvais juger quelle en était la mesure. Madame de Gramont répliqua qu'elle ne voulait pas m'engager à lui confier mon secret, si je n'en avais pas l'intention, mais que personne ne doutait que le goût de la reine pour moi n'eût eu les suites qu'elle devait naturellement avoir, et que je ne fusse son amant; que par conséquent elle ne me faisait pas l'injure de penser que je ne ferais pas tous mes efforts pour ramener le duc de Choiseul à la tête du ministère.

J'assurai madame de Gramont qu'elle avait on ne peut plus mal jugé l'espèce de liaison que j'avais avec la reine; que je n'étais nullement à portée d'intriguer ni de lui donner des conseils, et que quand j'aurais sur elle une influence que je n'avais pas, je lui étais trop attaché pour la porter jamais à se mêler des services du roi; que tout le monde savait combien j'étais dévoué

à M. le duc de Choiseul, et que, quand je le pourrais, je croirais lui rendre un très mauvais service en le mettant à la tête des affaires. Et pourquoi ? reprit madame de Gramont avec une grande vivacité. — C'est, « lui dis-je, que M. le duc de Choiseul n'aurait plus « maintenant qu'à perdre; que le but des gens les plus « ambitieux ne pouvait être que de réunir une grande « réputation et une haute considération à de belles « places et à une fortune considérable ; qu'il me parais- « sait que M. de Choiseul n'avait plus de vœux à for- « mer sur aucun de ces objets ; qu'il n'y avait pas en « Europe de ministre qui eût joui d'autant de réputa- « tion et de considération ; qu'il était peut-être le seul « qui eût vu le prince qui l'avait exilé abandonné pour « lui de ses courtisans mêmes; qu'en redevenant « ministre, on le rendrait peut-être responsable des « événements malheureux amenés par les fautes de ses « prédécesseurs. » M. le duc et madame la duchesse de Choiseul furent de mon avis ; mais madame de Gramont continua de répéter avec chaleur que tous ceux qui aimaient M. de Choiseul devaient désirer de le voir encore gouverner un grand royaume, et dans tous les genres augmenter sa fortune. Je ne me laissai pas persuader ; malgré son attachement pour la reine, je ne pouvais me dissimuler tous les inconvénients qu'aurait pour elle M. de Choiseul subjugué par une femme aussi impérieuse que sa sœur. On continua de me fort bien traiter à Chanteloup, où je restai encore quelques jours; mais madame de Gramont me jura une haine éternelle.

Je revins à Paris, et rien ne m'étonna plus que de

trouver à ma porte un billet de Milady Harland, qui me mandait qu'elle était à Paris et qu'elle serait ravie de me voir. Le chevalier Harland, nouvellement arrivé de Londres, était venu passer en France quelques semaines pour y voir son fils, qui était en pension à Paris. Ma conduite avec Marianne fut d'une telle circonspection que la pauvre milady reprit encore une fois toute confiance en moi, et nous laissa passablement d'occasions de nous parler.

Marianne, aussi coquette, aussi drôle que jamais, convint que pendant mon absence elle n'avait guère songé à moi, et qu'elle avait été plus occupée de trouver un mari qui lui convînt qu'un amant; « mais en « vérité, disait-elle, elle ne pouvait exprimer avec quel « plaisir elle me revoyait, et combien je gagnais à être « comparé à tout ce qui avait cherché à lui plaire. » Mademoiselle Harland, qui ne pouvait souffrir la vie de l'Angleterre et à qui son intérieur était désagréable, obtint de son père la permission de passer quelques années à Paris dans un couvent, et se fixa à l'Assomption. Dès qu'elle y fut établie ses parents repartirent, et pour cette fois Marianne se sépara de moi avec la douleur la plus sincère.





CHAPITRE SEPTIÈME

(1775-1778)



Depuis quelque temps la reine marquait un goût très vif pour la comtesse Jules de Polignac. Une jolie figure, l'air doux et naturel augmentait journellement sa faveur. Ce fut à elle que M. le duc de Coigny s'adressa pour former un parti contre moi. Madame de Gramont s'y joignit avec empressement, et établit dans cette société, comme son représentant, le baron de Besenval, anciennement attaché à M. le duc de Choiseul, et fort bien traité par la reine. Le baron voulut me persiffler; mais un mauvais ton et peu de mesure sont un grand désavantage à la cour. La comtesse Jules fit aussi la même entreprise, mais avec beaucoup

de galanterie, d'égards et jamais d'humeur. Je l'en dégoûtai assez promptement.

Ma faveur était toujours la même. La reine me donnait toute confiance, et ne me permettait presque jamais de quitter Versailles. Mes manières étaient très circonspectes; je ne me prêtais qu'avec une extrême réserve aux préférences qui pouvaient être remarquées. La reine, au contraire, semblait afficher les bontés dont elle m'honorait et le crédit que j'avais sur elle. Les propos se renouvelèrent, et l'on disait hautement à la cour que j'étais ou que je serais bientôt son amant.

Madame de Guémené, qui nous voyait sans cesse ensemble, en était plus convaincue que personne, et son extrême prévention pour moi lui faisait regarder comme un bonheur pour la reine de se donner à un homme dont l'attachement et le désintéressement ne la porteraient jamais qu'à des choses dignes d'elle. La reine marquait en effet à madame de Guémené l'amitié la plus tendre et une confiance sans bornes. Elle semblait à tout instant vouloir lui faire une confidence et s'arrêter avec embarras; elle lui parlait sans cesse de moi avec un intérêt et un plaisir qu'elle ne cherchait pas à cacher. Beaucoup de gens me demandaient ma protection près d'elle. Je les recevais très poliment, et les assurais que je n'avais point de crédit, et ne me donnais les airs de protéger personne. M. le comte d'Artois, thermomètre sûr de la faveur de la reine, ne se contentait pas de me traiter avec la plus grande distinction; il en était, pour ainsi dire, au respect pour moi, ne pouvait s'en passer, et voulait tellement m'avoir

avec lui, que c'était fort ennuyeux et souvent insupportable.

La reine aimait le gros jeu, et savait que cela ne plaisait pas au roi. Cela l'obligeait à cacher un peu celui qu'elle jouait, et à choisir dans un très petit nombre sur la discrétion de qui elle comptait. Je lui représentai que cela était très mal fait et donnait lieu à des propos véritablement désagréables pour elle. Je l'exhortai à jouer dans les cabinets un jeu qu'elle pût jouer avec tout le monde, et devant tout le monde, ajoutant que chez madame de Guémené elle pourrait faire tout ce qu'elle voudrait. Ce conseil et celui d'être plus occupée du roi sont les seuls que je lui aie donnés. Elle les reçut avec cette grâce et cette tendre préférence qui accompagnaient toutes ses actions envers moi.

Comme je ne voulais pas paraître ne faire ma cour qu'à elle, je chassais assez souvent avec le roi; ce qui m'ennuyait mortellement, et elle le savait bien. Aussi ne manquait-elle jamais à chasser à cheval ces jours-là, ou à chercher à rencontrer la chasse en voiture. Le roi me renvoyait toujours près d'elle, et me disait d'y rester. Il paraissait approuver sa manière d'être avec moi, et y avait d'autant plus de mérite, que les propos tenus dans le public étaient venus jusqu'à lui; qu'il ne s'était pas contenté de très mal recevoir ceux qui avaient osé les lui répéter, mais que dès cet instant il avait commencé à me traiter infiniment mieux, et à être aussi honnête pour moi que son caractère pouvait le comporter. Il apprit un jour, pendant l'hiver, que M. le comte d'Artois était sorti seul à cheval très matin; il en fut fort inquiet, et craignit qu'il n'eût eu quelque que-

relle. On lui dit que j'étais avec lui, et il étonna beaucoup tous les gens qui l'entouraient en disant fort tranquillement : « Puisque M. de Lauzun est avec lui, « je n'ai plus d'inquiétude ; il ne lui laissera pas faire de « sottises, et il eût averti la reine s'il en eût prévu qu'il « n'eût pu empêcher. » Voilà quelle était ma position dans le commencement de 1776. On verra dans la suite les intrigues et les tracasseries de toutes espèces qui suivirent ma faveur, et l'accompagnèrent environ un an, avant de l'anéantir tout à fait.

A la fin de 1775, je rencontrai au spectacle milady Barrymore, une de mes plus anciennes connaissances en Angleterre, mais que le hasard m'avait fait peu rencontrer dans les différents voyages que j'y avais faits. Elle était jolie, pleine d'esprit et de grâce ; je lui connaissais la réputation d'une mauvaise tête : elle me plaisait, et ne pouvait être dangereuse pour moi. Je fus chez elle plusieurs fois. Le vicomte de Pons y était établi, se donnait des airs sur elle qui ne paraissaient pas sans fondement. Je n'ai jamais aimé à aller sur les brisées de personne, et j'étais prêt à me retirer, lorsque M. de Saint-Blancard, mon cousin, me dit que milady Barrymore était charmante ; qu'il ne fallait pas que M. de Pons l'affichât sans l'avoir, et que je devrais ou m'assurer de ses droits ou le faire chasser.

Cela n'était pas trop selon mon caractère. Cependant, comme elle me convenait, et que, loin d'avoir aucun inconvénient, la publicité de cette intrigue pouvait avoir des avantages dans un moment où les propos sur mon attachement à la reine devenaient trop forts, je me déterminai à demander à milady Barrymore où elle

en était avec le vicomte de Pons. Elle me jura qu'il ne se passait rien entre eux. Je me proposai : « et la reine ? » me dit-elle en riant ; je lui dis combien tout ce qu'elle pouvait penser à cet égard-là était absurde et mal fondé.

« Écoutez, me dit-elle, je suis plus jolie que la reine, « et trop jeune encore pour servir de prétexte à per- « sonne. » J'eus assez de peine à lui persuader que je n'avais jamais songé à lui faire jouer un tel rôle ; elle me crut enfin, appliqua pour me le prouver ses lèvres sur les miennes, et ne remit pas mon bonheur à un autre moment ; signifia le lendemain à M. de Pons qu'il était le maître de continuer à venir chez elle comme ami, mais que son goût pour moi ne lui permettait pas de souffrir qu'il s'y montrât avec aucune autre prétention ; et en moins de vingt-quatre heures j'eus une maîtresse plus authentiquement qu'il ne m'était jamais arrivé d'en avoir.

Cela réussit médiocrement à Versailles. Madame de Guémené était au désespoir de me voir une femme, et voulait me persuader que la reine en était fort affligée. La reine, en effet, parlait mal de lady Barrymore, et ne la traitait pas bien quand elle la rencontrait ; et sans se soucier beaucoup de moi, elle m'a toujours fait l'honneur de prendre en aversion les femmes auxquelles elle m'a cru attaché. Ma faveur cependant était plus grande que jamais, et j'allais très exactement à Versailles, la reine et M. le comte d'Artois ne pouvant pas faire un pas sans moi. Les tracasseries commencèrent alors ; voici quelle fut la première.

J'étais allé au bal de l'Opéra avec lady Barrymore,

qui n'en manquait pas un. Je ne savais pas que la reine y fût. Je la rencontrai; elle prit mon bras, me parla bas longtemps, et cela fut remarqué. Quelques jours après, gardant ma chambre, malade d'un gros rhume, M. d'Esterhazy vint me voir, et me dit qu'il était trop de mes amis pour ne pas m'avertir que la reine était mécontente de ma conduite; que mes manières avec elle étaient trop empressées; que j'avais l'air de la suivre et d'en être amoureux; que dernièrement encore, au bal de l'Opéra, on avait remarqué combien j'en étais occupé, et que cela l'avait embarrassée. Je demandai à M. d'Esterhazy ce qui lui faisait croire cela. Il me dit que madame de Lamballe, à qui la reine en avait parlé, le lui avait dit. Il me pria instamment de lui garder le secret. « Je ne puis vous le promettre, lui « répondis-je; la reine doit à mon attachement pour « elle de ne pas me faire avertir par un tiers, lorsque « j'ai eu le malheur de lui déplaire. » M. d'Esterhazy me parut tout déconcerté, et très effrayé de la résolution où il me voyait d'écrire à la reine; il n'osa insister davantage, et sortit.

J'écrivis sur-le-champ à la reine, et lui rendis compte de notre conversation. Elle traita fort mal M. d'Esterhazy, me fit dire qu'elle l'avait prié très sèchement de ne pas la faire parler, et que j'avais bien dû voir que tout ce qu'il m'avait dit n'avait pas le sens commun.

Un grand bal au Palais-Royal que madame la duchesse de Chartres donna à la reine fut, je crois, l'occasion de la première infidélité que me fit milady Barrymore, qui fut suivie de beaucoup d'autres. Du bal du Palais-Royal on allait se promener au bal de l'Opéra. Milady

Barrymore monta dans la loge de M. le duc de Chartres avec M. le comte d'Artois, et Dieu sait ce qui s'y passa. M. le duc de Chartres, qui savait que j'avais lady Barrymore, me le dit le lendemain. Je lui en parlai ; elle me répondit avec l'air de la vérité qu'il était vrai qu'elle était montée en haut avec M. le comte d'Artois pour mieux voir le bal, que ce pouvait être une étourderie, une chose peu convenable, mais qu'il n'avait pas été question d'autre chose, et qu'elle était descendue quelques minutes après. Je ne suis pas naturellement soupçonneux : je n'étais pas jaloux ; je la crus. Je découvrais chaque jour en elle plus d'esprit et de grâce, et elle était capable de suite, d'application et de raisonnements sérieux.

Je m'y attachais, j'étais au moment d'en être amoureux, mais sa légèreté, sa mauvaise tête, son défaut absolu de principes, m'arrêtaient : je n'étais cependant pas mécontent de sa conduite, lorsqu'un des gens de M. le comte d'Artois, qui avait été longtemps à moi et qui m'avait été fort attaché, crut me rendre un service et empêcher des tracasseries en m'avertissant que M. le comte d'Artois avait milady Barrymore en même temps que moi, et m'en donna des preuves. Choqué de sa fausseté, je voulus lui en faire des reproches ; elle les reçut avec un sang-froid qui me confondit. « J'en « conviens, me dit-elle, et en vérité je vous l'aurais dit « si je n'avais pas craint votre chaleur et votre vivacité : « mon intention n'a jamais été de vous tromper. » Je voulus tout finir avec elle. « Lauzun, me dit-elle, « vous avez tort de me quitter. Vous me plaisez, vous « me convenez, je vous aime beaucoup ; mais ma

« liberté m'est plus chère que vous. Je ne vous la sacri-
« fierai pas, je ne souffrirai point que mon amant soit
« un mari jaloux, gênant, impérieux et difficile sur ma
« fidélité. Je me soucie peu de M. le comte d'Artois,
« j'y renoncerais sans peine ; mais je ne veux pas faire
« de sacrifices, je vous le déclare. Je le garderai sans
« en faire grand cas, et il s'en faut bien que j'aie pour
« lui les sentiments que vous m'avez inspirés. Tenez,
« ajouta-t-elle, en me montrant un portefeuille qui
« était sur sa table, voilà toutes ses lettres ; prenez-les,
« gardez-les, faites-en tout ce que vous voudrez ; je
« vous jure que je ne ferai jamais le même usage des
« vôtres. » J'étais étonné, et ne répondais rien. Elle
continua. « Ne nous brouillons pas, Lauzun, pour si
« peu de chose ; les hommages du frère du roi m'a-
« musent, flattent peut-être mon amour-propre et ma
« vanité. Que voulez-vous ? c'est une enfance, c'est un
« joujou que je ne veux pas que l'on m'ôte. Mais cela
« n'empêchera pas que toujours en moi vous ne trou-
« viez le plus tendre abandon, l'intérêt le plus vrai.
« Mon goût me porte vers vous, j'en ai la meilleure
« opinion ; je vous promets que jamais vous ne serez
« importuné de mon petit prince, qu'il ne prendra pas
« un seul des moments que j'ai tant de plaisir à vous
« donner. Je n'ai pris à personne un intérêt aussi
« vrai, aussi vif qu'à vous ; je ne veux pas être votre
« esclave, je serais bien fâchée de n'être plus votre
« maîtresse. »

En parlant ainsi, milady Barrymore, nonchalamment couchée sur une ottomane, jolie comme le jour, à moitié déshabillée, m'inspirait des désirs, et le voyait

bien ; ses bras passés autour de mon cou me penchaient sur elle, et je fus bientôt ivre de plaisir. « Vous me « trouviez de l'esprit, dit-elle en m'accablant des ca- « resses les plus voluptueuses ; vous en avez beaucoup. « Je sens que je serais beaucoup plus heureuse si vous « me convertissiez, si vous me rameniez à vos prin- « cipes ; mais je ne l'espère pas. » On peut aisément imaginer que nous nous raccommodâmes.

Quant à M. le comte d'Artois, elle tint parole ; je ne le rencontrai jamais. Sa conduite fut ce qu'elle m'avait dit qu'elle serait : elle n'était pas exigeante ; et tous les moments que je ne passais pas à Versailles, elle désirait que je les lui donnasse, avec une grâce infinie, et j'allais chez elle presque toutes les nuits. Les rendez-vous qu'elle donnait à M. le comte d'Artois ne me dérangeaient pas. Dans un des hivers les plus rudes que j'aie jamais vus en France, elle se divertissait à le faire attendre quatre ou cinq heures dans son cabriolet, au milieu de la place Louis-Quinze, et je ne sortais pas de chez elle un moment plus tôt. Je ne le savais ordinairement pas ; et lorsque je paraissais en douter, elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour me retenir davantage : aussi le pauvre prince toussait-il d'une manière épouvantable. Il savait bien qu'il m'en avait l'obligation ; il n'imaginait seulement pas que je fusse dans le secret.

Dans le commencement de 1776, M. de Saint-Germain résolut de réformer toutes les légions au moment où l'on croyait qu'il allait en augmenter prodigieusement le nombre. La reine le sut avant que cela fût public, et vint chez madame de Guémené fort embar-

rassée de la manière dont elle me l'annoncerait. Je voyais bien que quelque chose la tourmentait ; mais je ne savais pas ce que c'était. Le duc d'Harcourt entra. « Je vous fais mon compliment, me dit-il dans la con-« versation ; car il paraît certain que M. de Saint-Ger-« main augmente fort les légions, et les porte à deux « mille hommes. » La reine fit un cri, et sortit de la chambre. Madame de Guémené, toute effrayée, la suivit. « Je suis au désespoir, lui dit-elle ; vous entendez « ce que l'on dit des légions ? Eh bien, elles sont « réformées. Votre ami sera furieux, et rien ne l'empê-« chera de nous quitter. — Il est en effet, dit madame « de Guéméné, bien attaché à sa légion ; mais si quel-« que chose peut le retenir, c'est l'intérêt que Votre « Majesté daigne prendre à lui, et de l'apprendre de sa « bouche. » Elle m'appela : « Suis-je assez malheu-« reuse ! me dit la reine, les légions sont réformées. — « Cet événement, répliquai-je, madame, me rendra ma « liberté. J'espère que la reine ne permettra pas que « les anciens et braves officiers de la légion royale « soient maltraités. » Elle m'interrompit. — « Ils « auront d'excellentes retraites ; je m'en suis déjà « occupée. Et vous, que ferez-vous ? — Moi, madame ; « si je sers, ce ne sera pas en France. — Ainsi, dit-elle, « il aura dépendu de M. de Saint-Germain de nous « ôter l'homme sur qui je comptais le plus. » Je voyais des larmes dans ses yeux, j'en fut touché. — « Non, « lui dis-je, un attachement ne dépendra jamais des « circonstances ; vous disposerez encore une fois de « mon sort. Ce n'est plus le roi que je sers, c'est la « reine ; qu'elle juge si j'ai envie de quitter son ser-

« vice. » Elle me tenait la main sans me répondre, je la baisai plusieurs fois avec ardeur. Elle dit à madame de Guémené, en me regardant : « J'étais bien malheu- « reuse en entrant ici, et j'en sors bien heureuse. »

M. de Saint-Germain fut prendre ses ordres, et lui dit qu'il n'avait jamais eu l'intention de m'ôter les moyens de servir avec distinction, en réformant la légion royale ; qu'il désirait, au contraire, que je gagnasse à ce changement, et qu'il proposerait au roi de me donner un corps de 1,200 chasseurs à cheval. Il envoya à M. le baron de Wimpffen, en qui il avait grande confiance, l'ordre de me l'annoncer et de m'en donner sa parole, en m'assurant que je ne ferais que conserver toute la légion royale sous un autre nom et considérablement augmentée. Je n'avais pas à me plaindre, et la reine fut fort contente.

Au bout d'environ quinze jours, M. de Saint-Germain renvoya le baron de Wimpffen me dire que, le corps de 1,200 chasseurs à cheval qu'il avait eu l'intention de créer ne pouvant avoir lieu, il avait fait un arrangement pour que M. Schomberg me cédât la propriété de son régiment étranger de dragons. Cet arrangement était fait, à cela près que l'on n'en avait point parlé à M. de Schomberg, qui, comme de raison, refusa net au premier mot.

M. de Saint-Germain fut le premier à l'annoncer à la reine, en montrant le désir de me très bien traiter. Il dit que tout cela pouvait se réparer ; qu'il était très certain que M. de Chamborant se déferait avec plaisir de son régiment de hussards ; que, quelque condition qu'il y mît, il fallait la lui accorder, et me donner son

régiment. M. de Saint-Germain me conseilla de porter moi-même à M. de Chamborant, à Sarreguemines, des propositions très avantageuses, et de tâcher d'en revenir avec sa démission ; ce qui, disait-il, serait très aisé. Cela charmait la reine ; elle aimait les hussards, et ce qui pouvait lui plaire le plus était de me voir un régiment hongrois.

Je fus à Sarreguemines avec la plus grande diligence. Loin d'accepter des conditions fort au-dessus de ses espérances, M. de Chamborant s'en offensa, et répondit à M. de Saint-Germain une lettre pleine de maximes et de bêtises, dans laquelle il déclarait qu'il ne se déferait jamais de son régiment. On ne s'attendait pas à Versailles, au peu de succès de ma négociation. La reine, toujours charmante, pleine de grâce, me donna, à mon arrivée, un superbe sabre, et fut au désespoir quand elle apprit que je n'avais pas le régiment de Chamborant. Elle voulut alors demander au roi de trouver bon que l'empereur lui donnât une garde noble hongroise, dont elle me destinait le commandement. Je lui représentai que, quelque flatteuse que fût cette grâce, je serais obligé de la refuser, ayant au moins d'aussi grands inconvénients qu'une charge dans sa maison. Je ne parlai plus de ma fortune militaire, et quelques mois se passèrent sans qu'on s'en occupât.

L'affaire du comte de Guines fixa l'attention générale ; et voici comment elle se passa, et la part que j'y eus. Madame de Guémené donnait pendant le carnaval, tous les samedis des bals à la reine. On dansait dans deux pièces, et on jouait dans les autres. C'était dans le temps où on avait fait des noëls et des chan-

sons épouvantables contre la reine. Heureusement je n'y avais pas encore été nommé ; mais les propos sur ma faveur devenaient chaque jour plus inquiétants, et je ne pouvais douter que mes ennemis n'espérassent en tirer parti pour me perdre. Je jouais au quinze avec M. le comte d'Artois, M. le duc de Chartres et deux autres personnes. Madame de Guémené entra dans la chambre, avec l'air d'une personne qui vient d'apprendre un grand malheur ; elle s'approcha de moi, et me dit : « Quittez le jeu sur-le-champ ; j'ai quelque chose « d'important et de pressé à vous dire. »

Je fus convaincu que l'ordre de m'arrêter était donné, et que j'allais être mis à la Bastille. Je me levai et je la suivis. Elle me dit que le comte de Guines était rappelé de son ambassade d'Angleterre de la manière la plus humiliante ; qu'il était accusé d'avoir agi contre ses instructions, et d'avoir fortement compromis la cour de France relativement au pacte de famille. M. de Choiseul, qui s'était beaucoup intéressé au comte de Guines, disait qu'il était inexcusable, et que s'il était son fils il ne demanderait d'autre grâce que la certitude que son procès ne lui fût pas fait, et qu'il consentirait de bon cœur à ce qu'il fût pour longtemps à la Bastille.

Il me paraissait impossible que le comte de Guines pût avoir fait de si grandes sottises, et je résolus de le servir encore une fois sans en attendre plus de reconnaissance. La reine et le duc de Coigny arrivèrent ; et il fut décidé qu'elle abandonnerait le comte de Guines, et ne s'en mêlerait en aucune façon. J'osai m'y opposer avec force, et représenter que la reine ne devait pas

abandonner aussi facilement un homme à qui elle avait marqué un intérêt si décidé. Le duc de Coigny insista fortement pour que la reine ne s'en mêlât point ; et j'osai répondre plus fortement encore. Je dis que je n'étais assurément pas d'avis que la reine demandât grâce pour le comte de Guines ; mais que je croyais que la reine devait lui faire obtenir d'être entendu avant que d'être jugé. J'ajoutai que sans cette faveur il serait impossible aux plus fidèles serviteurs de la reine de compter sur ses bontés et sur son intérêt ; et que je pouvais juger par moi-même de l'effet que tout cela ferait sur tous les autres. « En voilà assez, dit la reine, « je suis décidée et convaincue. Je suivrai l'avis de « M. de Lauzun ; oui, répéta-t-elle d'une manière « charmante, je ferai de bon cœur ce que vous jugerez « convenable dans cette affaire. » Elle rentra dans le bal. Madame de Guémené était revenue à mon avis dès le commencement de la conversation ; mais le duc de Coigny sortit mortellement choqué.

Le comte de Guines revint de Londres ; il fut écouté et justifié de la dernière inculpation. La reine obtint que le roi lui écrirait qu'il était content de sa conduite, et lui donnerait le brevet de duc. Elle l'envoya chercher pour la première fois (car elle ne l'avait pas vu chez elle jusqu'alors), vers neuf heures du matin, pour lui annoncer une si bonne nouvelle et lui remettre le titre du roi ; elle lui dit : « Portez tout cela sans « perdre de temps à M. de Lauzun, car vous lui devez « plus qu'à personne la réussite de vos affaires. Priez-le, « en même temps, de venir sur-le-champ chez moi. »

J'avais joué une partie de la nuit, et j'étais encore

dans mon lit. M. de Guines me fit éveiller, et me marqua la plus vive reconnaissance. Je m'habillai promptement, et je montai chez la reine. — « Eh bien! êtes-« vous content, me dit-elle, ai-je bien suivi vos avis? « — Puis-je ne pas être enchanté, lui répondis-je, de « vous voir juste et bienfaisante! — M'emploierez-« vous, continua-t-elle, toujours pour les autres? et ne « me sera-t-il jamais permis de rien faire pour vous? « — Non, Madame; vous connaissez ma profession de « foi; j'y tiens plus que jamais. — Fière, bizarre, « extraordinaire créature! Cela m'impatiente, et m'af-« flige encore davantage. » Et elle sortit.

Le commencement du printemps ramena les courses; j'avais beaucoup de chevaux engagés, pour lesquels la reine pariait toujours, quoique dans sa société on le trouvât mauvais. Dans les premiers jours d'avril, je fis courir un cheval contre un de ceux de M. le duc de Chartres, pour une somme fort considérable, beaucoup trop sans doute. La reine s'en occupa beaucoup, vint à la course, et un moment avant le départ des chevaux, me dit : « J'ai tant de peur, que si vous perdez, je « crois que je pleurerai. » Cela fut remarqué et blâmé. Mon cheval gagna assez facilement, et le public, qui m'aimait mieux que M. le duc de Chartres, m'applaudit longtemps. La reine en parut transportée de joie. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'avoir des chevaux de course, et de monter à cheval à l'anglaise. Ce fut, je crois, la plus grande preuve de mon crédit sur elle.

Quelques jours après, à une chasse du bois de Boulogne, la reine remarqua un très joli cheval sous un

piqueur anglais qui me suivait, et à qui elle parlait souvent ; elle lui demanda s'il était sage, et s'il serait bon pour une femme. Le piqueur répondit qu'il n'en connaissait pas de meilleur et de plus charmant. La reine me dit qu'elle voulait l'avoir. Je lui répondis tout bas, en plaisantant, que je ne voulais pas le lui donner ; elle appela mon piqueur, lui dit de changer de cheval avec un des siens, et me dit : « Puisque « vous ne voulez pas me le donner, je le prends. » Le duc de Coigny s'approcha encore à temps pour entendre ces dernières paroles, qui le scandalisèrent prodigieusement (ce sont ses propres termes).

Ma faveur paraissait ne pouvoir plus augmenter, et n'était en effet pas loin de décliner. Le roi commençait aussi à me traiter fort bien, lorsque M. de Saint-Germain, après avoir manqué successivement à tous ses engagements envers moi, m'offrit enfin le commandement du régiment royal de dragons, qui passait pour le plus insubordonné et le plus mauvais qui fût alors au service. Je le refusai froidement et sans humeur.

Le roi m'envoya chercher à Marly, me parla encore avec une bonté, un intérêt auxquels il m'était impossible de n'être pas sensible ; il exigea de moi de prendre le commandement du régiment royal de dragons, me promit de me donner en propriété le premier régiment étranger à pied ou à cheval qui viendrait à vaquer ou à être créé, et dit en sortant à M. de Saint-Germain : « Tout est arrangé, Lauzun prend le régi- « ment royal. » M. de Saint-Germain me promit de me laisser choisir mes garnisons, et faire tout ce que

je jugerais convenable, et ajouta que, quoique le prix de ce régiment fût de 40,000 écus, le roi me le donnerait sans rien payer.

Dans la fin de la même semaine, la reine apprit à Marly que madame de Lamballe, encore son amie intime, était malade de la rougeole à Plombières. Elle en fut dans la plus vive douleur, et crut qu'on lui cachait l'état dangereux de son amie. Rien ne pouvait la rassurer : je lui offris d'aller à Plombières avant de me rendre à mon régiment, et de lui envoyer les nouvelles les plus exactes. Elle accepta avec reconnaissance, passa la journée du lendemain à écrire et à me donner un gros paquet dans lequel elle me dit qu'elle parlait beaucoup de moi. Je partis sur-le-champ, et j'arrivai à Plombières, où je trouvai madame la duchesse de Gramont, qui, ne doutant pas que je n'eusse plus de crédit que jamais, me fit les plus fortes avances de toute espèce, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour découvrir si mon voyage n'avait pas quelque cause secrète.

Madame de Lamballe, qui se portait bien, écrivit elle-même à la reine, à qui j'envoyai la lettre par un courrier, et je partis pour Sarreguemines, où je devais assister à la réforme de la légion royale, avant de joindre le régiment royal. Je ne pus quitter de si braves gens, sur l'attachement de qui je comptais autant, sans la plus grande peine. Notre séparation fut véritablement touchante.

Je me rendis à Sarre-Louis, où mon nouveau régiment était en garnison, et je fus fort étonné, en y arrivant, d'apprendre que M. le comte de Saint-Germain,

pour soutenir davantage sa conduite avec moi, me faisait payer 40,000 écus le régiment qu'il m'avait donné pour rien. Le régiment royal, négligé depuis trente ans par tous ses chefs, et à qui toute subordination était inconnue, me vit arriver avec une extrême frayeur; mais nous fûmes bientôt fort bien ensemble : je n'ai point vu de corps de meilleure volonté ni qui ne désirât plus de bien servir.

Je ne puis passer sous silence une aventure assez plaisante qui m'arriva pendant que j'étais en garnison à Sarre-Louis. Il y avait à une demi-lieue de la ville un chapitre de chanoinesses appelé Loutre. L'abbesse était une fille de qualité d'Allemagne, et son chapitre était généralement bien composé. On y trouvait quelques jeunes et jolies personnes. Entre elles s'élevait une grande et belle mademoiselle de Surin, que l'innocence la plus pleine de grâce rendait charmante. Il n'y avait point de société; j'allais souvent au chapitre, et mademoiselle de Surin me plaisait tous les jours davantage. Elle me marquait beaucoup de préférence, qu'avec toute autre j'aurais pris pour des agaceries ; son genou à table rencontrait souvent le mien; elle me marchait sur le pied à tout moment, et dès que nous étions seuls quelques instants m'embrassait de la meilleure amitié du monde. J'eus de grandes tentations d'en profiter. Je fus arrêté par la manière dont l'abbesse, madame de Wartensleben, me parlait continuellement de l'innocence de mademoiselle de Surin et de la pureté de son cœur. Il me parut qu'il serait horrible à moi d'abuser de l'inexpérience d'une jeune fille de qualité, et de risquer de la perdre. Je continuai donc à être

encore de la même circonspection : je me livrai sans scrupule aux agaceries d'une petite madame Dupresle, mariée à Luxembourg, qui était laide, mais aimable et gaie. J'appris au mois d'octobre, en partant de Sarre-Louis, que cinq ou six officiers de mon régiment avaient couché avec cette innocente mademoiselle de Surin, et qu'elle n'avait pas craint d'en laisser la preuve dans leurs mains par des lettres très claires.

Je reçus à Sarre-Louis un courrier de madame de Guéméné, qui m'écrivait de la part de la reine, et me mandait que madame la comtesse Jules de Polignac avait demandé à la reine la survivance de M. de Tessé et l'adjonction à sa place de premier écuyer de la reine pour son mari; que, quoique cet arrangement ne fût possible qu'à des conditions qui ne pouvaient certainement pas me convenir, la reine, qui se regardait comme engagée avec moi, ne voulait pas terminer cette affaire sans mon consentement et sans savoir si cela ne me serait pas désagréable. Je répondis comme je le devais à la reine et à madame de Guémené, que je n'avais jamais eu la moindre prétention sur cette place, et que j'étais enchanté qu'elle pût en disposer en faveur de son amie. Je fis tout ce que je pus pour que ma lettre exprimât exactement et gaiement que l'arrangement projeté par la reine ne me déplaisait en aucune façon.

Je retournai à Paris au commencement d'octobre. Je fus le lendemain à Choisy, où était le roi; la reine me reçut parfaitement bien, montra une grande joie de me revoir, et me parla bas longtemps. Je sortis de la chambre; et lorsque je rentrai j'eus le temps d'enten-

dre le duc de Coigny disant à la reine, assise auprès de la porte : « Vous n'avez pas tenu votre parole : vous « aviez promis de ne pas lui parler beaucoup et de le « traiter comme tout le monde. » Il ne me fut pas difficile de deviner qu'il parlait de moi. Quelques instants après la reine vint me parler, et je lui dis : « Prenez garde, vous vous ferez gronder encore une « fois. » Elle fut embarrassée, et finit cependant par en convenir et en plaisanta avec moi.

L'apparence d'une guerre prochaine faisait penser à se mettre en mesure dans l'Inde. On avait fait demander des mémoires à M. de Bussy, qui y avait été longtemps. Cela me tenta. Je lui en fis parler par M. de Voyer, qui avait depuis dix ans la plus tendre amitié pour moi, et M. de Bussy voulut bien désirer de m'avoir pour second. Je le dis à la reine, qui s'y opposa fortement, et montra la plus vive douleur, me dit qu'elle n'y consentirait jamais, et refusa net d'en parler au roi. Je n'avais pas d'autre ressource, car je n'avais jamais vu M. de Maurepas, que la reine n'aimait pas et chez qui elle ne m'avait jamais permis d'aller.

Pendant le voyage de Fontainebleau, je jouissais de la plus ridicule faveur dont on puisse se former une idée; car la reine m'aimait plus que jamais, se mourait de peur de sa société, qui me détestait, paraissait uniquement occupée de moi quand elle n'était pas observée, et quand on la regardait elle n'osait souvent me dire un mot, et en convenait assez plaisamment avec moi. Je la pressais de me laisser aller dans l'Inde; c'était le moyen de tout arranger ; elle continuait à le refuser avec

la même opiniâtreté. Sa société croyait mon crédit fort diminué, et s'en applaudissait.

Il y eut dans le mois de novembre une fameuse course d'un cheval de M. le comte d'Artois, contre un cheval de M. le duc de Chartres. La reine pariait contre M. le duc de Chartres, et moi, contre M. le comte d'Artois. Il perdit, et, en sortant de la course, la reine me dit : « Oh, monstre ! vous étiez sûr de gagner. » On l'entendit. Cette manière familière de me parler alarma : on craignit de s'être trompé. Les intrigues redoublèrent. La société de la reine et celle de M. le duc de Choiseul, qui s'y joignit d'une manière subalterne, se crurent perdues si elles ne me perdaient pas.

J'avais alors des dettes considérables, et, quoi que l'on en ait dit, cela n'était pas fort extraordinaire. Madame de Lauzun ne m'avait apporté que 150,000 liv. de rentes. Je désirais qu'elle fût magnifique. Nous attendions tous deux une fortune très considérable, et l'avenir ne pouvait nous causer d'inquiétude. Mes affaires avaient été mal faites pendant ma minorité. On avait fait pour moi des marchés détestables, sur lesquels j'avais énormément perdu. Beaucoup de négligence, beaucoup plus de penchant à la dépense qu'à l'ordre, depuis dix ou douze ans que j'étais dans le monde, m'avaient dérangé. Je devais environ 1,500,000 livres, sur une fortune de plus de quatre millions. Mes créanciers ne me pressaient pas, et consentaient de bon cœur à attendre le temps où je pourrais les payer sans me gêner. Je les avais tous vus à mon retour de Fontainebleau, espérant alors aller dans l'Inde.

Ils avaient tous été contents des arrangements que je

leur avais proposés ; et j'étais aussi tranquille que si je n'eusse pas eu de dettes, lorsque des gens officieux achetèrent de mes créanciers la plupart de mes dettes. Ils désiraient tant d'acquérir de tels titres, qu'ils avaient donné à quelques-uns dix pour cent de plus que leurs créances. On me fit tout signifier en même temps chez le suisse de madame la maréchale de Luxembourg, chez qui je n'avais jamais logé et chez qui on savait parfaitement bien que je ne logeais pas. On y fit signifier ensuite un effet de 100,000 livres payable dans huit jours; objet pour lequel le propriétaire m'avait proposé de placer sur moi cette somme, et avait pris jour pour faire le contrat de l'échange de l'effet.

Quand tout cela fut suffisamment bien arrangé, madame la maréchale de Luxembourg m'envoya chercher. voulut m'effrayer, et me dit qu'il ne me restait rien au monde : je lui répondis que cela n'était pas vrai ; elle fut embarrassée de voir que je savais mieux mes affaires qu'elle ne l'avait supposé. On me dit, pour m'effrayer, que ma famille pouvait me faire interdire ou peut-être même me faire enfermer. J'assurai très respectueusement madame la maréchale que je ne craignais ni l'un ni l'autre ; elle me dit que l'on viendrait saisir les meubles de madame de Lauzun pour les 100,000 francs qu'il fallait payer dans huit jours, et que la seule ressource qui me restait était d'abandonner entièrement ma fortune et ma personne à ma famille, qui voudrait bien disposer de l'une et de l'autre. Je refusai, j'assurai madame la maréchale que les 100,000 francs seraient payés et qu'on ne saisirait pas les meubles de sa petite-fille. Je sortis et la laissai assez mécontente de moi.

Quant à madame de Lauzun, elle était dans un embarras qui pensa me faire rire deux ou trois fois, quoique je n'en eusse guère envie. Elle aurait voulu paraître très sensible et très généreuse, mais elle ne voulait pas que cela pût lui couter ni l'engager à la moindre chose. Cela gêna beaucoup tout ce qu'elle allait dire de beau et de touchant ; elle prit donc le parti de se taire et de se coiffer.

Je fus chez mon père, je lui dis ce qui venait de se passer, et le priai de ne pas s'en mêler, lui demandant seulement de m'avertir si on lui proposait de me faire enfermer ou interdire ; ce parti, qui ne le compromettait pas et ne devait rien lui coûter, lui convint beaucoup.

En le quittant, je fus chez mon homme aux 100,000 francs, et lui reprochai vivement son mauvais procédé. Il en convint, et me dit qu'on lui avait acheté si cher cet effet payable dans huit jours, qu'il n'avait pu refuser un marché si avantageux. Je ne lui cachai pas combien les suites en avaient été fâcheuses pour moi. Il voulut réparer le mal qu'il avait fait volontairement. Il me proposa très honnêtement de me prêter 100,000 francs au terme que je voudrais pour retirer cet important effet, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Je m'occupai le lendemain d'assembler tous mes créanciers, que je trouvai très disposés à faire tout ce qui me conviendrait, à l'exception de ceux qui l'étaient devenus depuis peu en achetant d'anciennes créances. Le nombre en était peu considérable, et j'eus heureusement assez d'argent pour les payer. Mon projet était

de vendre mes terres le plus promptement possible, de payer mes dettes, de voyager avec beaucoup d'économie et de placer une rente viagère sur ma tête et sur celle de madame de Lauzun, de manière à n'être pas obligé de rien diminuer de sa dépense.

M. de Voyer vint me voir, et me dit, avec sa simplicité ordinaire : « On vous a dit ruiné sans ressources : « j'ai de la peine à le croire; mais enfin cela se peut, et « voici ce que j'ai à vous proposer. J'ai une terre, qui « s'appelle la Guerche, à quatre lieues des Ormes; la « maison est très logeable, et suffisamment bien meu- « blée. Je vous offre la terre et le revenu pour aussi « longtemps que vous le voudrez : je le puis sans me « gêner. Si l'argent de la terre vous convient mieux, on « m'en offre un million, je vous le donnerai, et vous en « disposerez; je ne veux d'ailleurs savoir aucun détail. « Je n'entends peut-être pas les affaires beaucoup mieux « que vous. » Je sentis vivement ce que M. de Voyer voulait faire pour moi. Je le refusai, n'en ayant pas besoin, et l'assurai que je m'adresserais à lui plutôt qu'à aucun de mes parents. Le sacrifice n'était pas grand ; car aucun ne me demanda s'il pouvait m'être de quelque secours. Je craignis que l'on ne donnât au roi contre moi des préventions difficiles à détruire ; je me déterminai à lui écrire et à lui envoyer l'état de ma fortune et celui de mes dettes.

Je fus à Versailles prier la reine de remettre ma lettre au roi. Elle me reçut d'un air contraint et embarrassé, me dit que madame de Lauzun était bien à plaindre, et que sa conduite était bien noble et bien sensible. Je lui répondis que je ne doutais pas assurément que madame

de Lauzun ne montrât de la noblesse et de la sensibilité dans toutes les occasions où cela serait nécessaire ; mais que je ne la mettrais jamais à l'épreuve pour de l'argent. La reine me demanda, en rougissant, ce que l'on pourrait faire pour moi, et m'offrit sa protection, un peu trop en reine pour la circonstance. Cela me décida à finir sur-le-champ la conversation. Je lui demandai pardon de l'avoir importunée du détail de mes affaires particulières. Je la laissai dans un embarras dont je fus au moment d'être peiné.

Je montai chez M. de Maurepas, à qui je n'avais jamais parlé. Je lui expliquai en peu de mots ma situation, et le priai de remettre ma lettre au roi. Il me répondit, avec beaucoup de grâce : « Il n'y a pas de « temps à perdre ; je vais sur-le-champ chez le roi, atten- « dez-moi. » Il revint au bout d'un quart d'heure, et me dit que le roi avait été sensible à ma confiance et lui avait ordonné de m'assurer que je pouvais compter sur sa protection et sur son intérêt, dont il voulait bientôt me donner des preuves. M. de Maurepas m'assura que, comme une partie de ma fortune avait été employée au service du roi, Sa Majesté avait l'intention de me donner une somme d'argent considérable et une forte pension. Je lui dis que je refuserais toutes deux ; que je n'en avais pas besoin, et que ce qui me restait était plus que suffisant à mon ambition. Je restai au coucher du roi, qui me traita parfaitement bien.

Je revins à Paris. J'appris que M. de Guines m'avait donné, sans que je les eusse, tous les torts qui pouvaient rendre madame de Lauzun intéressante. Je me permis d'en faire quelques plaisanteries. Il vint chez moi ; il

m'écrivit, et je traitai toutes ses démarches avec le mépris qu'elles méritaient.

J'appris avec beaucoup plus de chagrin que M. le duc de Choiseul, à l'intérêt de qui mon constant attachement me donnait quelques droits, en parlait de la manière la plus choquante. Quant à madame la duchesse de Gramont, elle dit, avec modération, que j'étais un menteur et un fripon. Je me crus alors inutile dans la société de M. le duc de Choiseul et de madame sa sœur, et j'y renonçai absolument. J'en fus affligé pour madame la duchesse de Choiseul, que j'aimais tendrement et de qui je n'avais eu qu'à me louer; mais ne voyant point M. le duc de Choiseul, je ne pouvais aller chez madame de Choiseul. M. le duc de Choiseul et madame de Gramont dirent que j'étais un ingrat. M. le duc de Choiseul n'avait jamais rien fait pour moi; je lui avais donné les plus grandes marques d'attachement. Il avait mangé le bien de madame de Choiseul, dont je devais hériter; il m'accablait dans le temps où j'étais malheureux. Le procès n'était pas difficile à juger,

On répandit que j'avais mangé tout le bien de madame de Lauzun et vendu ses diamants, que j'avais fait des billets et pris des engagements sur la vie de mon père, de M. le maréchal de Biron, de madame de Choiseul et de madame de Luxembourg. Il m'était important de démontrer la fausseté de toutes ces imputations. Cela n'était pas difficile.

Je vendis mes terres à M. le prince de Guémené, à la charge de payer une partie de mes créanciers à qui cet arrangement convenait. Je vendis beaucoup d'effets sur le roi, qui perdaient moitié. Je finis tout en moins

de six semaines. Je me séparai de biens d'avec madame de Lauzun, et je prouvai bien clairement qu'on ne lui avait jamais proposé de signer pour moi depuis le jour de notre mariage. Les fonds nécessaires pour répondre de toutes les conditions comprises dans notre contrat de mariage déposés, il me restait 80,000 livres de rentes viagères, placées sur M. de Guémené, un fond libre d'environ 500,000 francs, et une assez jolie maison, qu'à la vérité je n'avais qu'à vie.

Je voulus partager ce que j'avais avec madame de Lauzun, elle s'y refusa. Madame de Luxembourg voulut la retirer chez elle, ne lui permit pas même de garder les diamants que je lui avais donnés : on me les renvoya ; je ne voulus pas les recevoir. Ils furent déposés chez un notaire.

La reine continuait à me bien traiter ; il n'était cependant pas difficile de voir que ma faveur était absolument tombée. On avait déjà eu soin de lui dire que je m'étais joint à M. de Maurepas pour intriguer contre elle. Il est vrai que ce ministre m'avait pris dans la plus grande amitié, et commençait à me marquer de la confiance.

Telle était ma situation au commencement de 1777. Rien ne m'arrêtait plus, et je n'avais pas perdu le désir d'aller dans l'Inde, quoique M. de Maurepas voulût m'y faire renoncer. Je me joignis à M. de Bussy. Je rédigeai ses mémoires, qui étaient bons, mais mal écrits. On convenait de tous les avantages de ce qu'il proposait ; mais on ne finisssait pas.

Lady Barrymore, que j'avais abandonnée à beaucoup d'amants, était retournée en Angleterre. Le bruit de

ma ruine la fit revenir à Paris : elle m'envoya chercher. — « Écoutez, me dit-elle, et ne m'interrompez pas. « On vous dit ruiné ; je suis riche, jeune et indépen- « dante. Je viens vous proposer de partager votre sort « et de disposer de ma fortune ; je voyagerai avec vous « où vous voudrez, et pour aussi longtemps que vous « voudrez. Ne craignez pas la légèreté de mon caractère : « rien ne me promet autant de plaisir et de bonheur « que ce plan. Je veux que vous preniez sur moi l'auto- « rité du mari le plus absolu et le plus sévère ; je sens « que je ne chercherai jamais à m'y soustraire. » J'embrassai, je remerciai lady Barrymore, que j'affligeai beaucoup en la refusant.

Ce fut dans ce temps que madame de Genlis et madame de Potoçka voulurent, sur les débris d'un ordre de Pologne, établir en France l'ordre de la *Persévérance*. J'avais donné en Pologne même trop de preuves de mon caractère romanesque pour que l'on ne m'admît pas sans épreuves. Les statuts de l'ordre étaient charmants. Il devint très nombreux, très à la mode, très bien composé. Des gens distingués, âgés et raisonnables, se firent une gloire d'y être admis. Une immense tente de bois qui était au milieu de mon jardin en devint le temple. La reine, avide de toutes les nouveautés, désira vivement y venir : on tâcha de l'en éloigner ; et, comme de raison, ce désir s'augmenta. Elle fut au moment de nous envoyer proposer de faire avouer notre ordre par le roi, et de nous faire donner par lui la permission de porter en uniforme de service, même près de sa personne, l'écharpe violette de notre ordre. Toute sa société trembla de voir la reine dans

un ordre de chevalerie à la tête duquel j'étais; ce qui paraissait le plus grand de tous les dangers.

Notre grand maître n'était pas nommé. Notre première loi disait que ce devait être un prince souverain ou d'une maison régnante, distingué des autres par quelque grande action. Monsieur, frère du roi, crut alors devoir se présenter pour être grand maître : il fut unanimement refusé. Nous lui répondîmes que nous ne nommions pas à cette place, ne doutant pas que Monsieur ne remplît bien promptement les conditions prescrites par nos statuts. Monsieur se choqua. On fit de mauvaises plaisanteries sur notre ordre, on le tourna en ridicule et la reine n'y pensa plus.

Une jeune dame de Faudoas, sœur de la baronne de Crussol, à qui l'on ne connaissait encore d'amant que M. de Nassau, qu'elle n'avait plus, me marqua de l'intérêt dans nos assemblées. Une belle peau, de jolis yeux, de jolis cheveux, plus de naïveté que d'esprit, la rendaient alors assez agréable. Nous fûmes promptement arrangés; mais cela ne put durer longtemps. M. de Faudoas était si jaloux, elle était si imprudente, que, dans la crainte d'un éclat que rien n'empêchait sans cela, je fus obligé de rompre avec elle.

Fanny Harland, dès qu'elle me sut persécuté, ruiné, m'écrivit : « Venez me voir, j'ai un amant, rendez-« moi mon ami. » J'y courus, et Fanny me reçut avec cette amitié tendre qu'elle m'a conservée jusqu'à la fin de sa vie. Elle me dit que M. Édouard Dillon était fort amoureux d'elle et en était aimé. Je revis Fanny tous les jours ; j'étais triste, ennuyé, entouré d'objets désagréables, et les soins de Fanny charmèrent mes peines

et furent une grande consolation pour moi. M. Édouard Dillon désirait fort l'épouser; il était sans fortune. Mademoiselle Harland devait, dans tous les cas possibles, en avoir une assez considérable, et la mort de son frère, âgé de huit à dix ans, pouvait la rendre un des plus grands partis qu'il y eût en Angleterre. Marianne avait un grand crédit sur sir Robert Harland, son père, homme austère et passablement difficile à vivre. J'écrivis à Marianne qu'il fallait qu'elle tâchât de ramener son père et sa mère à Paris, afin que nous pussions concerter ensemble ce qu'il faudrait faire pour marier Fanny à M. Édouard Dillon. Marianne, dont le cœur était bon et qui aimait véritablement sa sœur, me répondit qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle, et qu'elle espérait arriver bientôt à Paris avec toute sa famille. Lady Harland vint en effet quinze jours après avec Marianne; quelques affaires retinrent sir Robert Harland à Londres.

La bonne maman fit connaissance avec M. Édouard Dillon, qui lui plut aussi; elle le prit sous sa protection, et écrivit à son mari en sa faveur. Marianne écrivit à son père, qui marqua pour un homme sans fortune beaucoup moins de répugnance que nous ne l'avions craint. Il fut impossible de rien obtenir du roi en faveur du mariage de M. Edouard Dillon; mais M. de Maurepas me promit de s'en occuper et de lui faire obtenir une des premières grâces dont il serait susceptible. Pendant ce temps-là, ma conduite avec Marianne fut de la plus grande circonspection, et nous n'eûmes rien à cacher à la bonne maman.

Le mariage de Fanny était en bon train, lorsque je

fus obligé de joindre mon régiment en quartier à Vaucouleurs, le lieu le plus triste de toute la Champagne, et par conséquent de tout l'univers. Au bout d'un mois je reçus une lettre de Fanny, qui me mandait que tout était terminé, et qu'elle devait sous peu de jours être mariée à Haute-Fontaine. J'allai à Nancy demander à M. de Stainville, sous les ordres de qui j'étais, la permission d'aller à Haute-Fontaine pour quelques jours. J'y arrivai le surlendemain du mariage de Fanny, qui avait déjà eu le plus grand succès auprès de madame de Roothe et de madame Dillon. Je ne la trouvai pas en très bonne santé ; mais elle me parut heureuse, et me montra la plus grande joie de me revoir. Elle devait passer l'automne en Angleterre ; elle me fit promettre d'aller l'y joindre au mois d'octobre. Marianne fut charmante pour moi ; comme l'on croyait que nous ne pensions plus l'un à l'autre, on nous laissa beaucoup de liberté.

Un jour que je me promenais à cheval dans la forêt de Compiègne, assez loin du reste de la compagnie, elle me dit : « Lauzun, à présent que ma sœur est « mariée, nous pouvons parler de nous. Savez-vous « que je vous aime plus que jamais, et que je crois que « c'est pour toujours. » Je ferai grâce à celle pour qui je continue ces Mémoires du reste de la conversation, qui fut fort longue et fort tendre. Je me contenterai de dire que nous nous promîmes de nous écrire avec la plus grande exactitude, et que nous ne manquâmes point à notre parole. Lady Harland retourna en Angleterre, et moi à mon régiment.

J'y menais une vie assez douce, plus tranquille qu'a-

gréable, et qui me convenait mieux qu'à personne. M. et madame la comtesse de Salles, qui habitaient pendant l'été une assez belle terre à un quart de lieue de Vaucouleurs, y vinrent. Je fus, selon l'usage, y faire une visite de corps. M. de Gouy, frère de madame de Salles, était capitaine à la suite de mon régiment. Je fus parfaitement bien reçu. On nous donna de grands dîners, des bals, des fêtes. Madame de Salles vint me rendre une visite à cheval, en uniforme de dragons, avec des culottes de peau. Il ne m'en fallait pas davantage pour me dégoûter à jamais d'une femme. Cela ne suffit cependant pas pour m'empêcher d'avoir celle-là, qui n'était ni jolie ni aimable, et qui avait un ton épouvantable. Je m'en repentis sur-le-champ, et ne me le pardonne pas encore. Cette liaison me devint insupportable. Je cherchai avec empressement quelque moyen de la rompre.





CHAPITRE HUITIÈME

(1778-1779)



Sur ces entrefaites, M. de Stainville vint voir mon régiment, le trouva déjà instruit selon la nouvelle ordonnance, à laquelle il avait travaillé, en fut content, me pressa de venir aux manœuvres de la garnison de Nancy, ce que j'acceptai. Je trouvai à Nancy plusieurs Anglaises. Une milady Blower, dont M. de Liamourt était fort amoureux et qu'il s'efforçait de paraître avoir; et une petite madame de Brown, extrêmement jolie et fort ressemblante en très beau à la reine, dont M. de Stainville était fort occupé; mais malheureusement elle ne parlait pas un mot de français, ni lui un mot d'anglais. J'étais presque le seul homme de la garnison avec qui

elle pût causer; cela nous lia très intimement, et pour lui plaire M. de Stainville me permettait peu de quitter Nancy. J'aimai cette charmante petite femme; mais je fus assez sage et assez honnête pour ne vouloir pas le lui dire, sachant tous les dangers qu'un amant français pouvait avoir pour elle. Elle me devina, me le dit avec une candeur dont je n'ai presque pas vu d'exemple; elle ajouta qu'elle m'aimait aussi. Ma vertu ne put aller plus loin, je profitia de son goût et de sa sincérité : nous succombâmes tous deux; mais je fus si prudent, je veillai tellement sur ma conduite, que personne au monde n'en eut le moindre soupçon. Je ne jouis pas longtemps d'un commerce si doux. La pauvre petite madame Brown eut une fièvre maligne dont elle mourut, et me laissa pénétré de la plus vive douleur.

Je retournai à mon régiment. Madame de Salles n'était heureusement plus dans sa terre. Madame Édouard Dillon était partie pour l'Angleterre en bien mauvaise santé; elle m'écrivait assez souvent. Marianne m'écrivait toutes les postes sans jamais y manquer. Elle paraissait ne plus avoir d'autre plaisir. Dans le courant de septembre, ses lettres devinrent inquiétantes. Elle me manda enfin que sa sœur était dans le plus grand danger, que les médecins commençaient à désespérer de ses jours, et que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais la voir encore. M. de Stainville me permit de partir sur-le-champ, et j'arrivai à Londres le 1er octobre.

J'y trouvai une lettre de madame Édouard d'assez ancienne date, qui désirait avec ardeur me voir avant

que de mourir, et qui disait avoir à me confier des secrets importants qui ne pouvaient être confiés qu'à moi. On me remettrait, après sa mort, disait-elle, une cassette remplie de papiers intéressants qui serviraient du moins à justifier sa vie tout entière. J'allais partir pour le comté de Suffolk, où madame Dillon était malade chez son père, lorsque je reçus une lettre de milady Harland qui me mandait que sa fille était mieux, que les médecins lui ordonnaient les eaux de Bristol, que toute la famille comptait partir incessamment et me prendre à Londres en passant. Je me déterminai donc à les attendre. Vers la fin de la même semaine Édouard m'écrivit que le mieux se soutenait, et que sous peu de jours ils seraient tous à Londres. Le surlendemain j'eûs une lettre de Marianne qui m'annonçait la mort de sa sœur. Je reçus en même temps une lettre presqu'illisible de la pauvre madame Édouard, écrite la veille de sa mort. Elle s'affligeait de ne m'avoir pas vu, et reparlait encore de cette cassette qui devait m'être remise après elle.

Marianne me mandait qu'ils étaient plongés dans la plus vive douleur, qu'ils ne pouvaient se résoudre à rester à Sproughton, et qu'ils partaient pour aller chez un ami, dont elle ne disait pas le nom ; qu'à leur retour, qui serait dans trois semaines, elle m'attendait en Suffolk. J'aimais tendrement Fanny ; j'étais profondément affligé. Le séjour de Londres me devint insupportable. Je fus passer deux mois à Bath, où il y avait très peu de monde ; j'y vécus très retiré. Je profitai de la circonstance pour apprendre un peu mieux l'anglais : je me mis en pension chez des gens raison-

nables, qui ne parlaient pas français, j'y fis quelques progrès.

Pendant mon séjour à Bath, je reçus des lettres de M. de Maurepas, par une occasion particulière. Il me mandait qu'il n'était plus question de l'expédition de M. de Bussy dans l'Inde ; il me priait de lui écrire souvent de Londres. La guerre paraissait alors inévitable entre la Russie et la Turquie. Je priai M. de Maurepas de m'obtenir du roi la permission d'aller servir comme volontaire à l'armée russe. Il me répondit qu'il ne croyait pas que l'impératrice voulût recevoir d'officiers français dans son armée ; que si elle faisait quelque exception en ma faveur, le roi en serait charmé ; qu'il me donnerait les lettres de recommandation les plus fortes et me permettrait de prendre de l'emploi si on m'en offrait.

J'écrivis à l'impératrice : j'en reçus, courrier par courrier, la réponse la plus aimable. Elle me proposait le commandement d'un corps de troupes légères à cheval, que j'acceptai. J'en informai M. de Maurepas, et je me disposai à partir pour Pétersbourg vers le milieu de décembre.

A mon retour à Londres, je trouvai sir Robert Harland et sa famille arrivés deux jours avant moi. Édouard vint me voir : nous allâmes ensemble diner chez ses parents ; j'y fus parfaitement bien reçu. Je remarquai que Marianne était moins à son aise avec moi qu'à l'ordinaire. Quelques jours après on me laissa seul avec elle, et, avec un embarras extrême, elle me redemanda ses lettres. Je les lui renvoyai sur-le-champ ; et il ne me fut pas difficile de voir que, en soignant sa

femme, Édouard était devenu amoureux de sa belle-sœur, et qu'un peu de jalousie l'avait déterminé à faire l'impossible pour m'écarter de Sproughton, où il trouvait que j'aurais trop vu Marianne.

Je ne m'occupai plus que d'avoir la cassette que m'avait laissée madame Édouard Dillon. Édouard me dit qu'il ne savait ce que c'était. Je fis des questions à la femme de chambre de madame Édouard Dillon. Elle me dit que sa maîtresse lui avait donné cette cassette, qui ne devait être remise qu'à moi ; qu'elle l'avait laissée entre les mains d'Édouard, qui s'était chargé de me la faire parvenir. Édouard dit que cela n'était pas vrai ; que la femme de chambre n'avait pas le sens commun, et je n'eus pas cette cassette.

Je reçus des lettres de madame Dillon, qui me parlait de la pauvre madame Édouard comme d'une personne abominable. J'en fus choqué, et ne le cachai pas à madame Dillon, lui déclarant que je ne permettrais jamais que l'on attaquât devant moi la mémoire de mon amie. La nouvelle de la défaite de l'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, à Sarratoga, décida la France à prendre parti pour l'Amérique ; et peu de jours avant mon départ pour la Russie M. de Maurepas me manda de n'y plus penser ; que je serais bientôt employé pour le service du roi, et de rester en Angleterre en attendant.

Un jour que je me promenais assez tristement, seul à cheval, sur le chemin de Richmond, une femme emportée par son cheval, et très effrayée, passa fort vite auprès de moi en jetant de grands cris. Je montais un cheval fort vite, je la joignis facilement, et je l'ar-

rêtai sans qu'il lui arrivât d'accident. Je lui proposai de monter mon cheval, plus sage que le sien : elle accepta, et deux hommes d'un certain âge, avec des domestiques, qui la suivaient d'assez loin, la joignirent bientôt après. Cette femme, qui pouvait avoir vingt ans, était des plus charmantes personnes que j'aie jamais vues. Je demandai qui elle était ; elle me dit qu'elle s'appelait miss Stanton, et qu'elle était nièce d'un des administrateurs de la Compagnie des Indes. Je la rencontrais assez souvent aux spectacles, au Panthéon, au Ranelagh, toujours avec ces deux hommes ; elle me proposait toujours de prendre du thé avec elle. Je lui trouvais beaucoup d'esprit et de grâces. Les deux hommes paraissaient aimables et sensés, tous trois avaient toujours l'air d'être bien aise de me rencontrer : elle ne me proposa jamais d'aller chez elle, et je ne voulus pas lui en demander la permission.

Un matin que je me promenais d'assez bonne heure à quelques milles de Chelsea, il survint une pluie assez forte. Un carrosse qui passait s'arrêta, et miss Stanton, qui y était seule, et qui m'avait reconnu, m'offrit de me ramener à Chelsea, où elle me dit avoir une maison. Elle était seule, j'acceptai ; je déjeunai chez elle, où il ne vint personne. Elle me fit beaucoup de questions auxquelles je répondis franchement ; me demanda si j'avais quelque intrigue à Londres : je lui dis que non ; elle me fit jurer que je n'avais point de maîtresse, et me dit ensuite qu'il était juste que je susse aussi qui elle était.

Elle ajouta qu'elle n'était point la nièce, mais la maîtresse du plus âgé des deux hommes avec qui je l'avais

vue ; que cet homme, bon et respectable à tous égards, avait une fortune immense, et qu'elle croyait qu'il dépendrait d'elle de l'épouser. Elle ne voyait jamais que lui et son ami, qui était aussi intéressé dans les affaires des Indes ; que d'ailleurs elle sortait quand elle voulait, allait où elle voulait avec un des deux et plus souvent avec tous deux; que cette vie lui convenait assez, mais que depuis le jour où j'avais arrêté son cheval, elle avait pris pour moi un goût si vif, qu'elle ne me l'aurait pas caché sans la crainte d'affliger un homme qu'elle aimait et qu'elle respectait. Il était parti pour l'Irlande avec son ami depuis deux jours, ses affaires devaient l'y arrêter environ six semaines : elle cessa de parler. Je lui demandai ces six semaines, dont elle pouvait disposer sans danger. Elle y consentit avec plaisir, et je puis dire que je n'ai jamais passé six semaines plus douces, plus tranquilles, plus heureuses.

Miss Juliette (car c'était son véritable nom) était romanesque, franche, sensible, uniquement occupée de ce qu'elle aimait. Son éducation n'avait pas été négligée : elle parlait bien français et italien, était bonne musicienne, avait une voix charmante et jouait bien de plusieurs instruments ; elle était extrêmement mignonne, et la meilleure idée que je puisse donner de sa figure est une extrême ressemblance avec madame de Champcenetz dans son plus beau temps. Nous nous promenions ensemble, tous les matins, à cheval ou en phaéton, sur les chemins où il passait le moins de monde. Nous allions au spectacle dans de petites loges, et nous rentrions ensemble. J'allais à peine une fois par

semaine dans le monde; chaque jour m'y attachais davantage.

Notre union durait depuis cinq semaines lorsqu'un matin je la trouvai en grand deuil et d'une tristesse mortelle. « Qu'est-il arrivé ? lui dis-je. J'ai perdu, me « dit-elle, ou mon amant ou l'homme que je regarde « comme mon bienfaiteur et comme mon père. « M. Stanton arrive demain ; remplissez votre destinée, « faites la guerre, oubliez-moi, soyez heureux. Je vous « pleurerai longtemps. Ne revenez pas chez moi quand « même on vous en prierait, j'espère vous rencontrer « encore. » Je ne me séparai qu'avec peine de cette aimable créature. Je la rencontrai deux ou trois fois au Ranelagh ; elle me reçut d'une manière charmante. M. Stanton me pria à souper; d'un coup d'œil elle m'avertit de refuser, et j'obéis. Peu de temps après elle partit avec M. Stanton pour une terre qu'il avait achetée dans le nord de l'Angleterre. Je la crois retournée dans l'Inde avec lui : elle ne m'a jamais écrit.

Vivant beaucoup plus dans le monde que je n'avais fait depuis que j'étais en Angleterre, je voyais des gens de tous les partis qui parlaient librement devant moi, et sans me donner de peine je fus bientôt fort au fait de toutes les affaires publiques; et je sus des choses intéressantes dont le marquis de Noailles, ambassadeur, ne pouvait être instruit. Il avait de l'esprit, de la considération, et, sans le défaut de vivre trop retiré, je crois qu'il eût été bon ambassadeur. Je crois qu'il aurait été beaucoup plus dans la société, sans la bêtise inimaginable de sa femme, qui l'embarrassait à tous moments, par les choses incroyables qu'elle disait sans

que rien pût l'en empêcher; je ne puis me refuser d'en donner un exemple.

A un très grand dîner chez elle, tout d'un coup elle dit qu'elle ne concevait pas pourquoi l'on parlait tant de la modestie des Anglaises ; qu'il n'y avait point de femmes en Europe dont les mœurs fussent plus dépravées, et qu'elles passaient leur vie dans de mauvais lieux. On peut se figurer le désespoir et la consternation du marquis de Noailles. « Mais, madame de « Noailles, mais en vérité... ; mais pensez-vous..., mais savez-vous ce que vous dites ? » Elle n'en tint aucun compte, et poursuivit : « Oui, Monsieur, j'en suis sûre ; « et pendant le dernier bal masqué la duchesse de « Devonshire et milady Granly ont été pendant plus « de trois heures dans un mauvais lieu du voisinage. » M. l'ambassadeur en pensa mourir de chagrin, et les autres, de rire.

Madame l'ambassadrice m'a défendu de dire que lorsque je savais des choses dont je ne supposais pas le marquis de Noailles instruit, je les lui disais quoique peu lié avec lui, et ne pensais jamais à les mander à M. de Maurepas.

Le hasard fit tomber entre mes mains le bill conciliatoire de Milord North pour l'Amérique, longtemps avant qu'il le lût au parlement. Je fus chez le marquis de Noailles lui demander s'il l'avait vu ; il prit l'air le plus important et le plus ministériel, et me dit que oui. Je savais que cela était impossible : je changeai de conversation. Il voulut me faire des questions sur le bill, je n'y répondis pas, et je sortis de chez lui. Je n'écrivis point à M. de Vergennes, avec qui j'étais

brouillé; mais j'envoyai sur-le-champ un courrier à M. de Maurepas. Il montra ma lettre au roi, et le marquis de Noailles ne put en rendre compte que quinze jours après. Cela donna au roi et à tous ses ministres la plus grande idée de la manière dont je savais tout ce qui se passait en Angleterre. M. de Vergennes m'écrivit pour me prier de lui communiquer mes réflexions sur ce que je verrais, et sur ce que j'entendrais. Je lui répondis très froidement et poliment que j'avais renoncé absolument à la politique, et à toutes les réflexions qui y étaient relatives.

J'envoyai cependant à M. de Voyer et à M. de Maurepas quelques mémoires sur des objets peu connus, dont les ambassadeurs de France ne s'étaient point occupés. Ma correspondance devint fort exacte, et commença à me prendre beaucoup de temps. J'allais moins dans le monde. Je m'ennuyais seul : je pris une fille qui avait peu d'esprit, qui était jolie, douce, soigneuse, parfaitement ce qu'il me fallait.

Madame de Lauzun me fit l'honneur, dans ce temps-là, de m'envoyer un mémoire fait par son procureur, relativement aux suites que pouvait avoir notre séparation de biens dans l'avenir lorsqu'elle hériterait de l'un de ses parents, et surtout aux précautions qu'il fallait prendre pour que je ne l'empêchasse pas de disposer de sa fortune. Le procureur de madame de Lauzun n'avait apparemment pas bonne opinion de moi et ne le cachait pas : sa formule était ridicule et insolente. Il disait sans cesse : *Le procureur de madame de Lauzun ne sait pas pourquoi M. de Lauzun prétendrait..... Le procureur de madame de Lauzun serait étonné que*

M. de Lauzun, d'après la conduite qu'il a tenue, crût.... Je répondis gaiement et sans humeur à madame de Lauzun. Ma réponse à son procureur commençait par : *M. de Lauzun dit au procureur de madame de Lauzun, d'abord qu'il est un impertinent, ensuite qu'il ne sait pas ce qu'il dit, et, pour tout finir avec lui, qu'il consent de tout son cœur à tout ce qui pourra convenir à madame de Lauzun, quoi que ce puisse être.*

Au commencement du mois de mars 1778, j'envoyai à M. de Maurepas un mémoire très étendu et très détaillé sur l'état de défense de l'Angleterre et de toutes les possessions anglaises dans les quatre parties du monde. Il lut mon mémoire au conseil; il y fit assez d'effet pour que l'on jugeât nécessaire de me faire venir et de me consulter sur quelques articles particuliers. M. de Maurepas m'envoya un courrier, en me mandant que le roi désirait que je me rendisse à Versailles le plus promptement et le plus secrètement qu'il me serait possible.

Je fus à Versailles; j'eus plusieurs conversations particulières avec le roi, chez M. de Maurepas, qui me faisait valoir auprès de lui avec une tendresse vraiment paternelle. M. de Maurepas, affligé de mes brouilles avec M. de Vergennes, désirait vivement nous raccommoder; je n'y étais nullement disposé. Je ne pus cependant résister à ses pressantes sollicitations. Nous nous raccomodâmes sans explication, et je crois que M. de Vergennes fut d'aussi bonne foi que moi, car depuis je n'ai eu qu'à m'en louer, et il m'a paru chercher les occasions de me marquer de l'intérêt et de l'amitié.

Les ministres me marquaient beaucoup de confiance ; et, d'après les mesures que je voyais prendre, je pouvais regarder la guerre comme certaine. J'osai proposer une grande et superbe entreprise : je voulais, qu'avant de commencer la guerre, on fît faire banqueroute à la banque d'Angleterre, et cela n'était pas difficile. J'avais su m'assurer de ce qu'elle avait de fonds, qui étaient peu considérables, et des ressources dont on pourrait l'aider dans un cas pressant, qui étaient encore moindres. Une opération simple de banque, dont le résultat eût été de tirer, pour de fortes sommes en or, de toutes les villes considérables de l'Europe, sur les plus fortes maisons de commerce de Londres, dans la même semaine, aurait forcé tous les banquiers à retirer à l'instant tous leurs fonds de la banque. La foule de gens inquiets aurait augmenté le discrédit, et rien ne pouvait empêcher la banque de manquer.

Cette proposition fut reçue avec les plus grands applaudissements au comité où j'en parlai. M. Necker, qui n'y était pas, et à qui on la communiqua le lendemain, fut entièrement contre. Il dit que cela ruinerait toutes les maisons de banque de Paris. Je ne le crus pas ; je fus à Paris prendre des éclaircissements ; j'en rapportai l'assurance de tous les banquiers qu'ils n'avaient rien à perdre à la banqueroute de la banque d'Angleterre, excepté MM. Germain, maison tenue au compte de M. de Necker, fortement intéressé dans la banque d'Angleterre. Il empêcha que cette affaire n'eût lieu. Il fit plus, il envoya en Angleterre une immense quantité d'or en espèces, pour aider la banque, si on tentait de l'embarrasser.

Le roi était dans l'intention de commencer la guerre par une descente en Angleterre sur plusieurs points. J'étais trop à la mode pour ne pas être employé d'une manière brillante, et pendant six mois on ne pensa à aucune expédition sans songer à m'en donner le commandement en chef ou en second. On changea tout-à-coup d'avis, et on finit par la ridicule déclaration du mois de mars 1778, dans laquelle on donnait à l'Angleterre l'avertissement salutaire de se préparer à la guerre.

Je ne voulais pas retourner en Angleterre. M. de Maurepas le voulut. Il ne doutait pas que le roi d'Angleterre ne commençât par rappeler son ambassadeur et renvoyer celui de France, et ne voulût bientôt après entrer en négociation. Il savait qu'il aimerait mieux traiter avec moi qu'avec un autre ; il me dit donc de rester à Londres le plus longtemps qu'il me serait possible sans inconvénient ; il espérait que la bonne intelligence se rétablirait entre les deux cours ; que la paix, une fois assurée, le baron de Breteuil reviendrait de Vienne, le marquis de Noailles y serait envoyé, et l'on me donnerait l'ambassade d'Angleterre. M. de Maurepas me recommandait surtout de cacher au marquis de Noailles l'objet de ma mission, et de prendre quelque prétexte pour rester à Londres après son départ. Je m'arrangeai pour y arriver deux ou trois jours après la déclaration. Je fus sur-le-champ chez l'ambassadeur de France, qui fut prodigieusement étonné de me voir. Il crut apparemment que je désertais. — « Charmé de vous voir, certainement......
« mais par quel hasard..... Vous ne savez donc pas ?

« — Je vous demande pardon.... — Vous n'avez donc « pas vu M. de Maurepas ?..... — Si fait, voilà des « lettres de lui et de M. de Vergennes. » Ce dernier lui mandait de me communiquer ses dépêches et tout ce qu'il apprendrait d'intéressant.

Comme j'étais chez lui, il reçut une lettre de mylord Weymouth en réponse à la notification de la déclaration. Il lui disait que par considération personnelle pour M. le marquis de Noailles, le roi d'Angleterre lui permettait de l'informer qu'il rappelait son ambassadeur à la cour de France.

M. le marquis de Noailles me dit qu'il allait envoyer sur-le-champ un courrier à Versailles, par le retour duquel il recevrait sûrement l'ordre de quitter immédiatement l'Angleterre. Il me proposa de nous arranger pour repasser ensemble. Je lui dis que cela me serait impossible, et que, selon toute apparence, mes affaires m'arrêteraient quelques semaines après lui ; il me répondit qu'il croyait être obligé de me dire que cela ne serait pas convenable, ni pour la France ni pour l'Angleterre; je l'assurai que personne n'en serait choqué en Angleterre, et que j'espérais que le roi de France ne le trouverait pas mauvais. Il ne pouvait en vérité être de mon avis; si mes affaires étaient des affaires d'argent, il m'offrait avec le plus grand plaisir du monde tout celui dont je pourrais avoir besoin.

Je suppose qu'il me crut amoureux; car il prit tout d'un coup l'air ministériel, et me dit que son devoir serait de me défendre, au nom du roi, de rester en Angleterre. Je répliquai froidement que je ne lui en

croyais pas le droit, qu'en conséquence cela ne changerait rien à mes intentions; que je serais seulement fâché qu'il fît une chose qui serait probablement désapprouvée. M. l'ambassadeur fut confondu, et madame l'ambassadrice dans une colère qui la rendait cent fois plus bête et plus ridicule, et qui pensa dix fois me faire éclater de rire. Le courrier du marquis de Noailles revint. Il partit pour la France, et me laissa en Angleterre.

Le courrier du marquis de Noailles m'apporta des lettres de M. de Maurepas, avec des instructions plus étendues que les premières, me recommandant de rester en Angleterre le plus longtemps que je le pourrais convenablement. Je fis demander au roi, par sir Charles Thompson, un des hommes qu'il aime le mieux, si mon séjour à Londres ne lui déplaisait pas. Il me fit dire avec beaucoup de bonté que je pouvais rester tant que je voudrais; que si je voulais le voir et lui parler, je le rencontrerais le mercredi suivant, se promenant à cheval sur le chemin de Richmond, à huit heures du matin: j'y fus exactement; il vint à moi et me dit qu'il était bien aise de m'assurer de son intérêt et de sa bienveillance, avant que je quittasse l'Angleterre; qu'il dépendait de moi d'y rester ou d'y revenir quand cela me conviendrait, si je ne craignais pas que cela me fit du tort dans mon propre pays; que j'étais trop connu pour être jamais suspect. Il était personnellement offensé de la conduite de la France; et, la traitant de perfidie, il en parlait avec une telle chaleur, que je fus obligé de lui rappeler que j'étais Français. Il finit la conversation en me disant que personne ne lui se-

rait plus agréable que moi pour traiter de la paix, ou pour ambassadeur, quand les circonstances le permettraient, et qu'il ferait alors avec grand plaisir toutes les démarches que je jugerais nécessaires.

Je ne pouvais plus rester honnêtement en Angleterre. Je rendis compte à M. de Maurepas de cette conversation; je demandai instamment à revenir, et je le prévins que si je ne recevais pas d'ordre de lui, je quitterais Londres dans un mois. Le mois s'écoula sans que j'eusse de réponse; j'allais partir; ma voiture était à ma porte, lorsque je reçus, par un courrier d'Espagne, une lettre de M. de Maurepas, qui me mandait avec les plus vives instances de rester encore six semaines. Cela ne m'arrêta pas, et je partis. A mon arrivée à Calais, je rendis compte à M. de Maurepas des raisons qui m'avaient empêché de faire ce qu'il désirait; il en fut fâché, mais il ne m'en sut pas mauvais gré.

Mon régiment était en garnison à Ardres près de Calais, je m'y arrêtai au lieu d'aller à Paris. J'avais mené avec moi une demoiselle anglaise. Je louai un petit château à un quart de lieue d'Ardres. Je m'occupai beaucoup de mon régiment, et je m'y plus assez. Le dévot duc de Croï, aux ordres de qui j'étais, me prit dans une telle amitié, qu'il me pardonna d'avoir une fille, et vint même chez moi prendre du thé avec elle. Miss Paddock avait amené d'Angleterre une jeune sœur beaucoup plus jolie et beaucoup plus aimable, et que son extrême pauvreté semblait destiner au même métier que sa sœur. Je m'en fis scrupule, je respectai son innocence, je la mis dans

un couvent à Calais, je lui donnai des maîtres; et j'ai depuis été assez heureux pour la marier avantageusement et à un homme qui lui plaisait.

Quoique je fusse absent, les ministres, à qui M. de Voyer ne cessait de dire que j'étais bon à tout, me destinaient à toutes les expéditions qu'ils projetaient successivement avec rapidité, et M. de Voyer me proposa de me charger de la conquête de Jersey et de Guernesey; il m'écrivit de tâcher de me procurer des éclaircissements sur ces deux îles, et de dire combien je demanderais de troupes pour les attaquer. Le hasard avait fait tomber entre mes mains des mémoires très bien faits et très détaillés sur Jersey et Guernesey; je les envoyai à M. de Voyer, et lui mandai qu'avec trois mille hommes de bonnes troupes et un grand secret je croyais pouvoir répondre du succès. On se décida à Versailles à cette expédition, à laquelle on paraissait mettre beaucoup de prix: la réussite eût en effet été d'une grande importance pour notre commerce: il fallut cependant consulter M. le maréchal de Broglie, qui commandait les troupes du roi assemblées au camp de Vaucieux; il y fut absolument contraire, sans savoir un mot de l'affaire; il assura qu'il fallait au moins dix mille hommes et plusieurs officiers généraux: cela donna de l'humeur aux ministres; ils aimèrent mieux n'y plus penser que de disputer.

M. de Voyer proposa de surprendre à la fois l'île de Wight et Portsmouth et de ruiner de fond en comble les plus beaux établissements de la marine anglaise; il devait exécuter son projet lui-même et me donner le commandement de tous les grenadiers et chasseurs

de son armée : on commença comme à l'ordinaire par accepter, l'on discuta ensuite, et l'on abandonna promptement. M. de Sartines voulut m'envoyer aux Bermudes, à Sainte-Hélène et dans quelques autres endroits, mais sans plus de succès.

Pendant ce temps-là mon régiment reçut l'ordre d'aller au camp de Vaucieux, et partit d'Ardres vers le milieu de juillet; je marchai avec lui; à notre deuxième journée, je reçus un courrier de M. de Sartines et un ordre du roi de me rendre à Versailles et de quitter mon régiment: j'arrivai chez M. de Sartines; il me dit que l'on donnait à M. de Bussy tout ce qu'il demandait pour entreprendre une grande révolution dans l'Inde, et qu'il désirait encore m'avoir pour second. Il me proposa de lever un corps de troupes étrangères de quatre mille hommes, et de m'en donner le commandement en propriétè: il voulait que je pusse avoir deux mille hommes prêts pour partir avec moi au mois de novembre, et le reste en état de suivre quatre mois après; j'acceptai. Je remis le régiment de royal dragons dont j'obtins le commandement pour M. de Gontaud. Je quittai le département de la guerre, et passai dans celui de la marine, conservant cependant toujours mon rang dans les troupes de terre. Je fis alors une chose que je crois sans exemple; car en moins de trois mois je levai, j'armai, j'équipai et mis en état de servir un superbe corps de deux mille hommes.

Je demandai au roi la permission de dire à la reine quelle était ma destination. Je fus chez elle; je demandai à lui parler en particulier, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Je lui dis que je croyais devoir aux

anciennes bontés dont elle m'avait honoré de lui rendre compte que le roi me confiait le commandement en second de son armée dans les Indes orientales, aux ordres de M. de Bussy. Je n'ai jamais vu une personne plus étonnée ; elle ne put voir sans attendrissement cet homme que deux ans avant l'on accusait d'intriguer contre elle, aller passer plusieurs années à l'autre extrémité de la terre. Les larmes roulèrent dans ses yeux ; elle fut quelques minutes sans pouvoir dire autre chose que « ah ! monsieur de Lauzun, ah ! mon Dieu ! « Elle se remit un peu et continua : « Comment aller si loin, « vous séparer pour si longtemps de tout ce que vous « aimez et de tout ce qui vous aime ! — J'ai cru, « madame, que sur un théâtre si éloigné mon zèle, le « peu de talents que je puis avoir rencontreraient moins « d'obstacles, qu'on leur rendrait plus de justice, qu'ils « auraient moins à lutter contre l'intrigue et la calom- « nie ! — Vous nous quitterez, monsieur de Lauzun ! « vous irez dans l'Inde ! Ne puis-je donc pas l'empêcher ? « — Non, Madame ; je tiens irrévocablement à ce plan, « quoi qu'il puisse m'en coûter pour l'exécuter. » Le roi entra. « Eh bien lui dit la reine, M. de Lauzun va « donc aux Indes ? — Oui, lui répondit le roi ; c'est lui « qui l'a voulu : c'est un grand sacrifice ; je ne doute « pas qu'il n'y soit fort utile. »

La reine vint le soir chez madame de Guémené, dont la faveur n'était pas encore diminuée ; elle lui dit qu'elle était affligée du parti que je prenais, et l'engagea à l'aider à me faire changer d'avis. Madame de Guémené lui répondit qu'elle était au désespoir de me voir partir, mais qu'elle croyait impossible de me retenir ; elle fit

cependant ce qu'elle put pour me déterminer à rester. Le cœur de la reine lui avait paru vivement touché; elle croyait pouvoir m'en répondre, si je ne m'éloignais pas. Je résistai à tout, quoique je ne me dissimulasse pas la grandeur du sacrifice. Ma vanité était satisfaite ; je refusai la reine avec fierté; je lui montrai que je ne voulais rien d'elle, et que je pouvais jouer un grand rôle sans elle; je prouvais à madame Czartoryska que l'Europe n'avait plus de charmes pour moi.

Je fus à Haute-Fontaine, et ce fut une forte épreuve pour mon courage; je ne pouvais penser, sans une tristesse mortelle, que peut-être je ne reverrais plus des personnes qui m'étaient bien chères. M. de Guémené était dans une douleur inexprimable. Madame Dillon la partageait, et vingt fois par jour mes larmes étaient prêtes à couler. Je trouvai madame de Martinville à Haute-Fontaine; je la connaissais peu: j'avais donné à deux de ses frères deux emplois dans mon régiment, à la sollicitation de M. l'archevêque de Narbonne. Elle m'en remercia, et parut prendre le plus vif intérêt à mon sort; cet intérêt augmenta tous les jours ; elle répétait continuellement qu'elle ne pouvait comprendre ce qui pouvait me déterminer à m'expatrier ainsi, me demandait des détails sur ma situation, sur mes peines, sur mes sentiments, me rendait, pour ainsi dire sans s'en apercevoir les soins les plus tendres. Je vis bien qu'à force de m'entendre plaindre, sa tête s'était échauffée, et qu'elle avait pris pour moi un goût fort vif. Elle était belle et tendre, je partageai ses sentiments; elle vola dans mes bras avec plaisir, avec franchise : sa liaison avec moi fut approuvée à Haute-

Fontaine, où l'on aime davantage; j'y passai tout le temps que mes affaires ne m'obligaient pas à être à Paris ou à Versailles.

Un soir, en lisant chez moi à Paris le *London Magazine*, j'y trouvai l'état des possessions anglaises sur la côte d'Afrique, et de leurs garnisons. Je vis qu'elles étaient en très mauvais ordre, et que l'on pourrait facilement s'en emparer. J'en causai avec M. Francis, qui était chez moi. Nous en parlâmes ensemble le lendemain à M. de Sartines. Je lui proposai, tandis que l'escadre allant dans l'Inde ferait de l'eau aux îles du Cap-Vert, d'en détacher un vaisseau, quelques frégates et quatre ou cinq cents hommes, pour prendre le Sénégal, Gambie, et détruire les établissements des Anglais sur les côtes. Ce projet lui plut; il me demanda si je voulais m'en charger.

J'y avais de la répugnance ; car il ne pouvait me revenir que des dangers, de l'embarras, et pas la moindre gloire de cette expédition. J'y consentis enfin, et nous convînmes que je partirais à la fin d'octobre, que j'irais à l'île d'Oléron faire mes revues, que je me rendrais ensuite très secrètement à Brest, que la garnison me fournirait les troupes dont j'aurais besoin, que le convoi portant ce que j'avais jugé indispensable pour cette entreprise me joindrait sous Belle-Isle, où je mouillerais ; et qu'après avoir pris le Sénégal, y avoir laissé garnison et établi l'ordre dans toutes les conquêtes du roi, une frégate me porterait aux îles du Cap-Vert, qui sont très voisines, et où je joindrais M. de Bussy et l'armée de l'Inde.

Je partis le 28 octobre ; je laissai madame de Mar-

tainville au désespoir, et je fus à l'île d'Oléron. Les troupes que j'avais levées étaient superbes et prêtes à s'embarquer. Je ne perdis pas de temps, et je me rendis à Landernau près de Brest, dans les derniers jours de novembre. Il n'y avait pas trois heures que j'y étais arrivé, lorsque je reçus un courrier de M. de Sartines, qui me priait de venir sur-le-champ lui parler à Versailles et de faire la plus grande diligence.

Je partis un quart d'heure après ; j'allai jour et nuit; j'arrivai à Versailles à quatre heures du matin. M. de Sartines avait donné l'ordre qu'on l'éveillât. Je lui parlai sur-le-champ ; il me dit que quelques difficultés imprévues avaient infiniment retardé le départ de M. de Bussy, et l'avaient même rendu incertain ; que M. le chevalier de Ternay, chef d'escadre, anciennement gouverneur de l'Ile de France, entreprenait les mêmes choses avec beaucoup moins de moyens, et qu'il désirait que je commandasse en chef les troupes de terre destinées au débarquement.

Je demandai à voir les propositions, le plan de M. le chevalier de Ternay et ses instructions ; je vis clairement qu'il avait abusé de la confiance de M. de Bussy, et des mémoires qu'il lui avait communiqués, pour le supplanter en demandant beaucoup moins que lui. Je refusai absolument de servir avec M. le chevalier de Ternay ; il n'y eut rien que M. de Sartines ne fît pour m'y déterminer, mais ce fut inutilement.

Je le revis le lendemain, et il renouvela ses instances en m'offrant tout ce qui pouvait rendre ma commission plus brillante et plus agréable ; il fut jusqu'à m'offrir, si j'avais une maîtresse que je pusse emmener, de lui

faire assurer une fortune considérable par le roi, et de me donner pour moi tout seul une frégate, dont je donnerais le commandement à qui je voudrais. Je refusai tout. Il fut décidé que j'irais au Sénégal; que si avant le 15 février je ne recevais point d'ordre de la cour, je reviendrais en France; que mon corps ne servirait point sans moi et ne serait point séparé.

A peine étais-je sorti de chez M. de Sartines, que M. de Bussy y entra. M. de Sartines lui montra le mémoire de M. le chevalier de Ternay, sans lui en nommer l'auteur. M. de Bussy lui dit que le mémoire était détestable, rempli de faussetés et de mauvais calculs; que si celui qui l'avait fait n'était pas un sot, il était sûrement un fripon. M. de Sartines fut consterné, fit de sérieuses réflexions, et commença à se repentir d'avoir voulu employer M. le chevalier de Ternay, et à chercher les moyens de s'en débarrasser s'il était possible.

Je fus passer vingt-quatre heures à Paris, où je ne vis que madame de Martainville, à qui une visite aussi imprévue causa la plus grande joie. Je retournai ensuite à Brest, où je m'embarquai très mystérieusement à bord du *Fendant*, vaisseau de 74, commandé par M. le marquis de Vaudreuil. Notre petite escadre était composée de deux vaisseaux de ligne, deux frégates, quelques corvettes et une douzaine de bâtiments de transport.

Des vents constamment contraires nous retinrent quinze jours en rade, sans que j'osasse aller à terre. J'y reçus une lettre anonyme assez bien écrite, dans laquelle on m'avertissait que M. de Sartines, gagné par

mes ennemis pour me perdre, voulait me faire tuer, et en conséquence m'avait donné une commission dont je ne pouvais pas revenir. On me donnait pour preuve que rien des choses indispensables au succès de mon entreprise n'était à bord des bâtiments où je devais les trouver, et que l'état que M. de Sartines m'avait donné et celui qu'on m'avait envoyé de Lorient étaient également faux. On me plaignait; on donnait des louanges à mon courage, à mon activité; on blâmait mon imprudence. J'avais bonne opinion de M. de Sartines, j'avais confiance dans son amitié pour moi; cette lettre ne me fit aucune impression; je la lui renvoyai et partis.

Nous fûmes obligés de mouiller au cap Blanc, pour prendre à bord de nos transports les choses dont nous avions besoin pour attaquer le Sénégal; je vis avec douleur et avec inquiétude que la lettre anonyme n'avait dit que trop vrai : soit négligence, soit friponnerie des sous-ordres, rien de ce que M. de Sartines m'avait promis, rien de ce qui était compris sur l'état qu'il m'avait donné, ne se trouvait; les pilotes de la barre qui m'avaient été donnés par la Marine n'en avaient aucune connaissance. M. Vaudreuil, effrayé, me proposa de tout abandonner; je ne voulus pas y consentir. Il me paraissait que mon débarquement pouvait se faire sans exposer les vaisseaux du roi : et si la barre n'était pas défendue par les batteries, sur des vaisseaux désarmés appelés des pontons, n'ayant plus que les dangers de la barre à courir, je pouvais encore réussir; mais s'il y avait un ponton, il faudrait l'attaquer l'épée à la main, et probablement il en reviendrait peu de monde.

Les vaisseaux mouillèrent devant la barre hors de tout danger ; je me mis dans un canot avec un officier de la marine, et nous fûmes sonder la barre, que nous passâmes sans difficultés. Nous nous enfonçâmes dans la rivière et nous ne vîmes point de pontons ; nous repassâmes la barre, et nous retournâmes à bord des vaisseaux.

Le lendemain, la journée fut assez belle : nous embarquâmes les troupes de débarquement sur seize embarcations ; nous passâmes la barre * avec un peu plus de difficultés que la veille, mais sans accident ; nous ne trouvâmes point de pontons, et le surlendemaiu, 30 janvier 1779, nous fûmes vis-à-vis du fort, qui se rendit après avoir essuyé quelques coups de canon.

Je m'occupai de rétablir l'ordre, d'inspirer de la confiance aux habitants, aux commerçants surtout, et de bien traiter les prisonniers. Tout était beaucoup plus tranquille vingt-quatre heures après mon arrivée que vingt-quatre heures avant. Dès le second jour j'envoyai les frégates et les corvettes à Gambie et aux autres établissements qui étaient le long de la côte.

J'écrivis à M. le marquis de Vaudreuil, que la colonie n'ayant plus besoin de la protection des vaisseaux du roi, il était libre de fixer le terme de son départ pour la Martinique, où il avait ordre d'aller joindre M. d'Estaing. Il me répondit qu'il s'en occuperait quand

* Cette barre est si dangereuse que pendant trois mois que j'ai passés au Sénégal j'ai vu dix-huit bâtiments de toute espèce périr en la passant, quoiqu'ils eussent à bord des pilotes du pays et qu'ils ne tirassent pas trop d'eau.

(Note de l'auteur.)

il aurait pris tous les rafraîchissements dont il avait besoin pour lui et pour tous ses malades, dont le nombre augmentait tous les jours.

Comme il était possible et même assez probable que je serais attaqué peu de temps après le départ de M. de Vaudreuil, je voulus établir en ponton, dans la rivière, une corvette qui portait d'assez gros canons, et qui était à ma disposition ; M. de Vaudreuil et tous les officiers de la marine décidèrent qu'elle ne pourrait passer sur la barre, que cela était impossible. Je retournai sonder, je tenai de faire passer ma corvette, et je réussis. M. de Vaudreuil, qui ne se souciait pas d'aller servir sous les ordres de M. d'Estaing, voulait manger ses vivres et prendre ce prétexte pour retourner. Il me fit demander des provisions exorbitantes, dans l'espérance que je ne pourrais pas les lui fournir et que ce serait une raison de ne pas suivre ses instructions : je lui envoyai tout ce qu'il me demanda, quoique cela me fût infiniment difficile ; il ne se contenta pas de cela, il fit à terre, dans un lieu malsain et dangereux, un hôpital de quatre cents malades qui firent toutes sortes de désordres, et pensèrent m'occasionner la guerre avec les naturels du pays, et il me manda qu'il ne pouvait pas partir parce qu'il manquait de matelots.

Je désarmai tous mes bâtiments, même celui sur lequel je devais retourner en Europe, et je lui envoyai les matelots, en lui disant que je me chargerais de son hôpital, ce que je fis, et ce qui nous mit dans une telle disette, que pendant huit ou dix jours nous n'eûmes, ainsi que tous les gens en santé dans la colonie, que du pain de millet et de mauvais poissons.

Voyant que malgré cela M. de Vaudreuil ne partait pas, je le requis officiellement d'assembler un conseil de guerre pour savoir ce qu'il ferait, ce qui le détermina à mettre à la voile trois jours après. Il joignit encore M. d'Estaing assez tôt pour se trouver au combat de la Grenade.

Je fus plus tranquille, et je vis avec intérêt et curiosité un pays où rien ne ressemble à l'Europe. J'eus la visite de plusieurs rois du voisinage, avec qui je fis des traités. Je reçus la nouvelle de la prise de Gambie et de quelques autres forts. Je fis sur-le-champ partir un officier pour la France, avec la nouvelle de mes faciles succès; je voulus rester jusqu'à ce que j'eusse mis l'île en état de défense; j'y réussis assez bien pour que l'amiral Hughes, qui comptait la reprendre avec une escadre considérable, en allant dans l'Inde, après avoir tenté de l'attaquer, y ait renoncé le deuxième jour.

Quand tout fut achevé, j'armai un bâtiment marchand en parlementaire, pour m'en retourner dessus avec des prisonniers. Je me trouvai un moment fort embarrassé; je voulais laisser de quoi payer la garnison et de quoi faire vivre la colonie. On m'avait bien donné un trésorier; on avait eu, à la vérité, la précaution de ne pas lui donner d'argent, et le peu que j'avais emporté pour moi avait déjà été dépensé pour le service du roi. Les prisonniers anglais me tirèrent d'affaire, en me prêtant personnellement à moi tout ce qu'ils avaient d'argent comptant. Je partis au grand regret de toute la colonie, qui me donna les plus grandes marques d'attachement. J'avais désiré leur faire du bien; j'y avais réussi à quelques égards, et les malheureux

n'avaient pas l'habitude d'être gouvernés par d'honnêtes gens.

Après un passage de trente-six jours, j'arrivai à Lorient fort à propos ; car nous n'avions plus ni vivres ni eau. Je ne fus pas trop bien reçu à Versailles quand j'y arrivai. M. de Maurepas n'était pas bien avec M. de Sartines ; l'expédition du Sénégal avait plu au roi : on en était fâché ; on me sut presque mauvais gré de l'avoir pris ; à peine le roi me parla-t-il le premier jour, il me traita cependant fort bien après ; je n'eus ni grade ni traitement. M. de Sartines voulut me donner une gratification en argent, que je refusai. Beaucoup de choses avaient changé pendant mon absence.

On avait ôté à M. le chevalier de Ternay le commandement de l'escadre des Indes. La nouvelle de la prise de Pondichéry, avait suspendu tout armement pour cette partie du monde. M. de Sartines avait manqué aux engagements les plus sacrés pris avec moi ; il avait dispersé mon corps sur tout le globe, il ne me restait plus de moyens de servir convenablement ; il en était embarrassé, ne savait que me dire, et m'évitait avec le plus grand soin. Je lui donnai ma démission, et ne cherchai plus à le voir.

La cour était à Marly ; j'y vis madame de Lauzun, intimement liée avec la société de la comtesse Jules, de tous les gens qui cherchaient à me nuire, qui y réussissaient, et qui étaient en faveur ; on n'a pas d'idée de la manière dont je fus traité par la reine et par conséquent par tout le reste. A peine me regarda-t-on. Cela fut fort remarqué, et j'eus la bêtise d'en être un moment embarrassé.

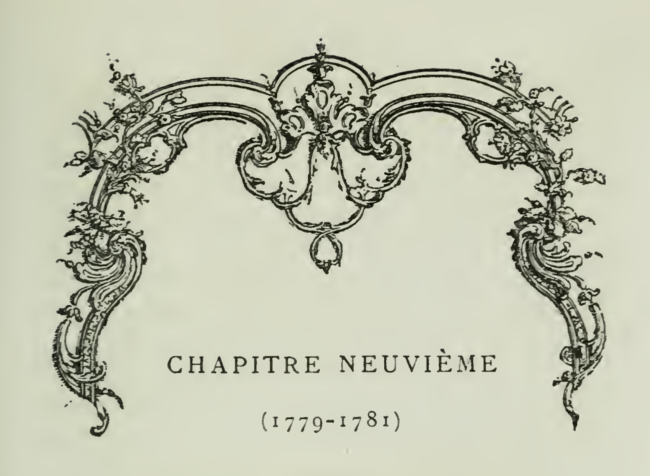
On joua le soir au pharaon ; je jouai quelques louis, par contenance derrière M. de Fronsac. Madame de Conflans était mon amie depuis longtemps. Madame la marquise de Coigny, sa fille, que je connaissais à peine, était assise auprès de M. de Fronsac. Elle me parla ; j'en fus d'une reconnaissance vraiment ridicule. Je lui trouvai bien de l'esprit et bien de la grâce : je l'avertis qu'elle ne réussirait ni à la cour ni dans sa famille en me parlant autant, et qu'il fallait pour cela bien du courage. Elle me répondit qu'elle le savait bien. Jamais rien ne m'avait paru si charmant, si aimable ; tout le reste me devint indifférent. Elle me rendit mon assurance, ma gaieté ; je fus moins maussade : je parlai à la reine, je fis des plaisanteries ; elle rit, je l'amusai ; elle se souvint que ce n'était pas la première fois, fut avec moi comme elle aurait été trois ans plus tôt, et la fin de ma soirée fut aussi brillante que le commencement avait été terne.

J'emportai cependant de Marly une impression de tristesse : je ne savais quand je reverrais cette aimable madame de Coigny ; je n'avais encore rien rencontré qui lui ressemblât : elle occupait mon cœur, elle occupait mon esprit ; il était extravagant d'y penser.

M. de Sartines était fort embarrassé de ma démission ; il ne savait comment dire au roi que j'avais quitté le service, que j'avais eu raison de le quitter, et que c'était sa faute. Il m'en fit parler par M. de Maurepas, avec qui il commençait à être un peu mieux. Je répondis à M. de Maurepas que je quittais le département de la marine parce que M. de Sartines m'avait solennellement promis de ne pas séparer mon

corps et qu'il l'avait dispersé ; de le compléter dès qu'il le pourrait, et qu'au contraire il avait de préférence pris dans son département le corps de M. de Nassau, qui n'avait pas été levé pour le service du roi ; que je ne me plaignais pas, mais que je ne voulais plus servir. Le soir de cette conversation, le roi m'en parla fort honnêtement et avec beaucoup de bonté. Il me dit qu'il donnerait ses ordres à M. de Sartines, et qu'il voulait que je fusse bien traité et content.





CHAPITRE NEUVIÈME

(1779-1781)

Vers la fin de l'année, M. le prince de Nassau fit sur Jersey une tentative qui ne réussit pas : il avait fait une dépense énorme, et était ruiné sans ressource si le roi ne se fût pas chargé de son régiment et de ses dettes. M. le prince de Montbarrey, ministre de la guerre depuis la mort de M. de Saint-Germain, m'offrit de me donner en propriété le régiment royal-allemand, dont M. de Nassau était colonel-propriétaire, me disant que le roi ne payerait ses dettes qu'à cette condition. Il n'y avait pas à balancer ; je déclarai que j'aimerais mieux n'être employé de ma vie que de profiter du malheur d'un autre ; je refusai net.

M. de Sartines voulut traiter avec moi pour me faire

rentrer dans son département; je voulus que M. de Vergennes fût en tiers. M. de Sartines me fit les propositions suivantes, qui furent confirmées par M. de Montbarrey, que j'acceptai et que ni l'un ni l'autre ne tinrent : c'était de me faire colonel-propriétaire inspecteur d'une légion composée de mille huit cents hommes d'infanterie, de six cents de cavalerie, qu'on ne pourrait jamais séparer, et de me donner ou plutôt de renouveler de la part du roi, la promesse du premier régiment de cavalerie étrangère en propriété qui serait vacant dans le département de la guerre, et de m'attacher en attendant à la cavalerie hongroise. Quand cela fut fait et que j'eus donné des ordres pour de nouvelles recrues en Allemagne, j'allai à Haute-Fontaine avec madame de Martainville, dont la conduite avec moi continuait à être excellente.

Les plaintes amères et justes de la manière dont on traitait en France les prisonniers de guerre, la mortalité prodigieuse qui en avait été la suite dans les prisons me déterminèrent par humanité à demander à M. de Sartines d'être inspecteur général des prisonniers de guerre, sans traitement, à mes propres frais. M. de Sartines accepta avec joie et avec reconnaissance, et me donna l'autorité nécessaire pour empêcher les abus et les friponneries.

Je me préparais à cette nouvelle inspection lorsque j'appris la formation d'une armée destinée à une descente en Angleterre. Je fis demander à M. de Montbarrey d'y être employé; il me répondit que cela était impossible. M. de Sartines me dit qu'il en était bien fâché, mais que cela ne dépendait pas de lui; j'en fus

fort choqué : il me semblait que j'avais mérité de ne pas être oublié. J'écrivis au roi ; il me répondit que j'avais fort bien fait de m'adresser à lui, que ma demande était juste, et que je serais employé à l'avant-garde de M. de Vaux. Mon régiment servit à merveille et très gaiement, quoiqu'on l'accablât de service et que M. de Sartines eût encore une fois manqué à ses engagements envers nous. M. de Vaux était, comme à son ordinaire, pédant, plat et médiocre, et sous l'air de l'austérité toujours le plus vil adulateur de la faveur.

Cette armée était si drôlement composée en officiers généraux, que je ne puis m'empêcher d'en parler. M. de Jaucourt, maréchal général des logis (j'ai ouï dire quelque part qu'il était comme l'abbé Rognonet, qui de sa soutane n'avait pas su se faire un bonnet) ; M. de Lambert, son adjoint s'en apercevait, et le disait tout bas à qui voulait l'entendre. M. de Jaucourt s'en vengeait, en lui faisant recommencer continuellement l'ingénieux ouvrage de l'embarquement des troupes. M. de Puységur, major général, faisait parfaitement sa place, se moquait de ses généraux et de ses confrères, et branlait plus de cent fois la tête en parlant d'eux. M. le marquis de Créquy, aide de camp de confiance du général en chef, l'aidait à nous faire une chère empoisonnée, et employait le reste de son temps à faire de petites méchancetés subalternes, dont quelques-unes étaient assez plaisantes. M. le comte de Coigny, sous le caractère d'un aide de camp de M. de Jaucourt, comme Minerve près de Télémaque sous celui de Mentor, fumait dans l'antichambre du général pour avoir l'air d'un vieux partisan, et faisait des mémoires

sur la guerre dès qu'on entrait dans sa chambre. M. le marquis de Langeron, lieutenant général, bon homme loyalement ennuyeux, grand diseur de quolibets, quand il priait quelqu'un à dîner, lui disait : *Voulez-vous venir manger avec moi un œuf coupé en quatre sur le cul d'une assiette d'étain; s'il n'y en a pas assez, je me mettrai dans un plat.* M. de Rochambeau, maréchal de camp commandant l'avant garde, ne parlait que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dispositions militaires dans la plaine, dans la chambre, sur la table, sur votre tabatière, si vous la tiriez de votre poche ; exclusivement plein de son métier, il l'entend à merveille. M. le comte de Caraman, tiré à quatre épingles, doucereux, minutieux, arrêtait dans la rue tous les gens dont l'habit était boutonné de travers, et leur donnait avec intérêt de petites instructions militaires ; il se montrait sans cesse un excellent officier, plein de connaissances et d'activité. M. Wall, maréchal de camp, vieux officier irlandais, ressemblait beaucoup, avec de l'esprit, à Arlequin balourd, faisait bonne chère, buvait du punch toute la journée, disait que les autres avaient raison, et ne se mêlait de rien. M. de Crussol, maréchal de camp, violemment attaqué d'une maladie malhonnête, avait le cou tout de travers et l'esprit pas trop droit.

Pendant que j'étais à Saint-Malo, M. le prince de Montbarrey arrangea le mariage de sa fille avec M. le prince de Nassau-Saarbruck ; et voulant bien traiter notre M. de Nassau, l'employa aux grenadiers et chasseurs : et voulant lui donner l'avant-garde de la division de M. de Rochambeau, envoya l'ordre de le mettre

avec moi sur le contrôle de l'armée. M. de Puységur m'en avertit. Cela était impossible à supporter, étant colonel de 1767, et M. de Nassau ne l'étant que de 1770. On ne pouvait me le disputer ; car j'avais eu des détachements de guerre en Corse en 1768. J'écrivis à M. le prince de Montbarrey et au roi ; on me rendit mon rang.

M. de Vaux, pour plaire au ministre et laisser à M. de Nassau le commandement de l'avant-garde, voulut m'employer en troisième ligne. Je lui fis de vives et respectueuses représentations ; je lui demandai s'il était mécontent de mon régiment ou de moi. Il me répondit qu'il en était fort content. Supposant alors que c'était ma personne qui lui déplaisait, puisque ce n'était pas ma manière de servir, je lui proposai de quitter son armée : il me rendit ma place.

M. d'Orvilliers ne rencontra point les Anglais, ne se battit point ; nous ne nous embarquâmes point, et à la fin de novembre nous retournâmes à Paris. Je retrouvai madame de Coigny fort liée avec madame Dillon, et j'en ressentis une grande joie ; je la rencontrais assez souvent chez madame de Guémenée, qui donnait des spectacles tous les lundis ; elle me traitait assez bien ; et quand elle me parlait, elle me faisait un plaisir inexprimable : je ne pouvais me rendre raison des sentiments qu'elle m'inspirait, je n'osais m'y livrer ; ils n'en étaient pas moins délicieux. Moi ! de l'amour pour madame de Coigny, jeune, jolie, fêtée, entourée d'hommages, tous plus séduisants que les miens ; madame de Coigny m'aimer ! moi à qui l'on permettait à peine de bien servir à l'autre bout du monde ! j'étais

bien plus certain d'être sans espoir que sans amour ; je me refusai bien souvent la douceur de m'approcher d'elle, de la regarder, de l'écouter ; je ne voulais pas non plus affliger madame de Martainville, qui m'aurait facilement deviné.

Je commençai cependant à être mécontent d'elle. Sa conduite avec madame Dillon n'était pas bonne : elle n'écoutait pas mes avis, et il était clair qu'elles seraient bientôt brouillées.

M. de Sartines était dans l'impossibilité de tenir les conditions proposées par lui-même en présence de M. de Vergennes ; j'y renonçai, et je me contentai de ce qui existait déjà à peu de chose près, c'est-à-dire de huit cents hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie, sous la dénomination de volontaires étrangers de Lauzun, dont je serais colonel-propriétaire-inspecteur.

On détermina pendant l'hiver d'envoyer un corps de troupes françaises en Amérique et d'en donner le commandement à M. de Rochambeau : je demandai si je serais employé dans cette armée. M. de Maurepas me dit que c'était trop loin et que cela serait trop long ; que j'aurais de concert avec M. de Bougainville, le commandement d'une expédition intéressante sur les côtes d'Angleterre ou d'Irlande. Il fallait des troupes légères à M. de Rochambeau, ce qu'on voulut lui donner ne lui convint pas ; il me demanda, on le refusa d'abord ; il insista, on y consentit ; mais cela ne fut décidé que le jour qu'il prit congé du roi. Je fus confondu quand il me le dit, M. de Sartines m'ayant encore assuré la veille qu'il n'en était pas question. L'amour-propre de madame de Mar-

tainville en fut choqué; elle voulait que je lui en fisse le sacrifice. Je la refusai, et nous pensâmes nous brouiller.

Le jour de mon départ pour Brest approchait; je n'allais point chez madame de Coigny, je désirais vivement lui dire adieu. Je la rencontrai chez madame de Gontaut; elle me promit en plaisantant de venir le lendemain aux Tuileries recevoir mes adieux; elle y vint en effet avec la comtesse Etienne de Durfort et quelques hommes. Je vis de ce jour là à quel point je pouvais l'aimer. Je fus dix fois au moment de le lui dire, à l'instant ou j'allais m'en séparer peut-être pour toujours; il me semblait que je ne risquais rien de lui ouvrir mon cœur: je n'étais pas attaché à la vie, elle pouvait me la rendre si chère! Je n'osai cependant pas; ce qu'on pense le plus profondément est souvent ce qu'on a le plus de peine à dire: je partis deux jours après pour Brest.

Les troupes furent embarquées à Brest, le 12 avril; les mauvais vents et le convoi, qui n'était pas prêt, nous empêchèrent de mettre à la voile avant le 12 mai *; encore, faute de transport, fallut-il laisser une brigade d'infanterie, le tiers de l'artillerie et le tiers de mon régiment. M. de Sartines avait été scandaleusement trompé, relativement aux bâtiments de transport; il n'y avait pas la moitié de ceux qu'on l'assurait avoir rassemblés; j'étais embarqué sur *la Provence*, vaisseau de 64 canons, assez mal commandé.

* Cette escadre, aux ordres de M. le chevalier de Ternay, était composée de deux vaisseaux de 80 canons, un de 74, quatre de 64, et deux frégates.
(Note de l'auteur.)

Nous eûmes d'assez mauvais temps dans le golfe de Gascogne ; *la Provence* démâta de deux hauts mâts. Le capitaine fit signal qu'il ne pouvait plus tenir la mer, et demanda à relâcher. M. le chevalier de Ternay ne jugea pas de même, envoya visiter nos mâts, nous donna des charpentiers pour les réparer, et nous continuâmes notre route.

Le 20 juin nous vîmes cinq vaisseaux de guerre anglais et une frégate. Cette petite escadre, fort inférieure à nous, ne pouvait nous échapper, si nous eussions manœuvré supportablement, mais M. le chevalier de Ternay voulait éviter de se battre ; il se battit cependant pendant trois-quarts d'heure d'assez loin ; les vaisseaux anglais s'échappèrent et s'en tirèrent beaucoup plus glorieusement que nous.

Le 4 juillet, à l'ouverture de la baie de Chesapeak, on signala des voiles, et nous découvrîmes un convoi escorté par quelques bâtiments de guerre. Après avoir regardé dans sa lunette, M. le chevalier de Ternay, sans les envoyer reconnaître par ses frégates, prit chasse et fit fausse route pendant la nuit. Vers minuit, deux frégates anglaises vinrent par son travers, et lui tirèrent quelques coups de canon ; elles marchaient bien, et on ne put les joindre. Nous mouillâmes enfin dans la rade de Rhode-Island, après soixante-douze jours de traversée, ayant prodigieusement de malades et manquant de vivres et d'eau.

Quelques jours après une escadre de quatorze à quinze vaisseaux de guerre, commandée par l'amiral Arbuthnot, vint croiser dans la passe de Rhode-Island. Nous eûmes avis de New-York que l'on y embarquait

une grande partie de l'armée ; nous nous attendîmes à être attaqués à tout instant : si les Anglais l'eussent tenté dans le premier mois, ils auraient infailliblement réussi : nous n'avions pas eu le temps de nous retrancher ; l'escadre et l'armée du roi étaient perdues. Malgré le mauvais état de nos troupes, nous travaillâmes sans relâche à faire des redoutes et à nous fortifier.

M. de Rochambeau me confia le commandement de tout ce qui était sur la passe et à portée des lieux où on pouvait débarquer, et nous déclara qu'il n'abandonnerait point Rhode-Island et l'escadre, et qu'il s'y défendrait jusqu'au dernier homme. L'escadre anglaise disparût, nos malades se rétablirent ; nous commençâmes à être plus tranquilles. M. de Rochambeau et le général Washington se donnèrent rendez-vous à un endroit appelé Hartford, sur le continent, à environ cent milles de Rhode-Island, où ils eurent une entrevue de quelques jours.

Pendant ce temps-là l'amiral Rodney arriva d'Europe ; il vint croiser devant Rhode-Island avec vingt vaisseaux de ligne. L'escadre s'embossa ; nous nous attendîmes encore une fois à être attaqués ; on envoya courrier sur courrier à M. de Rochambeau ; après une croisière de quelques jours, milord Rodney s'en alla.

Nous apprîmes alors que le convoi devant lequel M. le chevalier de Ternay avait pris chasse le 4 juillet portait trois mille hommes de troupes anglaises, allant de Charlestown à New-York, et n'était escorté que par quatre ou cinq frégates. Avec un peu moins de précipitation, M. le chevalier de Ternay eût pu s'en emparer très facilement. On cria contre lui dans l'escadre

et dans l'armée de la manière la plus indécente. Il le sut, et en fut très affecté. Il est très vrai que tout homme un peu moins timide fût arrivé en Amérique avec trois ou quatre vaisseaux anglais, cinq ou six frégates et trois mille prisonniers de guerre, et que c'eût été une manière bien brillante de nous montrer à nos nouveaux alliés.

M. de Rochambeau avait annoncé à l'Amérique la seconde division de son armée, et l'attendait avec une impatience extrême. Le moment était critique, et les affaires étaient en mauvais état. L'armée américaine manquait d'hommes, d'argent, de vivres et de vêtements ; la trahison d'Arnold et la défaite du général Gates à Cambden augmentaient cette détresse. M. de Rochambeau jugea nécessaire d'envoyer en France un officier de son armée qui expliquât sa position et sollicitât de prompts et puissants secours. Les officiers généraux de son armée, qu'il avait assemblés, approuvèrent fort cette résolution et lui proposèrent de m'envoyer, mes liaisons avec M. de Maurepas me donnant quelque avantage sur ceux qui le connaissaient moins. Il leur déclara qu'il avait choisi M. son fils.

La veille de son départ, douze vaisseaux anglais parurent sur nos côtes, et nous donnèrent quelques inquiétudes ; mais un coup de vent les dispersa pendant la nuit, et le lendemain M. le vicomte de Rochambeau partit sur la frégate du roi *l'Amazone*.

Le général Green, qui avait pris le commandement de l'armée du sud après la défaite du général Gates, demandait du secours, et surtout de la cavalerie que l'on put opposer au corps du colonel Tarleton à qui

rien ne résistait, et disait que sans cela il ne répondait pas que les provinces du sud ne se soumissent au roi d'Angleterre. Le général Washington désirait fort que M. de Rochambeau m'y envoyât. Je le désirais aussi, espérant y être utile ; je ne balançai pas à demander à être employé dans le sud aux ordres de M. de la Fayette, quoique j'eusse fait la guerre comme le colonel longtemps avant qu'il sortît du collége. M. de Rochambeau me refusa ; ma démarche fut fort blâmée dans l'armée, surtout par M. le marquis de Laval, qui, ainsi que quelques autres, s'étaient promis de ne pas servir aux ordres de M. de la Fayette, et avaient presque obtenu de M. de Rochambeau la promesse de ne pas les employer sous lui. Le général Washington m'en sut bon gré, et me l'a souvent prouvé par la suite.

M. de Rochambeau mit son armée en quartier d'hiver dans Newport. Le défaut de fourrages l'obligea de m'envoyer dans les forêts du Connecticut, à quatre-vingt milles de là. Comme je parlais anglais, je fus chargé d'une infinité de détails mortellement ennuyeux, mais nécessaires. Je ne quittai pas Newport sans regrets : je m'y étais fait une société fort agréable.

Madame Hunter veuve de trente-six ans, avait deux filles charmantes, qu'elle avait parfaitement bien élevées ; elles vivaient très retirées, et ne voyaient presque personne. Le hasard m'avait fait faire connaissance avec elle à mon arrivée à Rhode-Island. Elle m'avait pris en amitié : je fus bientôt regardé comme de la famille. J'y passais ma vie ; j'y fus assez malade ; elle me retira chez elle, où l'on eut de moi les soins les plus touchants. Je n'ai jamais été amoureux de mes-

demoiselles Hunter ; mais si elles étaient mes sœurs, je ne pourrais les aimer mieux, surtout l'aînée, qui est une des plus aimables personnes que j'aie jamais rencontrées.

Je partis pour Lebanon le 10 novembre ; nous n'avions pas encore eu de lettres de France. La Sibérie seule peut être comparée à Lebanon, qui n'est composé que de quelques cabanes dispersées dans d'immenses forêts. J'y restai jusqu'au 11 janvier 1781, lorsque le général Knox, commandant l'artillerie américaine, vint de la part du général Washington m'informer que les brigades de Pensylvanie et de New-Jersey, lassées de servir, avaient tué leurs officiers, s'étaient révoltées, s'étaient choisi des chefs parmi elles, et que l'on craignait également ou qu'elles marchassent sur Philadelphie pour se faire payer de force, ou qu'elles joignissent l'armée anglaise, qui n'était pas éloignée.

Je montai sur-le-champ à cheval pour aller à Newport, en rendre compte à M. de Rochambeau, qui en fut aussi embarrassé qu'affligé, n'ayant aucun moyen d'aider le général Washington, manquant d'argent lui-même, et n'ayant pas reçu une lettre d'Europe depuis son arrivée en Amérique. Au bout de quelques jours, nous apprîmes que le congrès avait envoyé un léger à-compte et que tout était apaisé.

M. de Rochambeau m'envoya à New-Windsor, sur la rivière du Nord, où était le quartier du général Washington, à environ deux cents milles de l'armée française. Le général Washington me reçut parfaitement bien, et me marqua le désir de m'employer

sur-le-champ. Il me dit qu'il comptait aller très incessamment à Newport voir l'armée française et M. de Rochambeau. Il me confia que M. Arnold étant allé faire de grands ravages dans la Virginie, il avait formé le projet de l'y enlever ; qu'il allait faire marcher M. de la Fayette par terre avec toute l'infanterie légère de son armée ; qu'il demandait que l'escadre du roi allât mouiller dans la baie de Chesapeak et y débarquer un détachement de l'armée française pour couper toute retraite à Arnold. Il ajouta qu'il prierait M. de Rochambeau de me donner le commandement de ce détachement, regardant comme très essentiel que les troupes françaises et américaines vécussent en bonne intelligence, ainsi que ceux qui les commandaient, et que l'officier français pût parler aux officiers américains et s'en faire comprendre.

Je restai deux jours au quartier général, et je pensai me noyer en repassant la rivière du nord ; elle charriait beaucoup de glaces, que la marée entraînait avec une telle rapidité qu'il fut impossible à mon bateau de gouverner ; il vint en travers, et se remplit d'eau ; il allait être submergé lorsqu'un grand morceau de glace passa le long du bateau ; nous sautâmes dessus, et de glaçons en glaçons nous fûmes environ trois heures à gagner le bord, après nous être crus vingt fois sans ressource.

A mon arrivée à Lebanon, je sus la mort de M. le chevalier de Ternay, que l'on dit mort de chagrin, et je trouvai des ordres de M. de Rochambeau qui m'arrêtèrent quelques jours dans le Connecticut. Je me rendis ensuite à Rhode-Island, où l'on parlait publi-

quement de la sortie de l'escadre avec un détachement de l'armée. Je fus demander à M. de Rochambeau d'y être employé : il me reçut fort mal ; je lui représentai que je demandais plutôt justice que grâce, puisque c'était mon tour à marcher. Il me dit qu'il n'y avait pas de tour à l'avant-garde : deux heures avant il disait le contraire; il ajouta qu'il aimait le zèle, mais que l'ardeur lui déplaisait. Je l'assurai qu'il me corrigerait entièrement de celle de servir sous ses ordres; il se radoucit, me fit presque des excuses, me confia qu'il avait des obligations personnelles au marquis de Laval, qu'il n'avait pas d'autres moyens de les reconnaître ; qu'il lui avait promis de ne pas l'employer sous un brigadier ; que ce détachement devant opérer séparément du corps de M. de la Fayette, et n'être qu'indirectement à ses ordres, le marquis de Laval l'avait vivement désiré ; je ne répondis rien, mais il dut voir sur mon visage que cela n'était pas juste. Je demandai à y aller comme volontaire ; il dit que ce serait ridicule, et me refusa. Dans la journée, M. de Rochambeau fit des réflexions, donna le commandement du détachement au baron de Vioménil, qui ne le demandait pas, et n'employa plus le marquis de Laval qu'en second, ce qu'il ne lui a pas encore pardonné.

Le général Washington arriva à Newport. Cet arrangement lui fut parfaitement désagréable, et il ne ie cacha pas. M. de Rochambeau avait fait à la fois deux choses qui ne pouvaient lui plaire : il ne lui donnait pas l'officier qu'il demandait, et il lui en donnait un, au contraire, qui ôtait le commandement de l'expédition à M. de la Fayette, à qui il avait voulu le donner;

il fit apercevoir à M. de Rochambeau que ses prières pouvaient être considérées comme des ordres, mais il ne voulut rien changer à ce qu'il avait fait.

L'escadre commandée par M. Destouches, ancien capitaine de vaisseau, mit à la voile avec douze cents hommes de troupes, et peu de jours après, le général Washington quitta Rhode-Island. Je le reconduisis jusqu'à Stafford, et je retournai à mon régiment, où je reçus une lettre de M. de Rochambeau, qui me mandait que, comme il pouvait bien être attaqué pendant l'absence de l'escadre, il désirait que je revinsse près de lui. J'obéis.

Il y avait dix mois que nous étions partis de France : nous n'avions pas encore reçu une lettre ni un écu ; la frégate *l'Astrée* arriva, et nous apprit que M. de Montbarrey et M. de Sartines avaient quitté le ministère et avaient été remplacés par M. de Ségur et M. de Castries, qui avaient décidé qu'il ne fallait pas employer une seconde division ; j'écrivis sur-le-champ pour demander avec instance les quatre cents hommes de mon régiment, que l'on avait gardés et que l'on ne pouvait me refuser sans une injustice atroce.

Environ dix-huit jours après le départ de l'escadre, on signala, par un temps de brumes, une escadre qui entrait à toutes voiles dans la passe ; on battit la générale, toute l'armée prit les armes ; nous crûmes notre perte certaine. Nous ne croyions pas que ce fût notre escadre, et nous nous trompions, c'était elle ; elle avait si bien manœuvré qu'elle était arrivée à l'ouverture de la baie de Chesapeak vingt-quatre heures après l'es-

cadre anglaise, partie trois jours plus tard. La journée avait été très glorieuse pour les armes du roi ; mais les ennemis nous avaient empêchés d'entrer dans la baie, par conséquent Arnold était hors de tout danger. M. de la Fayette avait manqué son but et restait un peu dans l'embarras. Quelques-uns de nos vaisseaux avaient beaucoup souffert, particulièrement *le Conquérant*, sur lequel le marquis de Laval était embarqué, qui se battit à merveille, et perdit beaucoup de monde.

Je retournai encore une fois à Lebanon, où M. de Rochambeau me chargea de rassembler un grand nombre de chevaux propres à l'artillerie, et de tout préparer pour la marche de l'armée. Dans cette partie, *la Concorde*, frégate venant de France, ramena M. le vicomte de Rochambeau, qui n'avait pas même obtenu qu'on ne se moquât pas de lui, et M. de Barras, chef d'escadre, que l'on envoyait pour succéder à M. le chevalier de Ternay. Les nouvelles instructions de la cour firent désirer à M. de Rochambeau d'avoir une entrevue avec M. le général Washington, pour fixer le plan de campagne de l'armée et de l'escadre. M. de Barras remit à M. de Rochambeau ses pleins pouvoirs. Les généraux se virent encore à Hartford.

Il fut officiellement décidé et signé dans cette conférence que l'armée française marcherait jusqu'à la rivière du Nord, qu'elle y joindrait l'armée américaine, et que les deux armées réunies s'approcheraient de New-York le plus possible; que l'escadre irait attendre à Boston les forces de mer qui devaient venir d'Europe, attendu qu'elles ne seraient pas en sûreté dans Rhode-Island, l'île n'étant plus gardée que par des troupes de terre.

Les lettres que M. de Rochambeau avaient reçues par *la Concorde* lui avaient prouvé que ceux qu'il avait le mieux traités l'avaient peu ménagé dans leurs lettres, et principalement le marquis de Laval, qui, sans mauvaises intentions, avait écrit librement à plusieurs femmes qui avaient montré ses lettres. Je n'avais pas parlé de lui, et mon silence devint un mérite ; il me marqua plus de confiance, me montra son plan de campagne, et voulut m'emmener avec lui à Rhode-Island pour quelques dispositions préliminaires.

A peine arrivé à Newport, le chevalier de Chastellux, dont la tête vive ne peut être fixée longtemps sur les mêmes idées, crut qu'il serait plus avantageux que l'escadre attendît dans la rade de Rhode-Island, l'armée navale qui nous était annoncée pouvant la joindre beaucoup plus facilement dans la baie de Chesapeak, où il était probable qu'elle arriverait. Le chevalier de Chastellux en causa avec plusieurs capitaines de vaisseau : plusieurs furent de son avis. Il détermina M. de Rochambeau à en parler à M. de Barras et à lui proposer de faire décider ce point par un conseil de guerre composé d'officiers de terre et de mer. Le conseil décida que l'escadre resterait à Rhode-Island. Je m'y opposai tant que je pus : cela passa à la pluralité des voix ; j'obtins seulement qu'il y resterait quatre cents hommes de troupes françaises et quelques milices américaines, aux ordres de M. de Choisy.

Le conseil me chargea d'aller rendre compte au général Washington de ce qui venait de se passer. Je fus tenté de refuser la commission, qui était vraiment désagréable : j'étais bien sûr qu'il serait fortement cho-

qué de voir que l'on eût remis à la décision d'un conseil de guerre une chose déjà décidée et signée de lui et de M. de Rochambeau. J'étais le seul cependant que l'on pût y envoyer. Je fis une grande diligence ; j'arrivai à New-Windsor, et lui remis une lettre de M. de Rochambeau, fort embarrassée et fort mal écrite. Elle le mit dans une telle colère, qu'il n'y voulait pas répondre ; et ce ne fut que le troisième jour, et par égard pour moi, qu'il me remit une réponse très froide, dans laquelle il disait qu'il s'en tenait à l'avis qu'il avait signé à la conférence de Hartford ; mais qu'il laissait M. de Rochambeau le maître de faire ce qu'il voudrait, et lui envoyait les ordres nécessaires pour assembler les milices dont il aurait besoin. Mon arrivée embarrassa M. de Rochambeau, à qui je ne cachai rien, et qui commençait à se repentir de ce qu'il avait fait. Un second conseil de guerre confirma ce qui avait été déterminé dans le premier : l'armée se mit en marche.

Pendant tout le cours de cette guerre, les Anglais semblent frappés d'aveuglement : ils font toujours ce qu'il ne faut pas faire, et se refusent toujours aux avantages les plus clairs et les plus certains. Après le départ de l'armée, il suffisait d'attaquer l'escadre française dans Rhode-Island pour la détruire, ils n'en eurent pas même l'idée. L'armée française traversait l'Amérique dans le plus grand ordre et dans la plus grande discipline, prodige dont l'armée anglaise ni l'armée américaine n'avaient jamais donné d'exemple. Je couvrais la marche de l'armée à quinze milles environ sur la droite, à quarante milles environ de la rivière du Nord.

M. de Rochambeau reçut une lettre du général Was-

hington, lui disant qu'il me destinait une commission secrète contenant un ordre pour moi de me trouver, par une marche forcée, avec mon régiment, le surlendemain, à un rendez-vous assez éloigné. M. de Rochambeau m'envoya chercher au milieu de la nuit à quinze milles de là, pour me donner les ordres du général Washington, qui n'entrait dans aucun détail avec lui. Je me trouvai exactement au lieu prescrit, quoique l'excessive chaleur et de très mauvais chemins rendissent cette marche infiniment difficile. Le général Washington s'y trouva fort en avant des deux armées, et me dit qu'il me destinait à surprendre un corps de troupes anglaises campées en avant de New-York pour soutenir le fort Kniphausen, que l'on regardait comme la clef des fortifications de New-York.

Je devais marcher toute la nuit pour les attaquer avant le point du jour ; il joignit à mon régiment un régiment de dragons américains, quelques compagnies de chevau-légers et quelques bataillons d'infanterie légère américaine. Il avait envoyé par un autre chemin, à environ six milles sur la droite, le général Lincoln, avec un corps de trois mille hommes pour surprendre le fort Kniphausen, que j'empêcherais d'être secouru. Il ne devait se montrer que lorsque mon attaque serait commencée, quand je lui ferais dire de commencer la sienne. Il s'amusa à fusiller avec un petit poste qui ne l'avait pas vu, et découvrit tout le corps que je devais surprendre. Il rentra dans le fort, fit une sortie sur le général Lincoln, qui fut battu, et qui allait être perdu et coupé de l'armée si je ne m'étais pas promptement porté à son secours.

Quoique mes troupes fussent harassées de fatigue, je marchai sur les Anglais; je chargeai leur cavalerie, et mon infanterie fusilla avec la leur. Le général Lincoln en profita pour faire sa retraite en assez mauvais ordre. Il avait deux ou trois cents hommes tués ou pris, et beaucoup de blessés. Quant je le vis en sûreté, je commençai la mienne, qui se fit très heureusement, car je ne perdis presque personne.

Je rejoignis le général Washington, qui marchait avec un détachement très considérable de son armée au secours du général Lincoln, dont il était très inquiet; mais ses troupes étaient tellement fatiguées, qu'elles ne pouvaient aller plus loin. Il montra la plus grande joie de me revoir, et à l'ordre donna à ma division les éloges les plus flatteurs. Il voulut profiter de l'occasion pour faire une reconnaissance de très près sur New-York. Je l'accompagnai avec une centaine de hussards; nous essuyâmes beaucoup de coups de fusil et de coups de canon, mais nous vîmes tout ce que nous voulions voir. Ce détachement dura trois jours et trois nuits, et fut excessivement fatigant, car nous fûmes jour et nuit sur pied, et nous n'eûmes rien à manger que les fruits que nous rencontrâmes le long du chemin. Le général Washington écrivit à M. de Rochambeau la lettre la plus honnête pour moi; mais mon général oublia d'en faire mention dans ses lettres de France.

Je fus camper à White-Plains, où les deux armées vinrent se réunir le lendemain. Le général Washington me donna le commandement des deux avant-gardes. Nous restâmes six semaines dans ce camp, où je fus très fatigué, faisant des fourrages continuels fort éten-

dus, et jusqu'à la vue des postes de l'ennemi. Le général Washington et M. de Rochambeau voulurent encore faire une reconnaissance sur New-Vork; je fus chargé de la couvrir avec toute la cavalerie des deux armées, toute l'infanterie légère américaine et un bataillon de grenadiers et chasseurs français. Un détachement considérable des deux armées, aux ordres du chevalier de Chastellux et du général Heatre, prit une position à quelque distance, pour que je pusse faire ma retraite sur lui en cas d'accident. Je repliai facilement tout ce que je trouvai sur mon passage, et je fis quelques prisonniers. Les généraux mirent deux jours à faire leur reconnaissance, qui fut dangereuse, car ils essuyèrent un feu très vif de canon et de mousqueterie.

Nous décampâmes de White-Plains quelques jours après, pour aller passer la rivière du Nord à Rings-ferry. Heureusement les Anglais ne sortirent pas de New-York pour nous suivre; car la marche ayant été mal ouverte à travers des marais, l'artillerie tout entière et les équipages de l'armée y restèrent embourbés pendant trente-six heures, sans autre escorte que mon régiment et un bataillon de grenadiers et chasseurs qui composaient toute l'arrière-garde à mes ordres.

Après le passage de la rivière du Nord, qui fut long et difficile, mais que les Anglais ne cherchèrent pas à troubler, l'armée, pour la facilité des vivres et des fourrages, marcha en deux divisions à un jour de distance : l'armée américaine marchait par un autre chemin, peu éloigné du nôtre. Nous étions obligés de traverser les Jerseys, et de faire environ soixante-dix milles à quinze ou vingt milles des ennemis et souvent

plus près. Nous ne doutions pas qu'ils ne s'opposassent à notre passage, ce qu'ils eussent certainement fait avec succès. M. de Rochambeau leur avait fait croire que son projet était d'attaquer New-York, ayant envoyé un commissaire des guerres intelligent avec une forte escorte établir des fours et des magasins à Chatam, près de New-York.

M. de Rochambeau était allé en avant à Philadelphie avec le général Washington, pour rassembler tout ce qui était nécessaire à la marche de l'armée en Virginie. Nous étions campés dans les Jerseys, à Summers et Courthouse. M. le baron de Vioménil commandait la première division de l'armée, composée d'une brigade d'infanterie, de l'artillerie et de mon régiment. Nous reçûmes avis que mille hommes de la garnison de New-York avaient eu ordre de se tenir prêts à marcher, et que les troupes légères n'étaient pas à un mille de nous. M. le baron de Vioménil, qu'un coup de pied de cheval obligeait d'aller en voiture, ne savait quel parti prendre. Il était en effet presque sans ressources s'il eût été attaqué.

Je crus que le plus grand service qu'il y aurait à lui rendre était d'aller au devant des ennemis le plus loin possible, afin de lui donner le temps de se retirer dans les bois. J'envoyai de fortes patrouilles sur tous les chemins par lesquels les Anglais pouvaient arriver. Je pris cinquante hussards bien montés, et je fus moi-même à plus de dix milles sur le chemin de Brunswick, par lequel ils étaient le plus probablement attendus. Je rencontrai deux ou trois fortes patrouilles de troupes légères, qui se replièrent après avoir tiré quelques

coups de pistolet avec mes hussards. Je m'assurai que l'armée anglaise ne marchait pas, et je fus rassurer le baron de Vioménil.

Quelques instances que l'on eût faites auprès de Sir Henry Clinton, il avait été impossible de le décider à sortir de New-York, voulant toujours croire qu'il allait y être attaqué; il rappela même les troupes légères qu'il avait dehors. Nous arrivâmes à Philadelphie, que l'armée traversa; elle fut reçue avec les plus grandes acclamations, et fort admirée : nous y restâmes un jour, et nous continuâmes notre route.

A la première marche après Philadelphie, le général Washington apprit que M. de Grasse avait mouillé dans la baie de Chesapeak avec plus de trente vaisseaux de ligne et y avait débarqué M. de Saint-Simon avec trois mille hommes de troupes de terre. Je n'ai jamais vu d'homme pénétré d'une joie plus vive et plus franche que le fut le général Washington. Nous apprîmes en même temps que lord Cornwallis avait reçu ordre de Sir Henri Clinton de ne pas retourner à Portsmouth, qui était un excellent poste, de se fortifier à Yorktown jusqu'à ce qu'il y fût secouru.

En arrivant à la tête de l'Elk dans le fond de la baie de Chesapeak, craignant que milord Cornwallis n'embarrassât beaucoup M. de la Fayette, dont la division ne consistait que dans deux mille Américains et les troupes légères de M. de Saint-Simon, il fit embarquer sur toutes sortes de bateaux tous les grenadiers et chasseurs de l'armée et toute l'infanterie de mon régiment, aux ordres de M. de Custines. Je demandai à marcher avec mon infanterie, persuadé que ces troupes-là tire-

raient des coups de fusil avant les autres. Le général Lincoln nous suivit aussi par eau à quelque distance avec l'infanterie légère américaine. M. de Custines, pressé d'arriver le premier, prit un sloop qui marchait bien, et alla sans s'arrêter et sans me donner aucun ordre jusqu'à la rivière de James. Le troisième jour de notre embarquement, nous eûmes un très mauvais temps. Les bateaux étaient détestables ; deux ou trois chavirèrent, et nous eûmes sept ou huit hommes de noyés. Le temps nous obligea de mouiller devant Annapolis ; comme nous allions remettre à la voile, le général Washington m'envoya dire par un aide de camp de faire débarquer les troupes et de ne pas partir avant d'avoir reçu de nouveaux ordres.

L'escadre anglaise ayant paru devant la baie de Chesapeak, M. de Grasse était sorti pour la combattre, et n'était pas encore rentré. Trois jours après, une corvette du roi nous vint annoncer que M. de Grasse avait battu l'armée anglaise, lui avait pris deux frégates, et était revenu mouiller dans la baie. Je fis sur-le-champ rembarquer les troupes. Nous eûmes presque toujours des vents contraires, et nous fûmes dix jours à nous rendre à l'ouverture de la rivière de James.

J'y trouvai M. de Custines ; et comme je lui rendais compte de ce qui s'était passé pendant son absence, le général Washington et M. de Rochambeau, qui étaient à peu de distance sur une corvette, m'envoyèrent dire d'aller à leur bord. Le général Washington me dit que lord Cornwallis ayant envoyé toute sa cavalerie et un corps de troupes assez considérable à Glocester, vis-à-

vis de York, il craignait qu'il ne voulût se retirer par là, et qu'en conséquence il l'avait envoyé observer par un corps de trois mille hommes de milice aux ordres du brigadier général continental Wiedon, assez bon maréchal, mais détestant la guerre, qu'il n'avait jamais voulu faire, et surtout se mourant de peur des coups de fusil. Devenu brigadier général par hasard, le respectable officier était mon ancien de commission de brigadier : le général Washington en était plus affligé que moi, car il me destinait ce commandement. Il me dit qu'il écrirait au général Wiedon qu'il lui en conserverait les honneurs, mais qu'il lui défendait de se mêler de rien. Je lui représentai que nous ne connaissions pas cette manière de servir; que si le général Wiedon était à mes ordres, je le ferais très certainement obéir, mais qu'étant aux siens je lui obéirais très exactement; que je ne me sentais pas de répugnance à servir sous lui, s'il le jugeait bon, et qu'il pouvait compter que je vivrais à merveille avec lui.

J'allai avec mon régiment joindre le corps du général Wiedon. La manière dont il bloquait Glocester était bizarre; il était à plus de quinze milles des postes des ennemis, se mourait de peur, et n'osait envoyer une patrouille à un demi-mille de son camp. C'était le meilleur homme du monde, et tout ce qu'il désirait était de ne se mêler de rien. Je lui proposai de se rapprocher de Glocester, et d'aller le lendemain faire une reconnaissance près des postes anglais; il y consentit, et nous y fûmes avec cinquante hussards. Quand nous fûmes à six ou sept milles des ennemis, il me dit qu'il croyait inutile et très dangereux d'aller plus loin,

et que nous n'en verrions pas davantage : je le pressai tellement, qu'il n'osa me refuser de me suivre. Je repliai les postes des ennemis, et m'approchai assez près pour prendre une idée juste de leur position. Mon général était au désespoir; il me dit qu'il n'irait plus avec moi, qu'il ne voulait pas se faire tuer.

Je rendis compte à M. de Rochambeau de ce que j'avais vu ; je lui mandai qu'on ne pouvait compter sur la milice américaine, et qu'il était indispensable de m'envoyer au moins deux bataillons d'infanterie française de plus. Je n'avais ni artillerie, ni vivres, ni poudre. Je lui en demandai : il envoya sur-le-champ de l'artillerie et huit cents hommes tirés des garnisons des vaisseaux aux ordres de M. de Choisy, qui, par son ancienneté, commanda le général Wiedon et moi.

M. de Choisy est un bon et brave homme, ridiculement violent, constamment en colère, faisant des scènes à tout le monde, et n'ayant jamais le sens commun. Il commença par envoyer promener le général Wiedon et toute la milice, leur dit qu'ils étaient des poltrons, et en cinq minutes il leur fit presque autant de peur que les Anglais, et assurément c'était beaucoup dire. Il voulut dès le lendemain aller occuper le camp que j'avais reconnu. Le général Wiedon aima mieux venir un jour plus tard, et resta avec environ six cents hommes de sa division.

Un moment avant d'entrer dans la plaine de Glocester, des dragons de l'État de Virginie vinrent, très effrayés, nous dire qu'ils avaient vu des dragons anglais dehors, et que, crainte d'accident, ils étaient venus à toutes jambes, sans plus examiner. Je me portai en

avant pour tâcher d'en savoir davantage. J'aperçus une fort jolie femme à la porte d'une petite maison, sur le grand chemin; je fus la questionner; elle me dit que dans l'instant même le colonel Tarleton sortait de chez elle; qu'elle ne savait pas s'il était sorti beaucoup de troupes de Glocester; que le colonel Tarleton désirait beaucoup *to shake hand with the french duke**. Je l'assurai que j'arrivais exprès pour lui donner cette satisfaction. Elle me plaignit beaucoup, pensant, je crois, par expérience, qu'il était impossible de résister à Tarleton : les troupes américaines étaient dans le même cas.

Je n'étais pas à cent pas de là que j'entendis mon avant-garde tirer des coups de pistolet. J'avançai au grand galop pour trouver un terrain sur lequel je pusse me mettre en bataille. J'aperçus en arrivant la cavalerie anglaise trois fois plus nombreuse que la mienne : je la chargeai sans m'arrêter; nous nous joignîmes. Tarleton me distingua, et vint à moi le pistolet haut. Nous allions nous battre entre nos deux troupes, lorsque son cheval fut renversé par un de ses dragons poursuivi par un de mes lanciers. Je courus sur lui pour le prendre; une troupe de dragons anglais se jeta entre nous deux, et protégea sa retraite : son cheval me resta. Il me chargea une deuxième fois sans me rompre; je chargeai une troisième, culbutai une partie de sa cavalerie, et le poursuivis jusque sous les retranchements de Glocester. Il perdit un officier, une cinquantaine d'hommes, et je fis un assez grand nombre de prisonniers.

* Serrer la main du duc français.

M. de Choisy établit son camp à un mille et demi de Glocester ; nos patrouilles fusillaient continuellement avec celles des Anglais, et nous ne dormîmes pas un seul instant pendant le siége. M. le baron de Vioménil devant attaquer deux redoutes des ouvrages d'York, M. de Choisy eut ordre de faire une fausse attaque sur Glocester; il crut pouvoir en faire une réelle, et emporter les retranchements l'épée à la main. Il fit, en conséquence, distribuer des haches à la milice américaine pour couper les palissades. Au premier coup de fusil, la moitié jeta les haches et les fusils pour courir plus vite. Ainsi abandonné, il se retira sur moi avec quelques compagnies d'infanterie française, et perdit une douzaine d'hommes.

Le surlendemain milord Cornwallis demanda à capituler. M. de Rochambeau me destina à porter cette grande nouvelle en France, et m'envoya chercher. Je ne me souciais pas d'aller en Europe ; je lui conseillai d'y envoyer M. de Charlus, ce qui le raccommoderait avec M. de Castries, et ferait peut-être que son armée en serait mieux traitée. Je ne pus l'y décider; il me dit que j'avais eu la première action, que je devais porter la nouvelle; que M. le comte Guillaume des Deux-Ponts avait eu la seconde, et porterait les détails: le comte de Charlus ne lui pardonna jamais ni à moi non plus. Je m'embarquai sur la frégate du roi *la Surveillante*, et après vingt-deux jours de traversée j'arrivai à Brest, et me rendis à Versailles sans perdre de temps.



CHAPITRE DIXIÈME

(1781-1783)



ÈS mon retour, grand émoi à Versailles, où je trouvai M. de Maurepas mourant ; à peine avait-il sa connaissance : il me reconnut cependant, et me reçut de la manière la plus touchante. Il me recommanda fortement au roi et à ses ministres, qui lui promirent d'exécuter ce qu'il avait eu l'intention de faire pour moi. Il mourut le surlendemain, et M. de Castries et M. de Ségur me traitèrent aussi mal qu'ils purent.

Ma nouvelle causa au roi la plus grande joie : je le trouvai chez la reine ; il me fit beaucoup de questions, et me dit beaucoup de choses honnêtes. Il me demanda si je comptais retourner en Amérique ; je lui répondis

que oui ; il ajouta que je pouvais assurer son armée qu'elle serait parfaitement bien traitée, mieux qu'aucune autre ne l'eût jamais été. M. de Ségur était présent. Je répondis que j'étais prêt à porter les grâces en Amérique dans quinze jours. Je conseillai à M. de Ségur de travailler sur-le-champ avec le roi ; il me dit qu'il voulait attendre l'arrivée du comte Guillaume des Deux-Ponts, ne se pressa pas ensuite, finit enfin par travailler avec le roi, et me dit que je partirais pour Brest la semaine suivante. Je demandai à voir l'état des grâces que je portais ; il ne le permit pas : je sus par les bureaux que l'armée était horriblement traitée.

Je pouvais d'ailleurs en juger par moi-même. Ce que M. de Ségur appelait une grande grâce, c'était de m'écrire de la part du roi qu'en considération de mes services en Amérique sa majesté me permettait de conserver à la paix mon régiment, dans le département de la guerre, sous la formation d'un régiment de hussards, et de m'en laisser le commandement toute ma vie ; c'était un peu moins que les engagements pris avec moi au commencement de la guerre, puisque je devais avoir en propriété le premier régiment étranger à cheval vacant ou à créer, et moins que je n'avais dans le moment même, puisque j'étais inspecteur de mon corps. Je refusai de porter les grâces ; M. de Ségur s'en choqua, et je m'en embarrassai fort peu.

M. de Castries m'avait encore plus maltraité : au lieu de m'envoyer les quatre cents hommes de mon régiment restés à Brest, il les avait destinés à la conquête des forts de Demerary et d'Annamaboo, en Afrique, et les fit laisser pour garnison jusqu'à la paix

dans le lieu le plus malsain de l'univers; c'était annoncer bien clairement le projet de m'ôter tous les moyens de servir utilement. M. de Castries, d'ailleurs, n'accorda pas la moindre grâce à mon régiment, pas même aux officiers qui avaient eu les actions les plus brillantes.

Je retrouvai madame de Coigny plus aimable que jamais; elle me marqua de l'intérêt, et il me fut impossible de ne pas céder au penchant irrésistible qui m'entraînait vers elle; je la voyais presque tous les jours, et tous les jours je m'attachais davantage à elle. Je n'avais jamais vu tant d'esprit, tant de grâces, qui ne ressemblaient en rien à l'esprit et aux grâces des autres. Je me disais qu'il n'était pas raisonnable de l'aimer, que cela me rendrait bien malheureux; mais aucun bonheur ne me convenait autant. On me disait sans cesse que madame de Coigny était coquette, qu'elle était légère, qu'elle se moquerait sans pitié de quiconque oserait l'aimer. Je n'en ai jamais été alarmé un instant; sa sensibilité m'avait frappé presque aussitôt que son esprit. Je n'espérais pas lui plaire, mon cœur une fois connu d'elle ne pouvait manquer d'en être plaint; je gardais mon secret, mais l'idée de mon départ commençait à m'affliger, et il ne lui était pas difficile d'en deviner la cause.

Je rencontrai à Paris madame Robinson, premier attachement du prince de Galles, dont les papiers anglais avaient tant parlé sous le nom de Perdita. Elle était gaie, vive, franche et bon enfant; elle ne parlait pas français; je fus un objet piquant pour elle, un homme qui avait apporté une grande nouvelle, qui

revenait de la guerre, qui y retournait sur-le-champ ; il avait beaucoup souffert, il souffrirait beaucoup encore. Elle crut ne pouvoir trop faire pour lui ; j'eus donc Perdita, je ne le cachai pas même à madame de Coigny. « Qu'importent mes actions, me disais-je sans cesse, si « elle peut lire dans mon cœur ? »

Perdita acheva de me brouiller avec madame de Martainville ; je l'avais trouvée brouillée à couteau tiré avec madame Dillon et M. de Guémenée ; elle avait voulu exiger de moi de cesser de les voir, ce que j'avais refusé net. Nous étions assez froidement ensemble ; elle sut que j'avais Perdita : cela augmenta son humeur ; elle me dit que je devais choisir, de cesser d'aller chez madame Dillon, ou de cesser d'aller chez elle. Mon choix fut bientôt fait. Madame de Martainville s'en repentit bientôt, et voulut se raccommoder avec moi, mais inutilement.

Perdita partit pour l'Angleterre, et désira si vivement que je l'accompagnasse jusqu'à Calais, que je ne pus la refuser. Le sacrifice était grand, car le jour même je devais dîner chez madame de Gontaut, avec madame de Coigny : j'écrivis à madame de Coigny que je ne dînerais pas avec elle ; et je saisis cette occasion bizarre de l'assurer que je l'adorais, et que quoi qu'il en pût arriver je l'adorerais toute ma vie. Il n'y avait pas une autre femme qui pût m'entendre. Madame de Coigny me compromit parfaitement, me crut, et m'écrivit quelques mots sans répondre à ma déclaration. Sa conduite avec moi fut simple et sensible : elle ne me montra point de colère, parce qu'elle n'en ressentait pas, point de doute sur ma sincérité, parce qu'elle n'en avait

point; elle ne me dit pas qu'elle ne m'aimerait jamais.

Je voyais beaucoup de gens occupés d'elle; quelques-uns étaient redoutables pour moi, je savais tout ce que j'avais de désavantage; je n'avais plus ni la grâce ni la gaieté de la jeunesse, mais j'avais un cœur qu'elle connaissait, qui ressemblait beaucoup au sien; et j'espérais de tous deux. Je trouvais à l'aimer, sans rien prévoir, un bonheur que ne m'avait jamais donné l'amour. Je m'efforçais d'être prudent, patient, circonspect, j'étais prêt à tout sacrifier sans balancer à la crainte de la compromettre; rien n'était perdu avec cette âme céleste, rien ne lui échappait, tout était senti et par conséquent récompensé; je n'allais pas chez madame de Coigny, je ne la voyais pas seule; je pouvais rarement lui dire que je l'aimais, mais je pouvais le lui écrire; je ne la rencontrais pas sans lui donner un billet, elle le recevait avec intérêt, sans en paraître importunée; je pouvais être beaucoup plus heureux, mais je ne connaissais personne qui le fût encore autant que moi.

Au dîner de l'hôtel de ville madame de Coigny, parfaitement bien mise, avait une grande plume de héron noir, à droite sur le devant de son habit; voir cette plume et la désirer fut l'affaire du même instant: j'en attendais du bonheur et du courage: jamais chevalier errant ne désira rien avec plus d'ardeur et de pureté.

M. de Coigny voulut aller en Amérique. Madame de Coigny en fut au désespoir. Je fus aussi pénétré de douleur. Je ne croyais pas que le départ de M. de Coigny pût me coûter tant de peines. Toujours vraie, toujours sensible, madame de Coigny ne me cacha ni

ses larmes ni la pitié que je lui inspirais. Elle reconduisit sans en rien dire son mari jusqu'à Rennes : elle se douta bien que cela serait désapprouvé; elle m'écrivit en partant un billet qui commençait par ces mots : *Sachez défendre ce que vous savez si bien aimer.* Trop supérieure pour ne pas être enviée, on voulut l'accuser d'exagération, d'affectation, de fausseté même; je la défendis de bonne foi, moi que sa douleur avait rendu si malheureux. Elle revint, et fut contente de ma conduite.

Le hasard m'avait fait rencontrer pendant le courant de l'hiver le duc de Coigny et madame de Châlons. J'avais soupé chez le duc de Coigny; j'allais chez madame de Coigny, je la voyais presque tous les jours chez madame de Guéménée, chez madame de Gontaut ou chez elle. Ce bonheur ne dura pas longtemps. M. de Ségur, avec toute la disgrâce dont il était capable, voulait me faire partir trois mois plus tôt que cela n'était nécessaire. Je n'osai insister beaucoup pour attendre la seconde frégate; cela m'eût cependant été très facile. Tout le monde était révolté de la manière dont les ministres me traitaient.

Madame de Polignac, qui ne me craignait plus et pour qui il était quelquefois embarrassant d'avoir dans la société des personnes auxquelles la reine témoignât de la bienveillance, paraissait désirer de se lier davantage avec moi. On me fit des propositions de rester : on se chargerait de m'en donner les moyens; je les refusai tous. Il était bien tentant de rester pour madame de Coigny, je partis pour elle. Je craignais trop qu'on ne devinât mes véritables raisons, je n'osais même

donner celle des couches de madame de Montbazon, pour lesquelles M. et madame de Guémenée désiraient fort que je restasse.

Madame de Coigny fut fâchée de mon départ. J'osai croire qu'elle m'aimait. Elle ne me le dit pas cependant, et continua d'être sensible et sévère. Le soir de mon départ, je coupai de ses cheveux; elle me les redemanda, je les lui rendis sans hésiter. Elle les prit en me regardant; je vis des larmes dans ses yeux, je n'avais pas tout perdu. Elle seule, j'espère, peut se faire une idée de mon désespoir quand il fallut partir; elle seule pouvait me faire sentir à quel excès je pouvais être heureux ou malheureux. Je partis; je n'avais jamais rien fait de si difficile : mon cœur était plein d'amour, de désespoir et de confiance.

J'arrivai à Brest le jour que l'on vit paraître l'escadre anglaise; cela n'empêcha pas le convoi de l'Inde de sortir le surlendemain et d'être pris dans les vingt-quatre heures. J'écrivais toutes les postes à madame de Coigny. Je craignais que toutes mes lettres ne l'ennuyassent. Je faisais ce que je pouvais pour qu'elles ne fussent pas longues. J'y réussissais rarement; elle me plaignait; elle m'écrivait souvent, cela est vrai : je vivais de ses lettres. Je n'en ai jamais décacheté une sans une joie, sans une reconnaissance inexprimables. Nous restâmes longtemps à Brest, successivement enfermés par les vents et par les Anglais. Je demandai avec instance cette plume à laquelle j'avais attaché tant d'idées de bonheur. Madame de Coigny me répondit qu'il était impossible de me l'envoyer; qu'un jour elle m'en dirait les raisons : je fus bien con-

vaincu qu'elle était fâchée de ne pas me la donner; je ne pouvais cependant me consoler de ne la pas avoir.

Nous partîmes enfin de Brest le 17 mai, par un temps très douteux et presqu'à vue des Anglais; nous reçumes en sortant du Goulet un coup de vent horrible; nous fûmes quatre jours au moment d'être pris, ou en perdition sur la côte. J'avoue que j'aurais été charmé d'être pris : j'aurais revu madame de Coigny; il n'y avait ni guerre ni gloire qui valût cela. Nous relâchâmes dans la rivière de Nantes, notre frégate étant fort endommagée. Le capitaine de *la Gloire* envoya un courrier à M. de Castries pour lui en rendre compte et pour lui dire qu'il irait se réparer à Lorient dès que les vents le lui permettraient. Nous fûmes à Nantes. J'avais le temps d'aller à Paris; j'écrivis à madame de Coigny pour lui demander s'il ne serait pas possible que je la visse une demi-heure; je la priais de me refuser sans balancer, pour peu qu'elle y trouvât le moindre inconvénient, et de m'adresser poste restante sa réponse à Tours ou à Orléans, où j'irais la chercher; je la suppliais de ne consulter personne : elle suffisait pour disposer de moi, et je désirais qu'elle prît le parti le plus sage, fût-il le plus dur.

Je ne trouvai de lettres ni à Tours ni à Orléans. J'attendis; il y en vint une enfin; elle était de M. de l'Isle. Il me mandait que Madame de Coigny serait charmée de me voir, mais qu'elle pensait qu'il serait plus sage de ne pas venir à Paris; que cependant elle me laissait le maître. Pas un mot de madame de Coigny; il lui était si facile de me refuser et de me consoler! elle n'avait pas voulu disposer de moi; elle

n'avait pas eu la bonté de me dire : *Je ne veux pas.* Elle avait employé un tiers! elle ne m'avait pas écrit! c'était bien plus qu'il n'en fallait pour me déchirer l'âme. J'ai éprouvé de grands malheurs, je n'en ai senti aucun plus vivement que celui-là; ma douleur fut si vive, que pendant dix ou douze jours il me fut impossible de lui écrire.

Je fus à La Rochelle voir M. de Voyer, et je retournai à Lorient joindre ma triste frégate. Madame de Coigny répondit à mes plaintes avec une indulgence, une grâce qui me rassurèrent et me rendirent ma tranquillité : il ne me resta plus que le repentir de l'avoir tourmentée de mes peines. Notre frégate reçut l'ordre d'aller à Rochefort joindre *l'Aigle* pour partir avec elle. J'y retournai par terre. Nous attendîmes M. de la Fayette, que ses affaires politiques retenaient à la cour pendant trois semaines : il manda qu'il ne viendrait pas. M. de la Touche m'offrit sa chambre, que j'acceptai. Nous mîmes à la voile de La Rochelle, le 14 juillet. Dès le lendemain nous eûmes un fort abordage avec la frégate française *la Cérès;* elle nous fit beaucoup de mal et pensa nous en faire bien davantage. La maladie se mit dans notre équipage; tous les jours il nous mourait du monde, et le besoin de rafraîchissements pour nos malades nous obligea de relâcher à Terceyre, une des îles Açores. Je n'ai jamais vu de mœurs plus bizarres et mêler si plaisamment l'amour de Dieu à l'autre.

Après avoir pris des bœufs, des légumes et de l'eau, nous mîmes à la voile. Causant un jour avec M. de Bozon, embarqué aussi sur *l'Aigle*, il me parla de ma-

dame de Coigny et de tous ses agréments. Il n'y avait pas de conversation qui pût me plaire davantage : cela ne dura pas longtemps, car il me dit que M. de Chabot en était fort amoureux et qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût du goût pour lui. Il était nuit, heureusement; ô mon Dieu!..... je n'y pense pas sans frémir; ma confiance inaltérable en madame de Coigny me soutint : elle n'avait été ni fausse ni barbare. J'eus la force de lui écrire avant d'arriver aux Açores, et ma lettre partit de Terceyre par le Portugal. Rien cependant ne pouvait détruire l'impression profonde que ma conversation avec Bozon avait faite sur moi : je devenais tous les jours plus mortellement triste; mes forces succombèrent à la fin, et j'eus une fièvre violente, avec de très forts redoublements et du délire. Je m'en aperçus; je craignis de me trahir, et je défendis qu'on laissât entrer qui que ce soit dans ma chambre, excepté deux domestiques anglais qui parlaient à peine français.

J'avais raison, car j'étais uniquement occupé de madame de Coigny; et j'avais encore raison, je la nommais sans cesse, je lui écrivais toutes les fois que la fièvre m'en laissait la force; penser à elle était ma seule consolation. J'avais le bonheur d'en sentir toute la force : son idée, ses lettres charmaient mes maux, quoique je souffrisse beaucoup. Je répétais sans cesse : *Ma pensée me soutient, je ne mourrai pas.* Dans mon délire, je parlais de cette plume que j'avais tant désirée.

Il y avait douze jours que j'étais malade, lorsque nous rencontrâmes dans la nuit un vaisseau de 74, avec lequel nous fûmes obligés de nous battre. On défit ma chambre; on me porta sur le pont plus mort que

vif. J'avais attaché les lettres de madame de Coigny sur mon cœur, et j'avais exigé que l'on me jetât dans la mer sans me déshabiller, si j'étais tué ou si je mourais pendant le combat. Je fus pendant trois heures le témoin inutile d'un engagement très vif. Nous nous battîmes toujours à la portée du pistolet, et nous nous fîmes enfin abandonner du vaisseau anglais, après avoir été vingt fois au moment d'être anéantis. Nous eûmes à notre bord une vingtaine d'hommes tués. Le vaisseau anglais était si maltraité, que nous l'aurions pris facilement si nous n'avions pas aperçu à l'horizon des bâtiments qui faisaient route sur lui. Ce vaisseau était *l'Hector*, vaisseau français de 74 pris sur M. de Grasse par l'amiral Rodney : il coula bas quelques jours après sur le banc de Terre-Neuve, et sauva son équipage avec beaucoup de peine; nous lui avions tué plus de cent cinquante hommes.

Je fus le lendemain plus malade que jamais. Huit jours après notre combat, nous arrivâmes sur les côtes de l'Amérique, à l'ouverture de la Delaware. Nous mouillâmes, et nous envoyâmes un canot à terre pour chercher des pilotes, l'entrée de la Delaware étant difficile et dangereuse. Un coup de vent fit chavirer notre canot, et presque tous ceux qui étaient dedans périrent. Il ne nous vint pas de pilotes ; mais, au point du jour nous aperçûmes une escadre anglaise de sept bâtiments de guerre qui venaient sur nous toutes voiles dehors : nous fûmes forcés d'appareiller et d'entrer dans la rivière sans pilotes. Nous vîmes enfin arriver le canot de *la Gloire*, à qui il n'était pas arrivé d'ac-

cident et qui nous ramenait des pilotes. Nous apprîmes par eux que nous étions dans le mauvais chenal, et perdus sans ressources. M. de la Touche s'enfonça encore deux lieues dans le chenal; et, voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir, il se détermina à envoyer à terre les paquets de la cour, l'argent et les passagers. M. de la Touche échoua le lendemain, coupa ses mâts, fit tout ce qu'il put pour rendre sa frégate inutile aux Anglais, et fut pris; *la Gloire*, qui tirait moins d'eau, après avoir touché longtemps, passa enfin, et arriva saine et sauve à Philadelphie. On nous mit à terre à environ une lieue d'aucune habitation, sans avoir emporté une seule chemise.

J'avais encore la fièvre, je pouvais à peine me soutenir, et je n'aurais jamais pu gagner une maison sans un nègre très fort qui me donna le bras. Dès que nous eûmes mis l'argent en sûreté, je m'acheminai doucement vers Philadelphie. Ma fièvre était devenue lente; je m'évanouissais à chaque instant; les médecins français et américains s'accordèrent pour prononcer que je mourrais avant la fin de l'automne.

Il partit un vaisseau pour l'Europe: j'eus occasion d'écrire à madame de Coigny, cela me fit un bien infini. Les médecins avaient déclaré qu'il était impossible que je pensasse à joindre l'armée, lorsque M. de Rochambeau envoya un de ses aides de camp porter des lettres au chevalier de la Luzerne, et m'écrivit de faire l'impossible pour venir au camp, qu'il avait des choses de la plus grande importance à me communiquer. Je me décidai sans consulter personne; je

montai à cheval, et partis pour le camp : autant valait mourir en chemin que dans Philadelphie. La route me fit du bien. J'étais déjà beaucoup mieux quand j'arrivai au quartier général.

M. de Rochambeau me vit arriver avec plaisir ; il me dit que la plus grande partie de son armée allait s'embarquer à Boston, qu'il laissait quelques troupes en Amérique, et que lui, de sa personne, retournerait en France et qu'il me donnerait le commandement de ses troupes. L'armée décampa dix ou douze jours après. Je repassai la rivière du Nord, et fus prendre mes quartiers d'hiver dans le comté de la Delaware. Ma santé se rétablit ; je ne désirais plus que des lettres, et nous n'en recevions pas.

La frégate *la Danaé* revint enfin : j'appris par elle bien des malheurs ; elle ne m'apporta pas la consolation que j'espérais, pas un mot de madame de Coigny ; M. de Voyer était mort, j'avais perdu madame Dillon. Il ne restait rien dans le monde à mon malheureux ami : sa maîtresse, son honneur, sa fortune, celle de ses enfants, celle de beaucoup d'autres, il avait tout perdu à la fois ; peut-être je n'avais plus rien moi-même : ce fut ce qui m'inquiéta le moins. Je fus au moment de tout quitter pour aller joindre l'infortuné M. de Guémenée, en quelque lieu qu'il fût ; des considérations trop longues à expliquer ici me retinrent.

Point de lettres de M. ni de madame de Guémenée, point de mes gens d'affaires, pas le moindre détail sur l'affreuse nouvelle, la crainte que madame de Coigny ne fût malade ; elle m'avait écrit ou il lui avait été

impossible d'écrire ; je n'ai pas à me reprocher de l'avoir un moment soupçonnée de négligence. Lorsqu'elle seule me restait, sûr de son cœur comme du mien, je me disais à chaque instant : *Elle peut ne pas m'aimer, elle ne peut pas ne pas vouloir me consoler.* Hélas! à deux mille lieues d'elle, existait-elle encore ! Mes idées et mes craintes variaient à chaque instant ; je me tourmentais et je me rassurais. Tout le monde n'était pas sans pitié ; je n'avais point de confident, mais madame de Montbazon, mais M. de l'Isle savaient que madame de Coigny m'était bien chère ; ils m'auraient donné de ses nouvelles dans tous les ports : une méprise du jour, l'oubli d'un domestique, l'inexactitude de la poste m'avaient sans doute empêché de recevoir mes lettres ; je n'en avais pas de plusieurs personnes qui m'écrivaient habituellement; je ne les croyais pourtant pas malades, je pouvais donc espérer que madame de Coigny ne l'était pas.

Telle était ma cruelle situation quand M. de Rochambeau partit pour la France. J'écrivis à madame de Coigny ; j'étais sûr qu'elle n'accablerait pas mon malheureux ami, je lui demandai à genoux de lui marquer un peu d'intérêt, il y serait si sensible ! J'écrivis à M. de Guémenée qu'il avait encore un ami dont il pouvait entièrement disposer.

Le tumulte de Philadelphie m'était devenu insupportable, je voulus m'en tirer. Un voyage à Rhode-Island réunissait les avantages de me rapprocher des lettres qui arriveraient probablement dans le nord, et de revoir cette charmante famille qui m'aimait si ten-

drement. Je partis donc, malgré la rigueur de la saison. On eut à Newport une joie inexprimable de me revoir : je n'y vis personne; j'y menai une vie douce et tranquille, et l'on y eut grand soin de moi.

Pendant que j'étais à Newport, vers le milieu du mois de mars, le paquebot américain *le Washington* arriva de France à Philadelphie. Le baron de Foks, mon aide-de-camp, m'apporta mes lettres à Newport : il y en avait deux de madame de Coigny, une de Spa, du 26 juillet 1781, et une autre du 18 octobre de la même année. Je pleurai sincèrement madame Dillon et M. de Voyer ; mais madame de Coigny vivait et m'écrivait ; j'aurais pu la perdre, et je ne l'avais pas perdue! Je ressentis un mouvement de joie aussi vif que l'avait été ma douleur : quelles lettres ! avec quelle simplicité touchante elles peignaient son âme. Elle n'aimait point M. de Chabot; elle me plaignait de l'avoir cru. Tous les éclaircissements qui pouvaient me rendre ma tranquillité, elle me les offrait avec tant de grâce! Un mot suffisait pour me rassurer; elle avait déjà fait ce que je lui demandais avec tant d'instances : elle plaignait M. de Guémenée, elle ne l'accablait pas ; elle ne me disait pas qu'elle m'aimait, mais elle me disait qu'elle comptait tant sur mes sentiments pour elle, qu'elle me faisait presque autant de plaisir.

Les lettres venues par *le Washington* disaient la paix plus éloignée que jamais. Huit jours après, j'appris par New-York qu'elle était faite. Je quittai Newport : ce ne fut pas sans regrets et sans attendrissement. Je passai quelques jours chez le général Washington, et je re-

tournai à Philadelphie. La frégate *l'Active* m'y apporta l'ordre de ramener en France les restes de l'armée française. Je reçus en même temps une lettre de madame de Coigny, du 22 septembre 1782 : il était dit que toutes les lettres que je recevrais d'elle seraient de cinq mois de date. Je ne perdis pas de temps pour faire embarquer les troupes ; et le 11 mars 1783 nous appareillâmes de Wilmington pour la France.



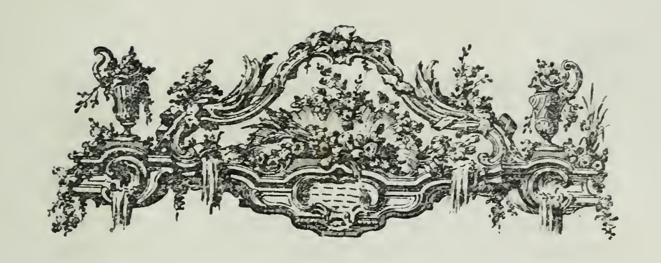


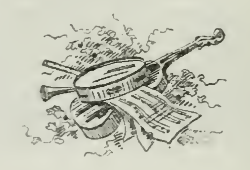
TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE SEPTIÈME

(1776-1778)

CHAPITRE HUITIÈME

(1778-1779)



ACHEVÉ D'IMPRIMER

SUR LES PRESSES DE

DARANTIERE, IMPRIMEUR A DIJON

le 15 octobre 1879



POUR

EDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE ÉDITEUR

A PARIS



DIJON, IMP. DARANTIERE.



